This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

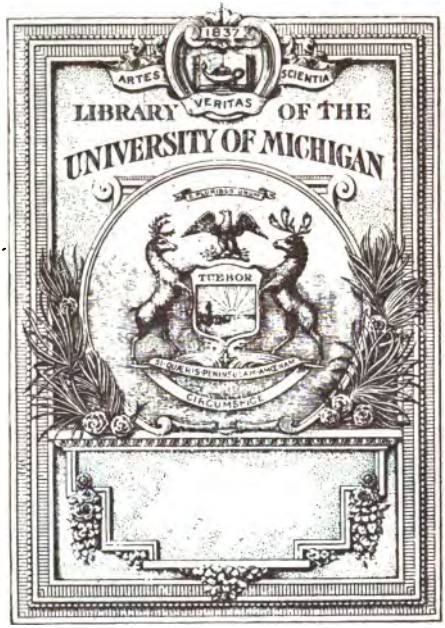
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Charlotte Brewer

F.S.F. Rome 1821
DA
483
H3
M534

MÉMOIRES

DE

LADY HAMILTON.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

MEMOIRES

DE LADY HAMILTON,

AMBASSADRICE D'ANGLETERRE A LA COUR DE NAPLES,

OU

CHOIX

D'ANECDOTES CURIEUSES

SUR CETTE FEMME CÉLÈBRE,

TIRÉES DES RELATIONS ANGLAISES LES PLUS AUTHENTIQUES.

ORNÉ DE SON PORTRAIT,

PEINT PAR LE CÉLÈBRE ROMNEY.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

1816.

#6.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Il y a environ six mois que parut à Londres un livre ayant pour titre *Mémoires de lady Hamilton.* Il y fut lu avidemment. Les rôles importans et variés que cette femme célèbre avait joués dans diverses parties de l'Europe, ne pouvaient manquer d'exciter puissamment la curiosité de ses compatriotes. En sera-t-il de même des Français et des étrangers qui cultivent notre langue? Nous sommes d'autant mieux fondés à le croire, que, sachant

moins sur ces sujets, ils ont nécessairement à apprendre davantage. Telle est, en effet, la raison qui nous a déterminés à leur offrir une traduction de cet ouvrage; traduction très-libre néanmoins, parce que, même en nous asservissant à l'ordre des évènemens, nous avons dû différer entièrement sur le mode de les présenter. Des considérations majeures nous en ont fait un devoir; considérations qu'il n'est pas besoin d'expliquer, mais que le lecteur sentira de reste, s'il compare l'original à la copie. On remarquera aussi dans cette dernière, outre la différence de la rédaction et de l'esprit qui y règne, des lumières nouvelles sur des

détails trop obscurs; on y trouvera même des faits passés sous silence, et peut-être ignorés de l'auteur anglais; car dans sa Préface, il avoue lui-même l'insuffisance de ses données, et invite le public à lui fournir des renseignemens ultérieurs pour ses éditions subséquentes. Mais ce n'est pas là le défaut que nous serions disposés à lui reprocher : le manque d'urbanité, l'oubli du respect et des égards dus au rang et aux personnes, sont des torts bien autrement graves à nos yeux. On jugera du moins, en parcourant notre récit, que nous en avons fait disparaître ces taches qui sont de véritables souillures. Les temps sont revenus enfin

où la grossièreté ne saurait plus être à la mode parmi nous ; et l'arrivée prochaine en France d'une princesse de l'auguste maison de Naples, en donnant un intérêt supérieur à notre travail, ne nous laisse également rien à craindre sur la manière fidèle et à la fois sage dont nous avons su l'exécuter.

MÉMOIRES

DE LADY HAMILTON.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et premières années d'Emma.

La maxime qu'on doit s'abstenir de parler de ceux qui ne sont plus, quand c'est pour en dire autre chose que du bien, semble avoir fait fortune dans ces derniers temps. Un sentiment d'humanité, de bienveillance générale, nécessairement l'a mise en vogue, mais elle n'en est pas plus juste pour cela même; car ne serait-ce pas autoriser le vice que de n'oser l'aller rechercher au-delà du tombeau? et de ce que la mort ne permet plus à quelqu'un d'être nuisible, s'ensuit-il qu'il n'ait pas eu cette triste faculté pendant sa vie? Quoi donc! celui

qui par ses œuvres et ses exemples aura constamment blessé la morale publique; celui dont l'existence entière n'a eu d'autre objet évident que de persécuter la vertu, que de la décrier tout au moins, pourrait prétendre à laisser un nom intact et sacré? la pensée en est révoltante! N'est-ce pas sur les débris des générations que l'histoire a fixé son tribunal redoutable? Et voyons-nous que le tyran qui prodigua le sang des hommes et se joua de leurs larmes, figure seul dans les jugemens de la postérité? L'être artificieux et corrompu qui fut l'apôtre et le type de la dépravation, qui n'usa des dons du ciel que pour les dénaturer et les pervertir, n'est-il pas sujet à la même loi? L'épouse de Claude, à Rome, aussi bien que Tibère, à Caprée, n'a-t-elle pas occupé d'elle et Juvénal et Suétone et Tacite?

La personne dont nous recueillons les mémoires n'a pas figuré sur un aussi grand théâtre que la Rome des Césars,

mais elle appartient cependant à l'histoire, et son exemple, qui nous montre jusqu'où l'on peut porter l'abus des talens et de tous les avantages naturels, nous fournira une solution de plus de cette importante proposition, qu'il ne peut jamais exister d'équilibre ou de justes rapports entre l'ambition et l'équité, entre l'amour du bien et des passions sans bornes.

Nous venons de dire que tout est historique dans le sujet qui nous occupe, et toutefois rien ne sera plus romanesque. Tel est le privilége des aventuriers dans le monde, que les évènemens de leur vie peuvent être vrais et paraître merveilleux. On ne sait pas précisément où naquit Emma Lyon; on ne sait pas davantage la date exacte de sa naissance. Le récit le plus probable à cet égard, et c'est celui de sa mère, est que cette dernière ayant perdu son mari après une union d'une très-courte durée, elle avait été forcée, en 1761, de quitter le comté

de Chester, où elle était établie, pour aller pédestrement, son enfant sur ses bras, chercher un asile dans le pays de Galles, son lieu natal. Le village d'Hawarden, dans le Flintshire, la reçut avec son fardeau ; et à force de travail et d'industrie, elle y trouva le moyen de subsister, ainsi que sa fille, sans pouvoir comme de raison donner à l'enfance de celle-ci d'autre éducation que celle qui est analogue à un état de fortune aussi malheureux, ou, pour mieux dire, à un dénuement total. Notre héroïne, long-temps après, fit valoir d'autres prétentions ; elle soutenait que lord Halifax avait libéralement pourvu aux frais de son instruction préliminaire ; mais le fait est que jamais tous ses efforts ultérieurs, ni ses études persévérantes, ni ses talens acquis pour la déclamation, ni l'habitude du grand monde, ne purent lui apprendre à lire haut d'une manière supportable ; et que l'on ne croie pas que ce fût en elle défaut d'aptitude ou d'articu-

lation : elle prononçait très-bien, mais elle épelait fort mal.

Ainsi Emma passa ses premières années dans les exercices de la vie servile, et sans le moindre secours pour le développement de ses facultés intellectuelles. La mère d'Emma était une pauvre domestique vivant du produit de ses gages, qu'elle étendait au soutien de sa fille. Enfin, l'âge vint où il fallait s'aider soi-même, et Emma entra en place entre douze et treize ans, chez un M. Thomas, beau-frère du célèbre graveur, l'échevin de Londres, Boydell, et père du fameux chirurgien de ce nom dans *Leicester square.* Bonne d'enfant fut le premier titre de lady Hamilton ; mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'ayant été très-bien traitée en cette qualité, elle s'en souvint toujours depuis, et qu'elle se plut sans cesse à reconnaître et ses bienfaiteurs et les leçons de vertu qu'ils lui donnèrent dans sa jeunesse.

On parle tous les jours, dans la bonne

compagnie, de l'ingratitude des domestiques; on s'y plaint souvent d'avoir pris chez soi de petits paysans, des jeunes filles retirées de l'indigence, et de n'en avoir éprouvé que de fâcheux retours; hélas! c'est que le talent de servir est une chose si rare, la propension à humilier une chose si commune, qu'il n'est pas surprenant que la plupart du temps l'indignation concentrée occupe la place que l'on croirait devoir être occupée par le sentiment de la reconnaissance. On croit encore obliger lorsque l'on traite mal, comme si la manière et non la substance du bienfait n'en faisait pas tout le prix! Toujours est-il authentique, et cela doit être fortement exprimé en faveur d'Emma et de ses premiers maîtres, qu'elle crut toute sa vie leur devoir beaucoup, et qu'elle s'acquitta religieusement de cette obligation envers eux. Plût à Dieu que les idées de grâce et d'urbanité qu'elle fut à même d'observer pendant trois ans, sous leur toit tutélaire et hos-

pitalier, ne lui eussent point inspiré l'idée de remonter à la source de cette excellente école; mais la famille Thomas visitait Londres quelquefois, et Emma n'avait point été de ces voyages. C'en était plus qu'il ne fallait pour exciter en elle un violent désir de voir la capitale de l'Empire britannique.

CHAPITRE II.

Arrivée d'Emma dans la capitale de l'Empire britannique. — Bassesse de son état. — Aurore de ses talens. — Elle est la dupe de son bon cœur, et, d'erreurs en erreurs, elle tombe dans le dernier degré d'abjection et d'avilissement.

A SEIZE ANS, le sort en fut jeté. Emma partit d'Hawarden dans le *stage-coach*, ou la diligence, et, rendue à sa destination, ne tarda pas à trouver une place dans la maison d'un détaillant du marché Saint-James. Encore ici un trait de son bon naturel; car il est dit que dans toute la splendeur du rang et de la mode, on vit souvent depuis son carrosse s'arrêter devant la boutique de son ancien maître et de son ancienne maîtresse, auxquels elle allait payer régulièrement le tribut de son éternelle gratitude.

Une boutique ne pouvait pas cepen-

dant remplir, même alors, les vues d'Emma. Remarquée par une femme du bon ton dans cette obscure retraite, elle accepta avec empressement la proposition de quitter un tel réduit, pour se mouvoir dans un cercle plus conforme à ses goûts de dépense et d'apparat. Emma, aussi fraîche qu'Hébé, avait les traits d'une régularité parfaite, comme mille portraits d'elle le déposent. Dans sa nouvelle situation, livrée à l'oisiveté ou au soin d'habiller une femme élégante, d'autres auraient pu perdre entièrement leur temps. Emma employa tout le sien à la lecture, parce qu'elle sentait ce qui lui manquait, et qu'un esprit sans ornement, même avec la beauté, n'est qu'une fleur qui passe avec un jour de printemps. Malheureusement, et comme sentant sa vocation, toutes ses lectures se bornèrent à des romans futiles, pour la plupart. Aussi depuis, condamnant elle-même sa passion pour de semblables livres, il vaudrait mieux, disait-elle,

pour une jeune fille et pour une domestique, ne pas savoir lire; car il est de ces livres d'agrément qu'elle se procurera toujours, et qui non seulement lui feront négliger ses devoirs, mais la voueront à la plus sombre mélancolie jusqu'à ce qu'elle fasse l'épreuve de leur doctrine, et que la perte de son bonheur réel lui ait tristement appris que les succès des romans ne sont qu'imagination et que folie.

Le théâtre ne donne pas de la vie des notions plus justes que les romans; mais il est moins dangereux, en ce que le ridicule ou l'impossibilité de ressembler à ses personnages, frappe d'abord la pensée du spectateur. C'était le correctif d'Emma, s'il est vrai toutefois que l'ardeur et la vivacité de sa tête aient été susceptibles d'admettre aucun tempérament.

Emma chercha les salles de spectacle; elle y devint aussi assidue que son état de dépendance le permettait. Elle y étudia le cœur humain; et avec ce degré de

perspicacité unique dont elle était douée, elle apprécia, elle rectifia l'expression des mouvemens et des troubles de l'ame, s'amusant, ou plutôt s'occupant à répéter seule et dans sa chambre les rôles qui l'avaient frappée dans la représentation publique. De là vint sans doute qu'elle excella tellement dans la suite à rendre les plus belles scènes des poëtes dramatiques, que nulle pantomime n'égala peut-être jamais la sienne.

Il faut quelqu'autre chose que les talens d'une parfaite comédienne pour une soubrette réelle. Emma perdit sa place de femme de chambre, et redescendit au plus bas étage du service domestique; mais ce qui faisait pour elle un dédommagement véritable, sa nouvelle sphère était le règne de l'agitation même. On n'y dormait ni jour ni nuit. Des acteurs, des musiciens, des peintres, des poëtes, et tout le cortége dissolu des hommes à talens agréables, ne laissait jamais vide cette scène de dissipation et d'extrava-

gance. Emma était rendue de fatigue, mais elle était enivrée. On pense bien que l'éclat de sa jeunesse et de ses charmes ne fut pas sans recevoir plus d'un hommage, ou peut-être d'un tribut de la part de cette foule équivoque et mélangée. Son maintien était celui de la pureté, ses traits ceux d'une statue grecque, joint à cela des formes sveltes, une démarche si légère, qu'on eût dit la Camille des *Bucoliques* rasant la surface de l'onde. On lui répétait tout cela ; et ravie d'elle-même, elle en faisait son profit pour se perfectionner encore dans le sens des éloges qu'elle recevait. Elle s'essayait aussi à la musique vocale, dont elle prenait des leçons à la dérobée en prêtant l'oreille aux ariettes qu'elle entendait chanter par les premiers virtuoses. Bientôt ces mêmes ariettes lui furent complaisamment enseignées pour prix d'un de ses sourires, ce qui était quelque chose, car l'expression de son visage était divine de douceur et d'innocence ;

alors on la fit répéter, et l'écolière surpassa souvent le maître.

Cependant, au milieu de tant de piéges, Emma demeura pure et vertueuse. Il fallait que son cœur devînt la victime de lui-même, et que le premier pas dans la carrière du vice fût pallié pour elle sous la conscience flatteuse d'un acte de générosité. C'était vers le commencement de la guerre d'Amérique, lorsque l'Angleterre, pressée entre ses colonies rebelles et l'inimitié de la France et de l'Espagne, était obligée d'avoir recours à ses dernières ressources. Jamais la presse des matelots n'avait été plus active. Emma apprend qu'un jeune Gallois de ses parens vient d'être enlevé sur les rives de la Tamise, et qu'il se trouve à bord de la barge du capitaine chargé de ce service rigoureux. Elle vole vers ce réceptacle d'infortune, elle se montre, elle plaît, et le malheureux qu'elle réclame est aussitôt rendu à la liberté. L'amiral John Willet Payne, alors ca-

pitaine, devint de plus en plus épris de sa nouvelle conquête. Il lui loue un appartement agréable, il la couvre de présens, il lui donne les meilleurs maîtres pour cultiver ses dispositions innées; enfin il en fait en peu de temps un sujet de surprise et de ravissement pour tous ceux qui ont le bonheur de la voir ou de l'entendre. De ce nombre fut le feu chevalier Featherston, qui déclara sa passion à Emma, et qui, avec le consentement et sur la résignation de son premier amant, l'entraîna à une superbe terre qu'il possédait dans la province de Sussex. Là, mille amusemens nouveaux, mille fêtes variées se succédaient continuellement. Emma pouvait dire avoir une cour, à laquelle toutefois il manquait évidemment la présence d'aucune autre femme. Elle le sentait, et sans s'étourdir de la flatterie des hommes dont elle était entourée, elle résolut de viser à autre chose qu'à une situation aussi imparfaite que celle qui vous bannit du cer-

cle des gens honnêtes. Elle eut beaucoup de peine sans doute, elle consomma beaucoup de temps avant d'atteindre ce but désiré; mais elle y parvint enfin, et ne sut avoir ni le bonheur ni la sagesse de s'y maintenir, tant l'habitude est une puissance indestructible!

Pendant son séjour à Rip-Park, Emma, outre ses exercices habituels de chant et d'imitation théâtrale, eut l'occasion de déployer son nouveau talent pour la danse et l'équitation. Nul homme ne pouvait la devancer à cheval, avec des montures de même vitesse. Elle accompagnait la chasse où souvent elle faisait oublier et le renard et ses ruses à ceux qui se trouvaient auprès d'elle. Mais qu'importe à quel point elle était attrayante. L'été une fois écoulé, le chevalier Featherston revint à la ville. Il fallut, pour des raisons de famille ou de décorum, s'y séparer d'Emma. Elle houda, on n'en tint compte; elle se plaignit, on écouta froidement ses plaintes; elle menaça de

rompre, on la prévint en ne reparaissant plus.

Quelle situation pour une jeune femme accoutumée à être traitée en idole, de se trouver tout à coup privée de son protecteur, et seule, pour ainsi dire, dans le monde! L'amour n'a pas embrasé deux fois le même sein des mêmes feux. Emma était trop fière d'ailleurs pour essayer de rappeler le volage qui l'avait quittée. Sans moyen d'existence, avec des sentimens d'orgueil qui ne lui permettaient pas de reprendre son ancien état; privée, par ses erreurs, du seul bien qui est indépendant de la fortune et des hommes, la voilà consternée et ne pouvant plus rester vis-à-vis d'elle-même. Elle parcourt les rues de Londres, elle est errante sur les trottoirs de cette vaste capitale, et ne peut se résoudre encore à s'enrôler au nombre des malheureuses qui achètent leur pain avec leur infamie, et dont les rangs pressés défilent devant elle en dépit de toute honte et de toute

pudeur. Souvent elle rentre chez elle uniquement pour pleurer; la faim, la soif sont les moindres maux qu'elle endure. Un hôte brutal vient lui demander avec grossièreté la semaine de loyer échue: il est sur le point de la mettre à la porte. Elle tremble en songeant que si le barbare exécute sa menace, personne n'est là pour le réprimer ou pour le punir. O beauté, jeunesse! comment le malheur ne forme-t-il pas un rempart impénétrable autour de vous? Comment la perte de l'innocence, déjà si grande en elle-même, entraîne-t-elle encore des conséquences si douloureuses? Emma, réduite à fuir de son asyle, Emma, brillante de tant d'attraits et de fraîcheur, n'a plus bientôt un lieu sur la terre où reposer sa tête.

Il n'y a que trop, dans les grandes villes, de ces femmes qui épient les jeunes personnes pour les recueillir et les perdre. Nos mémoires ne disent pas expressément qu'Emma tomba dans leurs filets,

mais il est certain que, bientôt réduite au dernier degré de l'avilissement de son sexe, elle devint le rebut même de ses pareilles.

CHAPITRE III.

Changement arrivé dans la destinée d'Emma. — Elle est associée aux pratiques d'un charlatan, et devient bientôt après la favorite d'un peintre célèbre, auquel elle a servi de modèle.

Enfin le destin suscita un incident pour tirer Emma de ce gouffre d'ignominie et de misère. Notre infortunée est aperçue d'un charlatan. Sous la triste livrée dont elle est couverte, elle a frappé son attention. Il ne devient pas amoureux de sa charmante figure, il en fait un objet de spéculation subordonné à ses intérêts. Tout le monde a entendu parler du docteur Graham, de son lit élastique appelé *lit d'Apollon,* de sa Mégalantropogénésie, et de toutes ses recettes avec des noms grecs ou barbares. Il renferme Emma chez lui, il la soigne, il la console, il est le témoin de ses talens divers, et il va en faire une source de

fortune. Bientôt on lit dans les journaux que le docteur a un exemple vivant de l'efficacité de ses drogues et de son régime, auquel il donne l'appellation de la déesse Hygea. Le public et les libertins mêmes s'étaient depuis long-temps dégoûtés de ses discours indécens, toujours roulant sur la transmission de la vie et l'explication des mystères les plus cachés de la nature, mais on veut voir une déesse en personne. Un curieux, frappé de la vue d'Emma, communique son émotion à un autre curieux. La salle de l'exibition ne désemplit plus. La santé respirait en effet sur toutes les lignes de ce beau corps à peine recouvert d'un léger voile, mais il fallait l'effronterie la plus caractérisée, pour jouer devant tous les yeux un rôle aussi dégradant. Aussi, parmi les dénégations des amis de lady Hamilton, veulent-ils infirmer la vérité de ces récits; toutefois une foule de témoins oculaires et irrécusables n'en persiste pas moins à la garantir.

Des peintres, des sculpteurs vinrent comme d'autres, apporter le tribut de leur admiration devant l'autel de la déesse de la Santé. Jamais leurs yeux n'avaient été plus ravis par des formes animées aussi approchantes de la perfection. De là, l'envie de les copier, et une rente de plus pour le cupide docteur. Par-tout l'on vendait la gravure ou le modèle de ce nouveau personnage mythologique. Emma elle-même recevait des présens dont elle se proposait bien de profiter pour ne plus se replonger dans l'abîme dont elle était si miraculeusement sortie. Une circonstance vint bientôt la délivrer de toute crainte de ce genre. Parmi les peintres ses admirateurs, se trouva le célèbre Romney, artiste non moins connu par ses goûts bizarres et singuliers, que par la pureté de son dessin et le coloris de son pinceau. Il peignit Emma dans toutes les attitudes, sous tous les attributs, découvrant chaque fois en elle, disait-il, des

grâces qu'il n'avait pas soupçonnées auparavant, la louant sur la *symétrie*, ou, pour mieux parler, sur l'exacte proportion de ses membres, et rendant à son langage, au son enchanteur de sa voix, à son chant, à son goût incomparable, plutôt un culte de dévotion qu'une justice positive et raisonnée.

CHAPITRE IV.

Précis sur Romney. — Son inconduite envers les siens. — Son enthousiasme pour Emma, qu'il représente sous toutes les formes de l'histoire et de la fable. — Jugement sur quelques-uns de ces tableaux.

Avec un sentiment si exquis pour le beau, Romney ne pouvait se dire un bon homme ni même un honnête homme, lorsqu'il est bien attesté que, dans le temps de sa plus haute réputation à Londres, quand ses tableaux ou ses portraits équivalaient pour lui à quatre mille louis de revenu, il laissait sa femme et ses enfans dans l'abandon. Fatigué, dit-il, d'avoir continuellement sous les yeux le spectacle de ces êtres innocens aux prises avec le besoin, il résolut un jour de partir de chez lui, et de renoncer à la paisible situation de père de famille, pour le métier hasardeux de courir le

monde et de chercher fortune avec sa palette. Or, il y avait vingt ans que Romney avait pris cette résolution, et depuis lors, il ne s'était plus inquiété de sa famille. Ce n'est pas la première fois qu'un esprit sophistique a trouvé des raisons spécieuses pour manquer à ses premiers devoirs; mais il faut savoir aussi que si elles ont séduit Romney, il y a heureusement apparence qu'elles n'en séduiront pas beaucoup d'autres. L'honneur et la nature réclament à la fois contre de tels exemples.

Il s'est trouvé un homme, ami de Romney, qui a entrepris d'être son biographe, et qui, mettant en oubli ses torts comme père et comme époux, a osé avancer que personne n'était doué d'une compassion plus généreuse et d'un esprit de charité plus évangélique. « Souvent, dit-il, il entrait sous la chaumière du pauvre pour y contenter son besoin de faire le bien, et c'est là que, dans le calme de l'observation, il épiait délicieu-

sement les traits et les émotions d'êtres incapables de déguisement et de supercherie. Son art y gagnait, et son cœur recevait en même temps une douce récompense. »

Que dirait-on de plus du meilleur des mortels, de ce Fénélon qui peignait au moins aussi bien, dans un autre genre que Romney, et qui savait oublier qu'il était auteur quand il fallait qu'il se souvînt qu'il était évêque? La louange mal dirigée est du blâme; mais il y a des gens qui ne sentent pas cela.

Romney, âgé de vingt-cinq ans de plus qu'Emma, crut peut-être céder à un beau mouvement de sensibilité en la prenant sous sa protection. Sterne en avait usé ainsi envers une autre enchanteresse, la célèbre Elisa Draper; mais Sterne et Romney ne seront jamais que de voluptueux égoïstes aux yeux de ceux qui savent apprécier leur école. Le sentiment, fondé sur l'oubli de tout devoir, ne peut être nécessairement qu'impur.

Et à quoi se réduit-il alors? mérite-t-il même le nom de sentiment? On a voulu justifier Sterne et Romney, en affirmant que la nature de leurs liaisons respectives avec M^me^ Draper et lady Hamilton, était parfaitement désintéressée; soit, si l'on veut; mais le monde, qui ne voit que les dehors des choses, ne peut tenir compte que des apparences. Dieu seul pénètre au fond des cœurs, où sa voix s'élève impérieusement contre le scandale.

Dans ses tableaux, Romney peignant Emma sous toutes les formes, dans toutes les pauses, en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné, devint amoureux d'elle comme Apelles autrefois de Campaspe, et il n'y a pas à s'en étonner. La sensualité, retranchée de l'amour illégitime, il est moins qu'une ombre. Romney appelait Emma son enfant : en est-ce assez pour affirmer qu'il la traitât en père? La multiplicité et la vanité des talens de cette femme inconcevable, dit

le biographe de Romney, lui avaient inspiré pour elle un enthousiasme sans bornes. Elle excellait dans la musique, mais son goût en tableaux était si sûr, qu'elle faisait la règle des peintres; et l'expression de sa figure était si mobile, la délicatesse de ses traits si grande, qu'elle leur donnait successivement tous les caractères. Tour à tour sublime ou riante, grave ou enjouée, semblable en un mot au style de Shakespeare, également adapté à toutes les situations de la vie et à toutes les passions de l'ame.

Le premier sujet de Romney où il profita du modèle qui lui était ainsi prodigué, fut une figure en long de Circé, sa baguette de magicienne à la main. Ce tableau, qui fut mis à l'exposition en 1782, excita les plus vifs applaudissemens et les méritait. Il a été acheté par un grand personnage non moins renommé par son goût qu'élevé par son rang au-dessus des autres hommes. Il possède aussi la répétition des mêmes traits et

des mêmes charmes sous les attributs divers de Calypso, d'une nymphe des bois, d'une bacchante, d'une pythonisse montée sur son trépied, d'une Madeleine humiliée et repentante, enfin d'une sainte Cécile ravissant les anges par les accords de sa harpe.

Une imagination plus neuve de Romney fut de représenter son idole regardant avec surprise et contentement une sensitive, prise ici comme son symbole. Cette peinture, qui est aujourd'hui dans la possession de M. Hailey, a eu plusieurs gravures. Le biographe de Romney se glorifie de lui avoir suggéré l'idée de cette personnification. Arrivé chez le peintre, dit-il, et lui voyant donner la première couleur à son esquisse : «Voilà, lui observa-t-il, la tête la plus féminine et la plus expressive que vous ayez encore faite. Vous avez voulu peindre la sensibilité; mais pour ne pas laisser en doute votre motif, il faudrait donner une clé à votre composition. Comment cela?

réprit Romney. — En introduisant, par exemple, sur votre toile, le tendre mimosa croissant du fond d'un vase. Je vais, si vous le voulez, chercher la plante à Hammersmith, chez un pépiniériste que je connais. Romney sourit à mon idée, et eut la bonté de l'adopter. »

On ne peut contester à ce fantasque tableau un grand mérite de pensée et d'exécution. L'attitude du personnage, et son regard vers une fleur sympathique, est un heureux incident. Des personnes pourtant l'ont amèrement critiqué, prétendant que la sensibilité doit être toujours montrée dans l'emploi de soulager les maux des hommes. Ces personnes ont oublié que la pause savante de l'Hercule Farnèse est le repos; que la force en action serait vigueur, et la sensibilité bienfaisance.

Emma, dans le temps qu'elle faisait les délices de ces deux rivaux de gloire et de talens, Romney et Tresham, retirée dans une chambre modeste, passait

pour vivre du produit de son aiguille. On lui avait conseillé, et son bon sens aurait suffi pour lui indiquer, ce mode de conduite où elle trouvait si commodément les profits du vice et les honneurs de la vertu. C'est ainsi qu'elle devint consommée de bonne heure dans toutes les ruses de l'hypocrisie, dont elle fit toujours usage depuis, jusqu'à ce que son intérêt lui laissa croire que le temps était venu de jeter entièrement le masque.

CHAPITRE V.

Nouvelle phase de la vie d'Emma. — Sa liaison avec M. Greville. — Manière dont elle se termine. — Singulier marché entre un oncle et un neveu. — Départ d'Emma pour l'Italie.

EMMA ayant pu consentir une fois à se prêter pour modèle de tous les caractères de l'ancienne fable, dut nécessairement se trouver forcée à prendre tour à tour les postures les plus lascives et les plus libidineuses. C'était pour la perfection des arts, dira-t-on. Nous ne pensons pas toutefois que cette perfection soit inhérente à l'effronterie et à l'impudeur. Vénus même peut être nue et modeste, tandis qu'une bacchante tombante d'ivresse et d'impudicité ne saurait jamais que faire honte à la nature humaine et à un sexe créé pour être le type même de la délicatesse. M^me^ le Brun a peint aussi

lady Hamilton en bacchante; mais du moins elle a sauvé par son tact plus chaste une partie de la grossièreté du sujet.

Extravagante, sensuelle, ambitieuse, Emma, comme nous l'avons remarqué, savait dissimuler tant de passions généralement si impérieuses. Au milieu des plus folles dépenses, elle paraissait économe et rangée; plongée dans les plaisirs, elle avait l'air de la réserve, et ne respirant que les grandeurs, elle affectait encore les dehors et les goûts de la médiocrité.

C'est par ces apparences séduisantes, et presque irrésistibles quand elles ne sont que des apparences, qu'Emma parvint à attirer dans ses filets un homme d'une grande maison, et sur-tout un homme d'esprit et de beaucoup d'instruction et d'amabilité, M. Charles Greville, de la famille antique des Warwick. Mise à ravir, mais couverte des étoffes les plus communes, tant de simplicité

et de recherche à la fois, auraient gagné le cœur du mortel le plus sage. Bonnement et sincèrement, M. Greville croyait avoir fait une découverte. Sans lui, disait-il, c'était la fleur du désert destinée à dissiper son doux parfum dans le vague et le néant. Pouvait-il deviner en effet que ce qu'il prenait pour l'abandon de la nature inculte n'était que le dernier effort et le chef-d'œuvre de l'art? L'état que faisait Emma aurait dû peut-être le détromper; mais l'amour des tableaux était une de ses passions favorites, et tout ce qui tendait à la servir, ne lui paraissait pas seulement innocent, mais louable. Les renseignemens qu'il prit, les lumières qu'il acquit, lui représentèrent l'objet de sa flamme comme un modèle de vertu. Tant de conduite avec tant de grâces forment une de ces réunions dangereuses contre lesquelles le raisonnement est sans force, le cœur sans égide. D'ailleurs la sagesse de M. Greville avait souvent succombé à des tentations moins puissantes.

Il présenta son hommage; et de la manière à la fois polie et rebutante dont il fut écouté, il jugea bien que son succès ne serait pas l'affaire d'un jour. Il en désespéra même plus d'une fois, se contentant de penser qu'il échouait contre un écueil où s'en briseraient bien d'autres, et que s'il n'était pas aimé, du moins il ne serait pas méprisé. Enfin sa constance prévalut, et il reçut le prix de ses assiduités. Transporté de son bonheur, il n'eut plus d'autre soin que de se livrer à l'éducation d'Emma. Les maîtres les plus choisis, et lui-même, furent employés désormais à cultiver des dispositions si heureuses. Chaque progrès était un enchantement, et chaque jour, chaque heure, en quelque sorte, amenant un progrès, c'était un enchantement continuel.

Trop heureux, M. Greville, s'il avait su jouir en paix et en silence de son bonheur; mais le désir de s'en glorifier, ou ce qu'on appelle la fatuité, s'en mêla.

Avoir une maîtresse belle et accomplie, ne serait rien si l'on n'avait pas la facilité de la produire devant le monde. M. Greville mena sa conquête au Ranelagh, alors rendez-vous de la meilleure compagnie de Londres. Tous les hommes à la mode l'entourèrent, la louèrent à haute voix. Peut-on croire que ce triomphe ne lui suffit pas ? Comme une de ces improvisatrices italiennes, dont Corinne est une copie châtiée, Emma, dans une des arcades du Ranelagh, ne put résister à l'envie de faire admirer sa voix, ses gestes et son talent pour la déclamation. Des applaudissemens s'ensuivirent, qui remplirent M. Greville de plaisir et de dépit, de joie et de confusion.

La conséquence de cette étrange incartade, fut entre les amans une explication des plus orageuses et des plus pénibles. M. Greville se plaignit sur-tout d'avoir été donné en spectacle, mais il était aisé de voir que ce qui lui tenait le plus à cœur, était moins l'embarras qu'il

avait dû éprouver dans une position si extraordinaire, que la jalousie excitée en lui par la coquetterie de sa maîtresse et les succès qu'elle lui avait attirés. Emma pénétra cela à travers ses reproches, et, sans lui répondre, se retira dans sa chambre, d'où bientôt après elle reparut en habit de serge brune, en bonnet de paille anglaise, telle qu'une beauté rustique faisant sa première apparition sur la scène du monde. Greville ne put tenir à ce raffinement d'adresse féminine, qui n'en était un en effet que de duplicité. Il tombe aux pieds de sa belle, s'accuse d'avoir été lui-même l'auteur du malheur dont il s'est plaint, et voilà une liaison dont les nuages sont écartés, et qui promet plus que jamais d'être durable.

M. Greville remplissait à cette époque une place éminente et lucrative. Sa maîtresse se ressentit d'une position aussi brillante. Rien ne lui manquait, et au milieu de ces illusions du luxe, c'est une

justice de dire qu'elle se hâta d'appeler près d'elle sa mère, à laquelle elle fit prendre, on ne sait pourquoi, le nom de Mme Cadogan. Ah! pourquoi, remplissant si religieusement le devoir de fille, oublia-t-elle d'autres obligations non moins sacrées! Trois enfans étaient nés de ce commerce, deux filles et un garçon. Ils passèrent constamment pour les neveux de leur mère, et, ce qui est pire, ils ne furent point reconnus par leur père, dont jamais ils ne portèrent le nom. Ce ne serait rien encore, si l'on s'était occupé de leur donner une éducation convenable, mais le strict nécessaire et presque l'abjection furent leur partage invariable. N'avaient-ils donc aucuns droits sur leurs parens, parce qu'ils étaient illégitimes? Pour nous, nous pensons bien le contraire; et lorsque les lois, la société ont tout fait pour les fruits du mariage, il nous paraît que c'est la moindre chose que des infortunés rebutés par le monde pour les vices des

leurs, trouvent au moins un asile dans leur protection et dans leurs bras.

L'an 1789, si célèbre par ses révolutions politiques, en amena une bien marquante dans le sort d'Emma. M. Greville, privé de ses places, ne s'était pas également dépouillé de ses habitudes dissipatrices plutôt que dispendieuses. Les créanciers devinrent importuns. Il n'y avait qu'un moyen de conjurer l'orage : c'était de changer de genre de vie, et M. Greville eut le courage de proposer une séparation totale à Emma, comme le moyen le plus propre à rétablir le crédit et la considération dont il avait besoin pour faire face au dérangement de ses affaires. Cette déclaration fut entendue au milieu des sanglots. Il fallait pourtant prendre un parti, et voici celui qui se présenta, sans dessein peut-être, quoique la méchanceté, qui s'empare de tout ce qui arrive, ait voulu présenter cet évènement comme une affaire préméditée entre les deux partis.

Sir William Hamilton, chevalier de l'ordre du Bain et ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Naples, était venu à cette époque à Londres, soit pour des motifs qui lui étaient particuliers, soit pour prendre de nouvelles instructions relatives à la situation sans exemple où la révolution française venait de placer toutes les cours de l'Europe. M. Greville était le fils de sa sœur : amateur ou connaisseur en peintures, amant déclaré de tous les arts, c'en était plus qu'il ne fallait pour le recommander tout particulièrement aux bontés d'un tel oncle. On dit toutefois que des conseils, et presque des réprimandes se mêlèrent de la part du vieux chevalier à l'expression de ses souhaits pour le bonheur de son jeune neveu. On va plus loin, on prétend que le neveu, bien sûr du succès de son plan, engagea l'oncle à venir voir l'être accompli, sous le charme duquel le monde lui reprochait inconsidérément d'être tombé. D'après cet exposé,

l'entrevue aurait eu lieu, et sir William en serait sorti plus fou d'Emma que celui qui la lui avait présentée. De là, un accord dont les clauses principales étaient que M. Greville abandonnerait ses droits sur Emma en faveur de son oncle, bien entendu que celui-ci payerait toutes ses dettes. Un tel marché fait rougir, même en le récitant. Vrai ou non, toujours est-il certain qu'Emma partit pour l'Italie sous les auspices de l'ambassadeur.

CHAPITRE VI.

Sir William Hamilton. — Caractère de cet ambassadeur. — Ses occupations à Naples. — Influence de cette contrée sur Emma. — Elle y devient antiquaire par analogie de goûts avec son protecteur. — Plusieurs personnages en scène, dont le nom a figuré dans le monde.

C'est ici le lieu sans doute, de faire connaître quel était sir William Hamilton. L'homme public qui a rempli avec honneur pendant trente-six ans le rôle de ministre de son roi près d'une cour étrangère, ne peut pas être sans quelque mérite bien avéré. Sir William était, il est vrai, frère de lait du roi Georges III, mais il ne paraît pas qu'il ait été jamais à ce titre un objet de la faveur du prince. Chasseur infatigable, malgré des formes grêles et une constitution faible, il était toujours prêt à suivre dans ses excursions cet intrépide marcheur,

le bon roi Ferdinand IV. Mais sir William n'était pas seulement chasseur et courtisan, il était, par goût, antiquaire et amateur des beaux-arts. C'est même sous ce double rapport qu'il avait sollicité l'ambassade de Naples. Il n'était pas non plus étranger aux sciences, et particulièrement à la minéralogie. Il faut regarder toutefois comme un hommage rendu à son rang plus qu'à ses lumières, la détermination de la société royale de Londres de l'aggréger au nombre de ses membres. Tout le monde sait qu'un moine sicilien contribua plus que personne à la confection du grand ouvrage appelé *les Champs Phlégréens*, ou *des Volcans des Deux-Siciles*; mais on n'attendait pas sans doute d'un capitaine aux gardes de profondes connaissances dans la théorie des matières volcaniques. On ne peut trop louer cependant l'exactitude avec laquelle sir William a noté pendant vingt-huit années consécutives toutes les éruptions du Vésuve. Si ce n'est pas

là montrer de la science, il faut convenir que c'est du moins mettre sur sa voie, et on peut regarder déjà une telle entreprise comme un service. Où sir William en a rendu incontestablement un très-grand aux beaux-arts, c'est en publiant les gravures des vases et des autres pièces de l'ameublement des anciens, sous le titre d'*Antiquités étrusques, grecques et romaines*. Tout le monde a vu ces grands in-folios qui, certes, porteront très-loin le nom du chevalier Hamilton; et quand on songe que pour en réunir les matériaux, il n'avait qu'une fortune très-bornée et son enthousiasme, on ne sera guère moins étonné de sa hardiesse que de son succès.

Cependant l'envie qui est toujours sur les traces de ce qu'il y a de grand, d'utile et de beau, s'est attachée au chevalier Hamilton, et lui a reproché jusqu'à ses collections de vases antiques. On l'accuse d'en avoir fait commerce, de s'être avili jusqu'à compromettre la

dignité d'ambassadeur en jouant le rôle de marchand de poteries. C'est ainsi qu'on peut tout dégrader dans la vie. Un mot quelquefois suffit pour produire cet effet. Examinons pourtant sur quoi l'on se fonde pour attaquer si cruellement sir William. Chacun sait avec quel soin un botaniste forme un herbier, un chronologiste son cabinet de médailles, un antiquaire enfin sa collection de pierres gravées ou de vases; eh bien! on a fait un crime à un ambassadeur d'avoir sacrifié à son pays, moyennant le remboursement de ses dépenses, la plus belle réunion d'objets d'arts qui se fût encore vue dans le monde, comme si les peines qu'il avait fallu prendre pour obtenir ces mêmes objets, comme si le goût qui les avait classés et qui rehaussait tellement leur prix avaient jamais pu devenir un objet de discussion et être soumis à un tarif régulier! Le parlement vota sept mille livres sterling à sir William, comme dédommagement. Ajoutons cependant

que de prétendus savans ou connaisseurs, trouvèrent cette modique somme relative très-exagérée, et qu'il fallut la déclaration expresse de l'artiste Wedgewood, devant un comité de la chambre des communes, que l'imitation de ces vases antiques avait produit à sa seule manufacture plus de vingt mille livres sterling par l'exportation, pour que la transaction de l'état avec sir William parût sous son véritable jour.

Après une épreuve aussi disgracieuse, sir William, toujours accumulant ses trésors, et éprouvant que la fortune d'un particulier est insuffisante pour d'aussi grandes entreprises, dérangé peut-être aussi dans ses affaires, par la persistance même qu'il mettait à se livrer à ses goûts habituels, s'adressa à la Prusse pour faire l'acquisition d'une seconde collection, au moins l'égale de la première. La comtesse de Lichtenau, maîtresse du feu roi Frédéric-Guillaume II, voyageant alors en Italie, fut la personne chargée de

transmettre cette offre à la cour de Berlin. Sir William demandait la même somme qui lui avait été accordée par le parlement britannique. On ne la lui donna point, et une partie de ces objets, par des causes qui se présument et qu'il n'est pas de notre ressort d'expliquer, se trouva depuis dispersée. La Grande-Bretagne n'eût-elle pas mieux fait de les réunir à son muséum; sept mille livres sterling de plus, consacrés une seconde fois aux arts, devaient-ils paraître quelque chose à un peuple qui employait annuellement quarante millions à la guerre?

Malgré cette injustice nationale, sir William n'eut pas à se plaindre individuellement de ses compatriotes. Le roi, dont il avait été long-temps l'écuyer, le distingua toujours. Il lui conféra l'ordre du Bain, et, ce qui est plus sensible à un sujet affectionné, il l'honora souvent de lettres de sa propre main. Mais revenons à Emma, transportée sur le sol de la belle Italie, et voyant pour la première

fois ce ciel brillant, dont la zone nébuleuse de l'Angleterre n'avait pu lui donner l'idée.

L'Italie est le pays des passions ardentes et désordonnées. Comment Emma, depuis long-temps accoutumée à ne point mettre de frein aux siennes, et trop faite pour exciter celles des autres, va-t-elle se conduire dans ce périlleux dilemne, ou de mériter par une conduite régulière la tutelle honorable sous laquelle elle se trouve placée, ou de s'abandonner aux écarts d'une imagination vagabonde? Tout ce qu'elle aperçoit sur cette terre favorisée des cieux, fait battre son cœur et fermenter sa tête. Les champs fleuris de la Toscane, les sombres retraites des Apennins, les gigantesques débris de Rome, les chefs-d'œuvre vivans de la peinture, tout lui rappelle des souvenirs dangereux, tout lui suggère des pensées enivrantes; mais elle a un but, comme nous l'avons déjà indiqué, elle veut recouvrer l'honnêteté. C'est dans le sein

de sir William qu'elle épanche son cœur tout entier. Nul autre objet ne l'approche ou ne l'occupe. Elle a entrepris de recouvrer sa propre estime, et réussit du moins, pour un temps, dans cette tâche qui paraît impossible à tous les efforts humains.

L'éducation d'Emma, nous l'avons pu voir, n'avait pas encore été tout à fait complétée. C'est dans les livres, c'est dans les ateliers des peintres, au fond des catacombes ou des souterrains de Portici, qu'elle reçut le dernier poli des arts, et qu'elle acquit le droit d'imposer ultérieurement tous ses jugemens comme des lois. Les statuaires, les peintres lui formèrent bientôt une cour. On lui soumit ses dessins, et chaque fois l'on eut à s'applaudir d'avoir déféré à ses conseils; jamais l'analyse des sensations n'avait été portée aussi loin. Cette pause est l'indifférence, cette autre est l'intérêt, le retirement de ces muscles est le dédain, leur saillie est l'attrait: et elle expliquait elle-même ce qu'elle entendait par ces

observations. Il suffisait de lui donner une pièce d'étoffe pour qu'elle se drapât de la manière la plus correcte, comme fille de Lévi, comme matrône romaine, comme Hélène, Pénélope ou Aspasie. Toutes les traditions à cet égard lui étaient familières, et elle imitait également bien les bayadères de l'Indoustan et les almé de l'Egypte. Ce fut elle qui inventa la célèbre danse du schall, si imparfaitement rendue sur nos théâtres, et si séduisante exécutée par elle même ou par celles qui, l'ayant vue, avaient réussi à l'imiter.

On conçoit trop facilement que l'habitude de vivre avec une pareille compagne ait décidé du sort de sir William. Analogie de poursuites et de goûts a souvent uni deux êtres qui n'avaient point entr'eux d'autres rapports quelconques. Un empereur romain qui aurait vu Emma, aurait posé avec empressement sur sa tête la couronne de laurier des Césars; un roi de l'Europe moderne, plutôt que de

languir à ses pieds, se la serait irrévocablement attachée par un mariage secret. C'est ce que fit l'ambassadeur, et cela par le conseil de gens sages qui avaient peut-être cessé de l'être en écoutant imprudemment les accens de cette syrène. Nous avons entendu un septuagénaire, membre de l'église anglicane, se vanter d'avoir contribué à fixer l'état d'Emma. C'était un ange, disait-il; et en effet tous ceux qui sortaient de sa présence, emportaient d'elle la même impression. Le même vertueux ecclésiastique changea de sentiment sur ses derniers jours, et parodia son éloge; ce ne fut pas par inconséquence sans doute. Mais nous ne devons pas anticiper sur les temps postérieurs.

CHAPITRE VII.

Retour ou plutôt voyage d'Emma en Angleterre. — Elle y devient lady Hamilton. — Mot du roi Georges III à sir William, sur le sujet de ce mariage scandaleux. — Réponse concluante du baronnet. — Nouveau culte rendu par Romney à son ancienne idole. — Une de ses lettres où est empreinte toute sa folie. — Autres extraits de sa correspondance sur le même texte.

Plusieurs années se succédèrent pendant lesquelles la vie d'Emma s'écoula sans aucun incident digne d'être rapporté. Elle présidait la maison de sir William, mais seulement pour un cercle choisi d'amis. Le bruit de son mariage s'était répandu, et assez généralement accrédité; car si on ne niait pas le fait, on ne prenait pas la peine de le contredire. Cette situation équivoque avait quelques charmes tels que ceux du mystère et d'un plus grand loisir; mais

une certaine honte s'y trouvait attachée, dont Emma ne se plaignait pas ouvertement, se contentant d'en donner de temps à autre des indices qui étaient facilement compris. Pour faire cesser enfin toutes ses anxiétés à cet égard, l'ambassadeur résolut de faire le voyage d'Angleterre, et de s'affranchir tout d'un coup d'une gêne trop insupportable. Le printemps de 1791 fut choisi pour cette expédition, et le mariage fut célébré à Londres, suivant tous les rites de l'église établie. C'est à ce sujet que le roi, qui ne savait l'affaire qu'en projet, se permit d'en faire quelque observation au chevalier, en lui disant qu'il l'avait entendu dire, mais qu'il ne le croyait pas. Sur quoi celui-ci lui répondit : « N'en déplaise à Votre Majesté, l'affaire est conclue depuis ce matin. » Voilà donc Emma devenue, à bon droit, lady Hamilton, et nous ne l'appelerons plus désormais que par ce nom. Cependant il y eut une gaucherie de commise en choisissant Londres pour le

lieu de la cérémonie conjugale. La fiancée y était trop connue pour être reçue à la cour, où la règle imperturbable établie par la reine actuelle, est de n'admettre que des personnes qui n'aient jamais, avant leur mariage, offensé les mœurs publiques. Il eût été ridicule, dans cette occasion, de vouloir contrarier les justes scrupules de Sa Majesté; d'un autre côté, la cour de Naples ne voulait recevoir que les étrangers présentés dans la leur. Sir William fut d'abord effrayé de cet obstacle, mais il espéra de le surmonter à force de persévérance, et nous allons voir qu'il ne fut pas déçu dans son attente.

On a dit que l'opinion était la reine du monde. Pascal faisait cas d'un livre sur ce simple titre : *Dell opinione, la regina del mondo*. Et quelle est la reine de l'opinion, demanderons-nous ? Lady Hamilton, éblouissante de grâces et de beauté, parée en outre d'un titre, réunit tous les suffrages du public anglais. Ses

désordres passés, à les entendre, n'étaient que des peccadilles. On s'empressait sur tous ses pas, on allait la voir monter en voiture; les journaux la divinisaient. Qu'est-ce qui constitue un succès d'opinion, si ce n'est pas tout cela? Eh bien, la même lady Hamilton, dans la dernière année de sa vie, ne fut plus regardée que comme une basse intrigante, une femme perverse, même par ceux qui ayant eu part à ses bienfaits, semblaient s'être dépouillés du droit de la juger si sévèrement.

L'heureux Romney, mourant alors, à ce qu'il croyait, de maux de nerfs, ou plutôt d'hypocondrie, n'eut pas plutôt revu son ancienne idole, qu'il brûla un nouvel encens sur ses autels, et qu'il oublia toutes ses infirmités. Un matin qui terminait une nuit de souffrances, il est réveillé par son Emma, habillée à la turque. Il la reconnaît à ce travestissement même. Elle était accompagnée de sir William, dont l'amour-propre jouis-

sait de tous les transports qu'elle avait habitude d'exciter. Romney, dit-elle à son mari, l'avait toujours traitée avec la tendresse d'un père. Il ne pouvait pas être indifférent à son bonheur.

De nouvelles séances eurent lieu, de nouvelles ressemblances furent tirées, de nouveaux modèles pris sans que l'ambassadeur en conçut d'alarmes. Le portrait dont la gravure est en tête de ce volume, est un essai de ce temps-là. L'original, à ce que l'on voit, était âgé de trente ans environ; mais Cléopâtre avait plus que cela quand Antoine perdit le monde pour elle; et d'ailleurs, depuis maintes années, l'âge mûr dans une femme n'a pas cessé d'être à la mode en Angleterre.

Le 19 juin 1791, Romney écrivait ainsi à un de ses amis :

« Dès aujourd'hui, et presque tous les jours jusques à la fin de l'été, mon temps ne sera plus à moi, désirant l'employer tout entier à copier les beautés sans

nombre que m'offre le visage et les formes de cette femme divine ; car je ne sais aucune autre épithète qui soit digne d'elle, tant elle est supérieure au reste de son sexe. Deux portraits d'elle sont destinés au prince de Galles. Elle dit qu'elle désire vous voir avant son départ d'Angleterre, qui ne doit avoir lieu qu'au mois de septembre. Elle m'a demandé si vous n'écririez pas ma vie... Je lui ai répondu que vous l'aviez déjà ébauchée. « Alors, ajouta-t-elle, il doit y être question de moi, car je me fais honneur d'avoir été et d'être encore le modèle sur lequel vous travaillez. » D'après cela, continuait Romney, vous voyez qu'il me serait impossible de quitter Londres avant elle.

Dans une autre lettre du même peintre, en date du 7 juillet, on lit : « Je me consacre entièrement à cette charmante personne : il y a apparence toutefois qu'elle va faire une absence de quelques

semaines avec sir William. Ils sont trop embarrassés ici, où la foule les suit et obstrue par-tout leurs pas. En vérité, si elle avait de la vanité, la tête lui tournerait. Les sujets où je dois la faire figurer incessamment sont Jeanne d'Arc, la Madeleine, une bacchante pour le prince de Galles, et un autre tableau faisant pendant à ce dernier. Je dois aussi la peindre pour la galerie de Shakespeare, dans le caractère de Constance ou la mère inconsolable. »

Ce dernier tableau, dit le biographe de Romney, n'a jamais été commencé, suivant toute apparence; pour la Jeanne d'Arc, rien de plus expressif n'est jamais sorti peut-être du pinceau des hommes.

En parlant du mariage de lady Hamilton, nous avons oublié de dire qu'elle se présenta au prêtre sous le nom fictif de Harte; nous ignorons par quelle raison; mais nous n'en sommes pas surpris, les aventuriers ont toujours eu de la prédilection pour les noms d'emprunt.

Le voyage à la campagne de lady Hamilton ne fut qu'une courte éclipse ; elle reparut à Londres plus radieuse qu'auparavant. Pour savoir l'effet qu'elle y produisit, il faut encore avoir recours à une lettre de Romney. « Je vous ai quitté la dernière fois, dit-il à son correspondant, pour aller dîner chez sir William Hamilton. Dans la soirée, plusieurs personnes du meilleur ton se réunirent. Milady consentit à chanter. Elle joua aussi la pantomime comique et sérieuse. Il est impossible de décrire à quel point elle enleva l'admiration, tant par son jeu que par son chant ; mais sa Nina surpasse tout ce que j'ai encore vu, et je crois tout ce que le monde peut jamais avoir vu. Tous les spectateurs fondirent en larmes, ou plutôt poussèrent des sanglots. Quelle simplicité ! quelle grandeur ! Sublime, pathétique, terrible, on ne rassembla jamais tant de parties diverses de l'art dans un tel degré d'excellence. Combien j'ai regretté que vous ne

fussiez pas là. Dans le désordre de mes esprits, et sans songer à l'éloignement, j'ai été sur le point de partir pour Eartham vous y chercher. » Et dans une autre lettre, ce peintre enthousiaste raconte cette anecdote : « Gallini lui a offert deux mille louis pour une saison, et deux soirées de bénéfice, si elle voulait s'engager avec lui, mais elle est engagée avec sir William Hamilton pour la vie, et cela vaut beaucoup mieux. »

Romney était réellement devenu fou. Une fois qu'il avait sollicité sans succès une séance de lady Hamilton, il imagina qu'elle était refroidie pour lui, et là-dessus il s'en fut prier un ami d'écrire en son nom une épître expiatoire en vers. Il l'avait peinte en prêtresse troyenne, l'infortunée Cassandre, et c'est sous ce titre qu'il invoque très-poétiquement la prêtresse transformée en déité. « Cassandre, ajoute-t-il en communiquant cette circonstance, Cassandre a eu pitié de son admirateur. D'honneur j'avais

perdu tout mon talent, j'avais perdu jusqu'à ma santé; mais elle m'a montré de la bonté, et je n'ai jamais fait d'aussi belle tête d'elle que la dernière destinée en présent à sa mère; ma santé est revenue aussitôt comme par miracle. »

Je crois qu'il est difficile de prouver plus de passion, ou de montrer plus de démence que n'en respire ce langage. Cependant le mois de septembre arriva, et Romney fut obligé de se soumettre à la nécessité cruelle qui entraînait loin de lui l'objet de son culte. Pour lady Hamilton, elle trouva son compte à ce changement de scène; car d'après les goûts qu'on lui connaît, le séjour de Naples lui convenait infiniment mieux que celui de Londres. Naples a toujours passé pour la patrie des plaisirs; et, de nos jours, c'est peut-être encore la ville la plus dissipée aussi bien que la plus voluptueuse de l'Europe. Le Tasse a célébré son climat, le Tasse, né sous cette influence, n'a pu mieux peindre la dou-

ceur de son air natal qu'en l'unissant à la description des jardins d'Armide. L'atmosphère de la capitale de la Grande-Bretagne, au contraire, est humide, froide et presqu'une sauve-garde contre les séductions des sens.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'ambassadeur anglais à Naples. — Quelques anecdotes sur le roi Ferdinand IV et sur lord Bristol. — Mort de ce dernier.

A son retour à Naples, sir William avait, pour complaire au roi des Deux-Siciles, un nouvel intérêt qui n'a pas besoin d'être expliqué pour être compris. Il était de toutes ses parties de plaisir à la pêche et à la chasse. Quelquefois des semaines entières se passaient à faire des battues de loups, de sangliers et d'autres bêtes fauves. Dans une de ses lettres, l'ambassadeur écrivit à sa femme : « Le roi a tué quatre-vingt-une bêtes d'une espèce ou de l'autre dans un seul jour, parmi lesquelles un loup et plusieurs cerfs. On aurait cru qu'il devait être rassassié de carnage; eh bien, point du tout; après s'être endormi de fatigue dans sa voiture, il m'a avoué qu'il rêvait être encore à la chasse. »

Pendant que Ferdinand et ses courtisans parcouraient les environs de Naples, cette ville était le théâtre de fêtes continuelles données par la reine ; et lady Hamilton avait souvent l'ordonnance de ces fêtes; car il n'est pas besoin de dire qu'on avait consenti à faire une exception pour la recevoir à la cour, tant le chevalier était aimé du roi, et considéré universellement de tout le monde. Jusque-là même, quoique l'on ait dit, soit en qualité d'épouse, soit même comme maîtresse de l'ambassadeur, on n'avait eu aucune inconséquence à reprocher à milady. D'atroces calomnies circulent toujours dans les cours sur des personnages qui devraient être sacrés; mais nous ne recueillerons rien ici de semblable. Un fait qui n'est pas prouvé, qui n'est pas probable, qui est presque impossible, ne doit jamais être articulé. Un biographe qui se respecte, ne doit pas s'y arrêter, ou, s'il le fait, se rend complice, à notre sens, de la malignité

qui le supposa. Nous avons assez de certitudes de l'inconduite de lady Hamilton dans des temps moins éloignés, sans lui prodiguer notre blâme par avance, et sur des motifs aussi légers que ceux qu'on s'est plu dès-lors à alléguer contr'elle. A l'époque que nous retraçons présentement, elle cultivait les arts, elle les protégeait, et nous croyons qu'elle ne ressemblait à Sapho qu'en ce point, qu'elle aimait comme elle passionnément les vers et la lyre.

Des écrivains qui font pâture de scandale, comme certains oiseaux de proie font pâture de cadavres, non contens d'associer les noms les plus respectés aux désordres prétendus de lady Hamilton, lui ont attribué, comme amant, un des seigneurs les plus décriés de son pays et de son temps, le comte de Bristol, évêque de Derry. Sans parler du grand âge de ce prélat, son propos cavalier, ses manières brusques et toujours en contraste avec son habit, ses discours messéans

pour un dignitaire de l'église, auraient plus que suffi sans doute pour dégoûter de lui une femme de goût, et sur-tout de l'esprit et de la prudence calculée de lady Hamilton. On a remarqué qu'elle le recevait journellement; mais un Anglais oisif dans une ville d'Italie, n'a rien sans doute de mieux à faire que de passer la plus grande partie de son temps chez l'ambassadeur ou le ministre de sa nation. Cette habitude même de la part d'un homme de qualité, devient une espèce de devoir auquel il est rarement tenté de manquer. Pourquoi donc en tirer de mauvaises inductions? Lord Bristol était, dit-on, épris de la femme de l'ambassadeur? Eh qui ne l'était pas? demanderons-nous. Allons-nous toujours transformer en filles de Pharaon, en courtisanes de Memphis, les femmes sur les grâces et la beauté desquelles l'opinion sera unanime? La conséquence sort nécessairement du principe, s'il est une fois adopté.

Lord Bristol, malgré son rang et sa grande fortune, était incontestablement un homme d'une très-mauvaise société, un homme à fuir, mais ce n'était pas, encore une fois, à lady Hamilton à le bannir de sa maison. Il y aurait eu par trop de mauvaise grâce dans un acte aussi inconvenant. Lord Bristol pourtant aurait pu, plus qu'un autre, fournir prétexte à une esclandre de ce genre. Un jour venant, comme de coutume, chez l'ambassadeur, il y aperçoit une femme d'une réputation plus qu'équivoque. Qu'est cela ? dit-il ; un évêque peut bien se trouver dans la compagnie d'une fille ; mais qu'il ne soit pas dit de lui au moins qu'il aille dans les mauvais lieux. Cette apostrophe grossière fut répétée à lady Hamilton, qui n'eut garde de s'y montrer trop sensible. Au surplus, sous une robe sanctifiée, ce prétendu successeur des apôtres portait un cœur rempli d'amertume, et le fiel distillait de toute sa conversation.

Pour se faire une juste idée de son

cynisme à cet égard ; il faut que l'on sache qu'une fois assis à la table du roi de Prusse, Frédéric Guillaume II, qui venait tout récemment de signer un traité de paix avec la république française, Sa Majesté lui ayant offert un morceau de chapon : « Je n'aime pas le chapon, répondit-il ; c'est un animal neutre. » Dans une autre occasion, et c'était chez lady Hamilton, le prince Auguste d'Angleterre, aujourd'hui duc de Sussex, s'étant joint à d'autres voix, et ayant été applaudi ; plus peut-être par courtoisie que par jugement, lord Bristol osa directement dire au prince qu'il avait entendu braire bien des fois dans sa vie, mais jamais de cette force-là. « Tous ceux qui vous ont applaudi, monseigneur, ajouta-t-il avec non moins d'impertinence, sont des flatteurs avec des oreilles d'âne. » Il faut avouer qu'un vieillard Spartiate, ou de nos jours un Monténégrin, n'eût pas mis plus d'affectation, ou n'aurait pas plus de disposition naturelle à être rude ;

et impoli. Mais avec la réputation d'original, sur la fin du siècle dernier, on pouvait à peu près tout se permettre dans le monde, et l'impudence qui avait fait fortune finissait communément par passer pour de l'esprit. Lord Bristol toutefois n'était pas dépourvu d'esprit véritable, et une qualité plus précieuse qu'il possédait dans un degré éminent, c'était la générosité, ou, pour mieux dire, la magnificence. Lady Hamilton fut souvent l'intermédiaire de ses bienfaits. Qu'on lui sache gré de ce choix : il ne pouvait substituer plus à propos des formes agréables à des formes repoussantes ; car on sait le prix que ceux qui reçoivent attachent à la manière du don et aux grâces personnelles du bienfaiteur.

Pour conclure avec lord Bristol, après avoir été incarcéré très-étroitement dans le château de Milan, par les Français, ayant été élargi par l'intervention du gouvernement autrichien, il mourut à

Rome en 1803, sans une seule personne pour soigner ses derniers instans, et témoin de la dilapidation de ses effets par des valets ingrats. Il avait beaucoup aimé lady Hamilton, auprès de laquelle il jouait le rôle d'un ours apprivoisé. Toutefois il ne lui laissa rien dans son testament, ce que lord Nelson déplora dans le temps, mais ce qui n'est que trop commun depuis qu'il a été malheureusement convenu qu'on doit aimer les gens pour soi et non pour eux.

Mais en parlant des conquêtes galantes de lady Hamilton dans la Capoue moderne, car c'est ainsi que l'on peut désigner cette voluptueuse Naples, où l'air même que l'on respire est une sensualité de plus; nous arrivons insensiblement à l'époque où cette nouvelle Cléopâtre fit la connaissance d'un autre César, du célèbre Nelson. C'était en 1794, et voici à quelle occasion.

CHAPITRE IX.

Début de lady Hamilton dans la carrière politique. — Lord Nelson envoyé à Naples par lord Hood. — Impression que font sur lui les charmes de l'ambassadrice. — Affaires de Toulon (1).

Les habitans de Toulon, ville de tout temps attachée à ses rois, et qui l'a montré si noblement encore dans plus d'une occasion récente, s'étaient adressés à milord Hood, commandant en chef de l'escadre anglaise dans la mer Méditerranée. Il s'agissait de se soustraire à l'oppression sanglante des chefs successifs et non moins cruels les uns que les autres, du prétendu gouvernement républicain. L'amiral anglais ne demandait pas mieux

(1) Nous invitons le lecteur à lire l'ouvrage que vient de publier M. le baron d'Imbert, sur les évènemens dont il est ici question ; in-8°, Paris, J. G. Dentu. (*Note du traduct.*)

que de venir au secours de cette population malheureuse; mais, pour le faire d'une manière véritablement efficace, il fallait des troupes de débarquement, et lord Hood en était dépourvu. Il accepta toutefois la proposition qui lui était faite, en mettant à terre, et joignant aux habitans armés de la Provence, une partie de ses équipages et toute la garnison de ses vaisseaux. Ce secours ne pouvait cependant être que temporaire, et lord Hood se hâta de dépêcher à Naples un des capitaines de son escadre, pour demander à cette cour les soldats auxiliaires dont il avait besoin. Le capitaine Horatio Nelson, montant l'*Agamemnon*, de 64 canons, fut choisi pour cette mission importante, et s'en acquitta avec autant de dextérité que de promptitude.

A l'arrivée de Nelson dans la rade de Naples, son premier soin fut de s'adresser, comme de droit, au chevalier Hamilton, qui transmit ses dépêches à la cour, et l'y présenta presqu'aussitôt lui-

même en personne. Dans une lettre que cet illustre marin, encore si obscur, écrivit alors à sa femme, après s'être loué de l'accueil qu'il avait reçu de Leurs Majesté le roi et la reine, on trouve la première étincelle de cet amour ardent dont il brûla pour lady Hamilton pendant tout le reste de sa vie. « Lady Hamilton, y « est-il dit, a été on ne peut pas plus obligeante et aimable pour *Josué* (nom du fils de M^me^ Nelson, d'un premier lit): c'est une jeune femme, de manières enchanteresses, et qui fait réellement honneur au rang où elle vient d'être élevée, qui ferait honneur au rang suprême. »

Nul doute, d'après cela, de l'enthousiasme subit du capitaine Nelson pour la femme de l'ambassadeur; mais on a attaché à cette preuve mille circonstances moins probables et plus mal imaginées les unes que les autres. Par exemple, un M. Harrison, biographe de lord Nelson, qui écrivait *à Merton*, sous l'influence absolue de lady Hamilton, a

inséré le passage suivant dans son livre parasite et vénal.

« Pendant que lord Hood prenait une possession précaire de Toulon, avec des moyens aussi insuffisans, le capitaine Nelson recevait à Naples, du roi et de la reine, l'accueil le plus flatteur et le plus gracieux; mais ce qui mérite peut-être d'être remarqué encore plus que le succès de sa mission, c'est ce qui se passa entre notre ambassadeur et lui : le bonheur, la renommée de notre héros semblent s'y rattacher comme une chaîne à son premier anneau. A peine en effet sir William eut-il vu le capitaine Nelson, que, s'en retournant chez lui, il prit sa femme en particulier, pour lui annoncer qu'il allait lui présenter ce jour-là même un homme de mince apparence, mais qui ne tarderait pas à devenir, suivant lui, le plus grand homme que l'Angleterre eût jamais produit. Cet homme, ajoutait sir William, est un officier de la marine, et je n'en juge si avantageuse-

ment que sur quelques mots d'entretien que nous avons eu ensemble. Oui, j'ose l'affirmer hardiment, il remplira un jour le monde du bruit de ses exploits. Je n'ai jamais amené d'officier chez moi : il sera donc le premier. Qu'il occupe la chambre préparée pour le prince Auguste. » Le capitaine Nelson fut en conséquence présenté à milady, et ne cessa de résider chez elle pendant le très-court séjour qu'il fit à Naples. Ainsi commença cette amitié si vive et si profonde qui dura jusqu'à la mort de l'une des deux parties, et à laquelle le destin ennemi de lady Hamilton a voulu que ce fût elle qui survécût pour son malheur.

« On dit aussi que, comme s'il avait voulu rendre à sir William le prix de ses éloges, le capitaine Nelson, faisant allusion à la célérité avec laquelle le gouvernement napolitain avait fourni les secours demandés par lord Hood, adressa ces mots caractéristiques et remarquables à notre courtois ambassadeur : « Sir

William, vous êtes l'homme selon mon cœur. Voilà comme on conduit les affaires : c'est ma manière. Car si je ne suis à présent que capitaine de vaisseau, bientôt vous me verrez, j'espère, à la tête de la liste de la marine, ou du moins le premier de ma profession dans l'opinion publique.

« Cette idée mutuellement avantageuse, que l'homme de cabinet et l'homme de mer conçurent si rapidement l'un de l'autre, devait nécessairement entraîner des sentimens de bienveillance réciproque. Aussi en résulta-t-il entr'eux une amitié qui ne s'est pas démentie jusqu'à la mort. Pour lady Hamilton, qui ne formait jamais d'autres jugemens que ceux qui lui étaient suggérés par son mari, il devient tout naturel de penser qu'elle s'associa bientôt à l'attachement que celui-ci portait au capitaine. Un cœur plus tendre, des sens passionnés, l'auréole éblouissante de la gloire qui brille autour du front des hommes célè-

bres, firent le reste, et l'on ne doit pas s'en étonner encore.

« D'un autre côté, les attentions féminines et délicates dont il était à tout instant l'objet, ne purent manquer de laisser une profonde impression dans une ame comme celle de Nelson. Aussi, son cœur oubliant tous les autres liens, s'enchaîna-t-il pour jamais d'une façon nouvelle, et rien ne put rompre les fers qu'il s'était donné. »

Comment sir William discernait-il si bien la capacité des hommes à la première vue, pour avoir décidé que le capitaine Nelson éclipserait dans l'avenir tous ses contemporains et ses devanciers? Voilà désormais ce qu'il faut se demander. De pareilles mentions, ce me semble, n'ont besoin que d'être énoncées pour être rejetées. Une nuance de merveilleux, prêtant sa couleur aux récits des Plutarque et des Tite-Live, ne gâte pas sans doute leur narration; mais le lecteur sensé sourit à ces passages et

les oublie. La vérité seule demeure. Pourquoi charger notre mémoire des ornemens dont on veut la parer ? la fable, comme telle, n'occupe déjà que trop de place dans la faculté de nos souvenirs !

CHAPITTE X.

Cour de Naples. — Le chevalier Acton. — Embarras de toute l'Europe, à l'époque désastreuse de 1794. — Réflexions ressortant de la considération de ce sujet. — Calomnies réfutées, ayant pour objets de très-hauts personnages. — Sir William Hamilton justifié du reproche de faire un mauvais emploi de son temps.

Revenons à la cour de Naples, dont le chevalier Acton dirigeait alors les affaires. On ne peut trop louer ce ministre intelligent des précautions qu'il ne cessa de prendre pour écarter la contagion dangereuse des principes français, à cette funeste période de l'histoire de la révolution. Les classes subalternes restèrent saines et pures sous un monarque paternel et bon par excellence. Des gens qui n'avaient rien à dire contre la justice du roi, s'avisèrent de le blâmer de ce qu'il aimait la chasse et la pêche. Les envieux

de la gloire sans tache de Scipion l'Africain, disaient qu'il dormait trop. C'est ainsi qn'il faut payer le tribut à la méchanceté des hommes avec le mérite le plus sublime comme avec les vertus les plus modestes !

L'intègre et respectable sir William Hamilton a partagé les reproches faits à Ferdinand IV sur ses goûts futiles, mais innocens. A une époque, dit-on, où l'Europe était en flammes d'une extrémité à l'autre, où la société vacillait et menaçait de crouler sur un fondement ruineux, il s'agissait bien de tuer des sangliers ou des loups! Le véritable point de mire n'était-il pas plutôt ces bêtes féroces à figure humaine qui menaçaient de ramener leur espèce à la vie des bois incultes, des antres sauvages et des cavernes souterraines? Malheureusement, les déclamations n'ont jamais rien produit de bon, et je renverrais, dans cette occasion, les censeurs à l'*Eloge de la chasse*, par M. de Buffon, où cet élo-

quent écrivain prétend que jamais plaisirs ne furent si simples et si éloignés de la corruption que ceux qu'elle procure. « J'ai tué un sanglier et une laye aujourd'hui ; ils sont vraiment énormes, écrivait sir William à sa femme. Je n'ai manqué ma pièce que deux fois dans toute cette excursion, et il n'y a pas à s'en vanter, le pays étant excellent et les localités presque toutes propices, le terrain aussi sauvage que la bête elle-même. » Et il continuait ainsi, ramenant les choses à soi : « Il est vrai que cette mort de lord Pembroke m'a fait songer à moi. Je me suis aperçu cependant, depuis longues années, qu'un grand nombre de mes amis et de mes anciennes connaissances tombaient régulièrement devant mes yeux. Pour lord Pembroke, il avait le cou extrêmement court, et j'ai entendu dire que son père était mort d'apoplexie. Ma passion pour les antiquités, au surplus, me met sans cesse sous les yeux le rapide passage de toutes choses. Le seul

art de la vie consiste à bien remplir les jours qu'elle nous accorde, et à ne pas s'inquiéter du moment qui fuit; à songer que l'heure la plus douce est toujours la présente; à admirer le Créateur et ses œuvres, que l'on ne saurait comprendre; à faire tout le bien dont on est capable ici-bas, et à prendre, après cela, sa chance, telle quelle, pour l'éternité. »

De semblables réflexions, extraites de lettres qui n'étaient pas destinées au grand jour de l'impression, ne témoignent pas de la part de leur auteur une foi bien vive dans les promesses de la religion; mais elles sont du moins les émanations d'une ame honnête, qui suit sans inquiétude le cours naturel des choses terrestres, et semblent plutôt participer du doute qui craint que de la témérité qui décide.

L'an 1795 fut employé par l'ambassadeur à ranger et à classer une seconde collection de vases déterrés dans les fouilles d'Herculanum. Il en fit graver

et en publia le catalogue, in-folio. Vers le même temps, il publia aussi une suite de portraits en pied de lady Hamilton dans toutes les poses, dans toutes les attitudes, dans tous les caractères ou rôles imaginables. Le graveur allemand Rehberg, consacra son talent à cette dernière entreprise.

Un censeur pointilleux fait encore un crime à sir William de cet emploi de son temps. Il ne devait, selon ses idées, s'occuper alors qu'à renverser la révolution française. Ah! combien de personnes qui avaient plus d'influence dans ce genre, auraient plus justement le même reproche à encourir que sir William Hamilton! Mais nous écrivons la vie d'une femme qui, en dépit de ses faiblesses ou de ses fautes, rendit au monde, comme nous le verrons bientôt, d'incontestables services pour le maintien de l'ordre social et de la civilisation européenne évidemment menacé.

Tout le monde se souvient de l'année

1794, si désastreuse pour la bonne cause; cette année fut particulièrement signalée par la conquête de la Flandre, de la Hollande, ou, pour mieux dire, par l'asujettissement de la totalité des Pays-Bas. Eh bien! l'an 1796, et la première campagne du général Buonaparte en Italie, présagèrent quelque chose de plus sinistre et de plus funeste encore pour l'Europe, enveloppée du nord au midi par d'innombrables armées d'hommes tout à fait d'un autre temps, et qui faisaient la guerre spécialement pour dissoudre les rapports qui unissaient les peuples à leurs gouvernemens. De quelque nature que fussent ces rapports, monarchies, républiques, tout était sur le point de s'abîmer dans le chaos. Ni la vénérable Venise, ni Gênes son antique rivale, ni Lucques, protégée par sa faiblesse, ne purent résister à ce plan de destruction universelle, confié à l'exécution d'un homme qui avait toujours de grands mots à la bouche sans

avoir eu jamais un grand sentiment dans le cœur. Une rapacité insatiable animait ces guerriers d'une nouvelle trempe; ils envahirent jusqu'à la Suisse, réputée si républicaine, même dans leur étrange vocabulaire : mais le pillage de tous les pays étrangers était leur but. Regarder l'industrie des autres nations comme un patrimoine qui leur appartenait, était leur habitude; et de proche en proche et graduellement, le monde entier ne se fût pas trouvé peut-être assez riche pour assouvir leur cupidité sans bornes.

Revenons au printemps de l'année 1796. Toutes les forteresses du Piémont, obtenues d'un trait de plume, la disparition de la flotte anglaise de la Méditerranée, la retraite de la cavalerie napolitaine, incorporée jusque-là dans l'armée d'Autriche, et obligée, par traité, de retourner chez elle, sont les moindres traits de la grande crise que nous retraçons. Le roi Ferdinand IV, au départ de l'amiral sir John Jervis, avait écrit qu'il

n'était plus en sûreté dans sa capitale. C'était le prélude de sa défection de la cause des alliés, abandonnée déjà par l'Espagne, par la Prusse, et plus nouvellement encore par le roi de Sardaigne, quoique bien involontairement, par ce dernier et malheureux prince.

Un ministre français vint donc résider à Naples; mais la reine, en cédant à la nécessité cruelle de recevoir à sa cour l'envoyé d'une nation teinte du sang de sa sœur, de son beau-frère et de son neveu, n'en garda pas moins des sentimens dignes de son rang et de la noblesse de son caractère. Il n'est donc pas surprenant que, dans la situation morale où elle se trouvait placée, elle ait recherché, avec un empressement plus marqué encore que de coutume, la société intime de l'épouse de l'ambassadeur d'Angleterre. Où pouvait-elle plus librement, qu'en présence d'un pareil témoin, épancher son ame serrée de détresse et contrainte par les soins d'une

représentation trop importune, pour ne pas dire trop révoltante ? Les monarques héréditaires tiennent, à ce que l'on prétend, de leur origine le talent inné de déguiser leurs émotions intérieures sous de calmes apparences; mais c'est pour cela même sans doute qu'ils ont plus besoin de confidens que les autres hommes. La nature épuisée revendique ses droits, et plus un prince a été forcé de retenir ses larmes en public, plus elles coulent abondamment quand il rentre dans le secret de la retraite. Lady Hamilton, en un mot, pleurait avec la reine Caroline. De là ces billets journaliers, ces rendez-vous, quelquefois nocturnes, si méchamment interprétés par la calomnie qui ne se nourrit jamais que des poisons du mensonge. On sait que le malheur établit souvent les amitiés les plus tendres, et il n'est pas étonnant qu'une grande princesse ait accordé son affection particulière à une personne qui, dans l'abaissement dont elle était menacée, lui ap-

portait et lui ménageait sans cesse des sujets de consolation ou d'espérance. D'ailleurs, outre ces raisons de se faire aimer, nous avons expliqué de reste les moyens que lady Hamilton réunissait pour plaire. Jamais on ne sut être plus obséquieux, plus attentif qu'elle ne le fut envers leurs majestés siciliennes. La nuit comme le jour une dépêche favorable survenait-elle à l'ambassade anglaise, elle était immédiatement communiquée à la reine, qui, de son côté, n'avait rien de caché pour milady et pour sir William. C'était une union de vues et d'intérêts qu'aucun nuage ne paraissait pouvoir troubler. Ainsi fut découvert le dessein qu'avait Charles IV, roi d'Espagne, de déclarer la guerre à l'Angleterre, révélation qui mit cette dernière puissance sur ses gardes. Charles IV, dans une lettre confidentielle, faisait part au roi Ferdinand, son frère, des dégoûts que lui causait la conduite diplomatique de la Grande-Bretagne, de

l'impuissance où la république française le mettait également de conserver la neutralité; enfin, de sa résolution de céder à l'entraînement des choses et à la force des évènemens, en se joignant aux meneurs qui avaient détrôné et décapité le chef de sa royale maison. Dans les sentimens où était l'auguste sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, il n'est pas étonnant qu'elle ait eu besoin de soulager son cœur sur le sujet d'une telle missive. On suppose sans peine les réflexions et les commentaires qu'elle dut lui suggérer. Lady Hamilton y mêla ses discours, mais profita du texte pour le faire parvenir, mot à mot, à la cour de Londres, qui se décida en conséquence à une de ces vigoureuses mesures dont dépendit plus d'une fois le sort du monde civilisé.

CHAPITRE XI.

L'Italie spoliée des chefs-d'œuvre des arts, par les généraux français. — Expédition de Buonaparte en Egypte. — Il prend l'île de Malte en passant. — Lord Nelson, détaché à sa poursuite, avec treize vaisseaux, le manque, retourne, et gagne la bataille d'Aboukir. — Participation de lady Hamilton à ce grand évènement.

L'Italie venait d'être spoliée de ses chefs-d'œuvre; cette terre classique des beaux-arts était aux yeux de sir William et de lady Hamilton comme une autre patrie; et il n'est pas difficile de concevoir à quel point ils s'enflammèrent l'un et l'autre en faveur des légitimes successeurs des Grecs et des Romains. Le palais Farnèse à Rome, appartenant à la couronne de Naples, dut à leurs soins vigilans de ne pas partager la destinée des galeries de Florence et du Vatican.

Une autre occupation bien plus grave devait bientôt les solliciter, car il ne s'agissait de rien moins que de sauver les personnes mêmes du roi, de la reine et de toute la famille royale de Naples. Nous allons voir avec quelle peine et avec quel art ils y parvinrent. Un long préambule devient ici nécessaire.

Le directoire exécutif de France ne sachant que faire d'un homme aussi remuant et à la fois aussi immodéré dans ses vues ambitieuses que le général Buonaparte, lui propose, par forme d'exil honorable, la souveraineté de l'Egypte, sous la raison de pays dépendant nominalement de la république française. Trente-six mille hommes de troupes de terre, quatorze vaisseaux de ligne et deux frégates avec des équipages proportionnés, mirent à la voile de Toulon pour seconder cette grande entreprise que favorisaient en apparence plusieurs nobles idées, telles que celle d'arracher à l'ignorance le berceau reconnu des connais-

sances humaines, et de rendre à la civilisation le pays qui fournit les premiers législateurs à la Grèce. Cependant lord Saint-Vincent, qui était alors devant Cadix, avait détaché treize vaisseaux de sa flotte sous les ordres du contre-amiral Nelson, pour combattre une escadre chargée de troupes et embarrassée dans son trajet par une multitude de transports et de navires munitionnaires. Tout présageait que la victoire serait au plus leste; mais cette circonstance même, en retardant la marche de l'expédition française, avait trop accéléré les progrès de Nelson, qui, s'étant présenté devant le port d'Alexandrie, n'y trouva que des caïques turques et un rivage aussi peu agité, aussi mort que dans les circonstances ordinaires, c'est-à-dire dans toute l'inertie de l'ordre accoutumé.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ces Mémoires, de remarquer que lord Nelson, n'étant encore que chevalier baronnet, avait touché une seconde fois à

Naples, non avec son escadre, mais avec deux vaisseaux dont il avait le commandement. Des fêtes y avaient célébré son séjour momentané, parmi lesquelles celles que donna milady Hamilton furent les plus élégantes, les mieux ordonnées, et, il n'est pas besoin de le dire, les plus agréables à l'amiral anglais. C'est là qu'il entendit, pour la seconde fois, les accens de la syrène; c'est là qu'il but, à longs traits, dans la coupe de l'enivrement; c'est là sur-tout qu'il acheva d'oublier tous les devoirs, tous les sentimens d'homme privé, hors un seul, si l'on peut décorer du nom de sentiment une passion coupable et déréglée. Il logea, comme à son premier voyage, chez sir William, qui s'était véritablement pris pour lui d'un goût extraordinaire, non qu'il fût, comme nous l'avons dit, le premier officier anglais admis dans la maison de l'ambassadeur, mais parce que Nelson n'étant encore que capitaine, ayant déjà pris en ligne ou à l'abordage

trois vaisseaux ennemis de haut bord, méritait à ce titre quelques distinctions. La gloire a ses droits, mais ce serait, à notre sens, un fait inoui que le ministre diplomatique d'aucune nation eût jamais fermé sa porte aux officiers supérieurs de la marine ou de l'armée de son pays; et lord Nelson, tel grand qu'il soit devenu dans la suite par ses victoires et ses dignités, n'aurait pas réclamé cette préférence exclusive. Il en obtenait une plus chère à son cœur dans la possession non disputée de celui de sa belle maîtresse. Une femme encore jeune, connaissant le monde et versée dans toutes les séductions, raisonnant pertinemment des beaux-arts, et se peignant elle-même, trait pour trait, chaque fois qu'elle était appelée à définir la grâce ou la beauté, ne connaissant, ne pratiquant de la pudeur que ce qui rend sa réserve plus piquante, est un de ces composés rares et fantastiques, au-dessus peut-être des houris immortelles dont se peuple le

paradis idéal de Mahomet. Telle était lady Hamilton. Jamais écueil plus redoutable ne s'était trouvé sous les pas du navigateur qui lui rendait hommage. En vain Nelson avait-il reçu dans le sein de l'église même une éducation si austère, que ni la licence morale, ni la grossièreté d'une vie passée à bord des vaisseaux de guerre n'avaient pu la corrompre ou l'altérer; il portait un cœur sensible; et quel autre homme n'aurait pas succombé comme lui ? Pour l'idole devant laquelle il brûla son encens, accoutumée à se voir l'objet de tous les vœux, elle reçut ceux de son nouvel adorateur comme un tribut dû à ses charmes, sans avoir même besoin de jouer ou d'affecter l'indifférence. Artificieuse et coquette, elle aimait à faire parade de la passion qu'elle allumait. Elle se plaisait ouvertement, et comme sans conséquence, à montrer toutes sortes d'égards à un officier valeureux qui avait déjà perdu un œil et un bras au service de son pays.

On ne peut répondre de rien en pareilles matières, mais enfin la chronique, à laquelle il ne faut pas reprocher de rien taire, même de ce qui peut se supposer, et qui semble de droit s'attacher aux grands noms, n'a pas remonté si haut pour chercher le commencement de cette liaison illicite qui décida depuis, d'une manière si malheureuse, du destin d'une épouse vertueuse, qui était de plus la bienfaitrice de Nelson. Il paraîtrait que lui-même, épris peut-être jusqu'à la folie de milady Hamilton, n'avait pas encore osé sonder la plaie de son cœur. Du moins est-il certain qu'à cette époque, sa correspondance avec lady Nelson était encore pleine de ces témoignages de préférence qu'on ne simule point et qu'on ne saurait conserver par habitude; car elles allongent péniblement une lettre en même temps qu'elles deviennent un sanglant reproche pour la personne qui l'écrit, et un outrage pour celle à qui elle est adressée.

Lord Nelson, universellement reconnu pour le marin le plus entreprenant et le plus heureux qui ait peut-être jamais existé, tirait son origine d'une famille obscure. Son père était ministre protestant, et avec une cure de peu de produit, se trouvait surchargé de beaucoup d'enfans. La profession du fils aîné fut l'Eglise. Pour Horatio, en faveur de qui on n'espérait pas de second bénéfice, et qu'il eût été non moins difficile de pourvoir dans l'armée, on l'envoya dans la marine. La guerre des colonies d'Amérique survint, et ne présenta à Nelson, encore dans les grades subalternes, aucune occasion de se distinguer. La veuve Nesbitt l'aima pourtant et le choisit pour son mari, pour l'arbitre de sa fortune et le père adoptif d'un fils unique et chéri. Quinze ans s'étaient écoulés, pendant lesquels Nelson avait religieusement rempli des obligations aussi grandes. Il était difficile de dire à qui sa réputation et sa personne étaient plus chères de la mère ou

du fils. Ce dernier lui avait sauvé la vie à l'attaque désespérée de Ténériffe. De plus tendres rapports ne sauraient exister. Une femme parvint toutefois à rompre tous ces liens, et je n'ai pas besoin d'ajouter que cette femme criminelle, ce fut lady Hamilton.

Cependant, pour reprendre notre récit, Nelson avait rejoint lord Saint-Vincent, et l'escadre française sortie de Toulon fit un moment trembler toute la côte de l'Italie. Des conciliabules se tenaient à Naples, pour aviser si l'on ne se réfugierait pas d'abord en Calabre, afin de passer ensuite, par Reggio, jusque dans la Sicile. C'est qu'on ignorait encore la destination immédiate et directe de l'escadre française, dont le premier coup fut de s'emparer de l'île de Malte, avant de se diriger vers l'ancien royaume des Pharaons et des Ptolomées.

Nelson n'ayant trouvé aucun indice de ce puissant armement sur les rives du

Nil, était revenu à la hâte à Syracuse, d'où il était indispensable qu'il appareillât presqu'aussitôt pour se trouver à temps dans les eaux de l'escadre qu'il cherchait à combattre. Une difficulté se présentait; et voilà, s'il faut en croire lord Nelson lui-même, qui l'affirmait depuis dans chaque occasion à quiconque voulait l'entendre, voilà le triomphe véritable de lady Hamilton. La cour de Naples, à peine rassurée de sa frayeur récente, délibérait s'il fallait ravitailler la flotte anglaise, lorsque lady Hamilton, arrivant inopinément au conseil, le fit décider pour l'affirmative. Nelson, satisfait, remet donc à la voile, plein d'espérances et encore plus d'inquiétudes; ses nerfs sont malades, une rage de dents affreuse le tourmente, mais il a découvert la flotte française dans la rade d'Aboukir, et tous ses maux cessent à l'instant ou sont oubliés. L'amiral Brueys s'était embossé trop loin de terre; les Anglais doublent son mouillage, après qu'un de leurs vais-

seaux chef-de-file s'est engrêvé; bientôt la plupart des bâtimens français est prise ou détruite, et l'escadre, victorieuse, revient à Naples y jouir de la plénitude de sa victoire.

CHAPITRE XII.

Arrivée de l'escadre anglaise à Naples après la bataille d'Aboukir. — Fêtes données à Nelson, parmi lesquelles celles de lady Hamilton surpassent en éclat toutes les autres. — Retraite du ministre de la république française. — Artifices de lady Hamilton pour capter le vainqueur du Nil. — Puérilités rapportées comme des prodiges. — Lettres de lord Nelson. — Réflexions qu'elles suggèrent.

Il est difficile de dépeindre l'ivresse de la ville de Naples à la vue de ces vaisseaux captifs qui naguère l'avaient remplie d'épouvante. *Viva Nelson! viva nostro liberatore!* retentissent de toutes parts. Le roi Ferdinand s'avance dans le port au-devant du héros; la reine, arrêtée par une indisposition, députe vers lui son propre fils, le prince Léopold, avec la lettre la plus flatteuse. Pour lady Hamilton, elle se précipite et s'évanouit à la vue de l'amiral. Une population im-

mense s'empresse sur les pas de l'un et de l'autre lorsqu'ils débarquent ensemble. La présence royale est elle-même mise en oubli. Lady Hamilton devient l'héroïne de la multitude, dont Nelson est comme le dieu. Ce dernier va descendre à l'hôtel de l'ambassadeur, qui est aussitôt illuminé. De proche en proche l'enthousiasme gagne dans le palais même de cette cour jusque-là si circonspecte; ce ne sont que des chiffres de Nelson en traits de flammes; tant la joie est une affection contagieuse, tant au lieu de s'éteindre, en se propageant, elle augmente au contraire de force et d'intensité!

Il faut entendre sur ce sujet Nelson lui-même, exprimer l'impréssion que fit sur lui l'accueil qu'il reçut à Naples.

« Cette capitale, écrit-il à lady Nelson, me paraît devenue folle de joie. Dans tous ses environs c'est le même enthousiasme, et cela dans toutes les classes, depuis le trône jusqu'à la chaumière; et

il faut à peine s'en étonner. L'état de la reine, suivant lady Hamilton, était tout à fait digne de compassion. L'excellente princesse! puissent ses chagrins être à leur terme! J'espère du moins n'être jamais le témoin de ses douleurs; mais voici ce qu'elle vient d'éprouver. Je copie les propres mots d'une lettre de lady Hamilton: « Comment décrire les sensations actuelles de la reine, la tâche est trop forte et j'y succombe. Voyez-la, au moment où elle reçoit l'heureuse nouvelle, dans une sorte de frénésie, courant de toutes parts, riant, pleurant, sanglottant tour à tour, embrassant le roi son époux, les princes ses enfans, embrassant tous ceux qui l'approchent, et s'écriant par intervalles : Oh! le brave Nelson! Dieu bénisse notre libérateur! O Nelson! que ne lui devons-nous pas? Il a sauvé l'Italie... Oh! que ne puis-je lui exprimer de vive voix les obligations que nous lui avons tous, et moi plus particulièrement que personne! »

Et il n'est que juste d'observer cependant que Nelson n'était venu à Naples dans cette occasion qu'avec une extrême répugnance. Un moniteur secret, qui ne se tait jamais pour le cœur de l'homme, lui avait annoncé qu'il allait y trouver l'île de Calypso, et ces bords figurés par les poëtes, où les héros perdent toute leur force et toute leur vertu. « Je déteste Naples, écrivait-il précédemment à lord St.-Vincent, et je n'y retournerai jamais qu'entraîné par la nécessité la plus absolue. Syracuse à l'avenir sera le centre de mes opérations. C'est là qu'une grande flotte peut être ravitaillée avec facilité, et cet avantage est inappréciable. »

Quoiqu'enclin aux plaisirs et vain des honneurs, Nelson sentait donc qu'il se compromettait avec lui-même en revoyant Naples. Il y retourna pourtant, et ses funestes pressentimens s'accomplirent. Voici comme il rend compte à sa femme de tout ce qui se passa à son égard dans cette mémorable épreuve de

sa vie, nous voulons dire son arrivée dans un lieu qu'il voulait et devait fuir à jamais.

« Le pauvre vaisseau délabré, le malheureux *Van-Guard*, est arrivé ici le 22 septembre 1798. Je ne saurais vous relater avec ordre tout ce qui s'est passé dans cette occasion, mais j'essaierai de vous en donner l'idée. Rien de plus touchant; et si ceux de mes amis qui en ont été témoins y ont pris une part si vive, que sera-ce donc de ma meilleure amie, d'une autre moi-même, de ma femme, enfin de celle qui m'est plus chère que tout le reste du monde entier? Sir William et lady Hamilton vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une multitude de barges et de canots chargés d'emblêmes et décorés de banderolles. L'un et l'autre étaient convalescens; la douleur et l'inquiétude d'abord, puis l'extrême opposé du contentement et de la joie avaient produit sur eux ce triste résultat. On avait annoncé précipitam-

ment, et sans précaution, la nouvelle à milady : c'en était trop. Elle fut frappée comme de la foudre, et tomba évanouie. Elle porte encore en ce moment les marques de sa chute. Arrivent ces honorables amis, dans la péniche qui les apportait. La scène du bateau fut terrible. Milady, de s'élancer et de tomber inanimée devant moi : je la crus morte. Ses larmes heureusement se firent un passage, et elle parut aussitôt soulagée. Le roi arrivait. Cette seconde scène, dans son genre, fut des plus attendrissantes. Sa Majesté daigna me tendre la main, en m'appelant son libérateur, et en me donnant tous les autres noms qu'ait jamais inventés la reconnaissance. Enfin tout Naples, je crois, m'a proclamé son libérateur. Les dernières classes de la populace même, m'ont donné des témoignages de gratitude à émouvoir le plus insensible. J'espère quelque jour avoir le plaisir de vous présenter milady Hamilton : c'est une

des meilleures femmes de la terre ; elle fait honneur à son sexe. Son affabilité, à mon égard, ainsi que celle de sir William, sont au-dessus de la justice que je puis leur rendre. Je suis dans leur maison, et, je puis vous le dire ici, il ne fallait rien moins que l'affection et les soins de tels amis, pour soutenir mes esprits accablés par la tristesse de votre longue absence. Lady Hamilton se propose de vous écrire, et moi je prie le Tout-Puissant de vous bénir, et de nous accorder, quand ce sera sa volonté, une heureuse et complète réunion. »

La scène du bateau, décrite ici comme ayant été si terrible, n'était malheureusement qu'un trait, en cent mille, de cette perfection de jeu et de représentation théâtrale que le peintre Romney disait à son ami qu'il valait la peine de faire un voyage pour y assister. La vérité est que lady Hamilton excellait à peindre comme à exciter les passions. Ce qui décide ici l'application de cette sen-

tence, c'est une circonstance bien minutieuse en elle-même, mais qui emporte conviction. La mer était très-grosse, et l'officier commandant la péniche qui arrivait le long du vaisseau, voyant que milady commençait à revêtir les grâces et tout l'extérieur d'une reine de tragédie, pour faire cesser la farce, à ce qu'il assure, déclara tout haut que si lady Hamilton s'abandonnait ainsi et restait couchée, elle ferait inévitablement chavirer l'embarcation. L'héroïne, frappée du danger qu'elle croyait courir, quitta dès-lors son rôle pour le reprendre seulement là où il aurait plus d'effet. Ce fut sur le tillac du vaisseau, où enlaçant Nelson dans ses bras et fermant les yeux, elle se fit transporter évanouie, ou feignant de l'être, dans la chambre de l'amiral, où sir William et le reste de la compagnie la suivirent, et lui prodiguèrent bien gratuitement leurs soins.

Une anecdote si puérile, qu'elle vaut à peine d'être racontée, même avec le

correctif que nous lui donnerons d'avance par cette épithète, trouve ici sa place dans la relation de ce M. Harrison, que nous avons déjà cité comme l'auteur d'une des nombreuses biographies de lord Nelson.

« Auprès de la belle lady, revenue à elle-même, on faisait servir des rafraîchissemens, lorsqu'un petit oiseau, entrant par hasard dans la chambre, vint se percher familièrement sur l'épaule de l'amiral. Tout le monde le remarqua, sur quoi l'on prétend que Nelson dit que c'était une chose bien singulière, mais que la même circonstance lui était arrivée à diverses reprises, et toujours la veille d'un combat heureux, notamment de la bataille du Nil. Ce qui rend cela plus étrange encore, ajoute ce grand écrivain, c'est que le même incident se reproduisit exactement de la même manière la veille de la bataille navale de Copenhague. »

Une rencontre fortuite de hasards

inexplicables peut seule donner lieu à de tels évènemens, qui, au surplus, ne signifiant rien par eux-mêmes, et ne tirant d'importance que de leurs concours, ne peuvent encore alors fournir qu'à des commentaires ridicules. On dit que les lazaronis voulant célébrer la victoire et l'arrivée de Nelson, avaient donné dans ce jour la liberté à des oiseaux qu'ils tenaient auparavant prisonniers dans des cages, et l'on conjecture qu'un de ces oiseaux peut bien avoir pris sa volée au travers du golfe de Naples jusqu'au mouillage du vaisseau amiral. Mais les Coptes ou les Turcs d'Alexandrie, et encore moins les Danois de la Sélande, ne se proposèrent sans doute de faire un tel honneur à Nelson. Que la superstition, si elle veut, s'empare et fasse son profit de ce fait, notre crédulité n'ira jamais jusqu'à admettre des prodiges. D'ailleurs, de quelle victoire de Nelson à Naples, l'oiseau augural venait-il lui donner l'annonce ? C'est tom-

ber, on le voit bien, du sérieux dans la plaisanterie.

Parlons plutôt des trophées qui lui furent justement érigés à Naples, et des fêtes dont il fut l'occasion et le héros. Il faut encore l'entendre ici lui-même. L'amiral écrit à sa femme :

« Les préparatifs qui se font pour célébrer l'anniversaire de ma naissance, seraient dans le cas de me faire tourner la tête d'amour-propre et de vanité. Tous les rubans, tous les boutons ont pour légende mon chiffre, mon nom, ou le glorieux 1^er^ d'août. Des couplets, des hymnes, des sonnets italiens élèvent ma gloire jusqu'aux nues. Je vous envoie sur le même texte des paroles additionnelles au *God save the king*. A pied, en voiture, je suis par-tout assailli par la foule qui se presse sur mes pas, et m'accable des témoignages outrés de sa reconnaissance. Les journaux vont encore plus loin que tout le reste; je n'entends, ne lis plus que mes

louanges. Lady Hamilton vous destine un recueil de tout ce fatras de prose et de vers. »

A cette fête, où il y avait bal et souper, dix-huit cents personnes se trouvèrent assises à l'aise; mais l'harmonie du banquet se trouva un peu dérangée par une incartade du jeune Nesbitt, beau-fils de l'amiral. La chose allait avoir les suites les plus fâcheuses, sans l'intervention rapide du capitaine Troubridge et d'autres officiers de l'escadre. L'injure d'une mère est, en quelque sorte, plus que personnelle pour un fils affectueux et tendre; et le lieutenant Nesbitt, accoutumé à respecter son beau-père, ne s'est porté sans doute avec lui à des termes et des procédés irrévérens, que parce qu'il a cru voir dans sa conduite un manquement formel à l'être sacré duquel il tenait la vie, et pour lequel il était prêt à la sacrifier. Nous avons dit ailleurs qu'il avait sauvé les jours de Nelson au péril des siens. Ah! tout était donc oublié de

part et d'autre, et la réciprocité des bienfaits et celle de la reconnaissance!

Lady Hamilton, qui était l'auteur de ce désordre, osa se porter comme conciliatrice entre l'amiral et le lieutenant. On frémit de penser que la hiérarchie du service avait été complètement foulée aux pieds, et que la discipline militaire outragée, aurait pu réclamer sa victime. Mais Nelson était faible et non pas cruel. Il éloigna toutefois le jeune homme même, en ayant l'air de le favoriser, car il lui donna le commandement de la frégate la *Thalie;* mais il le tint toujours en mer depuis ce moment, et l'on n'a pas besoin de dire à quelle instigation. Nesbitt savait si bien ce qu'il en était à cet égard, que revenant inopinément à Naples long-temps après, il se tourna un jour à l'improviste vers lady Hamilton, et lui tint ce langage : « Eh bien! Madame, où dois-je croiser prochainement? Voudriez-vous bien avoir la bonté de m'en instruire? »

Et jusque-là, ne négligeons pas de faire observer que la bonne intelligence entre le beau-père et son pupille naturel n'avait jamais reçu la plus légère atteinte : *Improbe amor !* Il est difficile de pardonner à Nelson les torts qu'il eut ici envers la délicatesse ; il est plus difficile encore de ne pas condamner sa duplicité dans ces lignes adressées à la malheureuse mère du jeune Nesbitt, vers le temps dont nous parlons : « Vous ne sauriez croire combien Josué a profité des leçons et des avis de lady Hamilton. Jamais on ne changea plus soudainement des formes rudes pour des formes élégantes. Les obligations que vous et moi nous avons à l'institutrice, à l'égard de l'élève, sont réellement infinies. Josué, il faut en convenir, est doué des dispositions les plus heureuses, et je n'ai jamais connu de meilleur cœur que le sien. Aussi, je l'aime tendrement, malgré sa rudesse native dont il lui restera toujours quelque chose. »

Comment accorder des expressions si véritablement paternelles, avec l'abandon ultérieur et constant de celui qui en était l'objet? Il faut invoquer ici l'autorité de la vie humaine, pour prouver que de pareils exemples ne sont que trop communs.

On attribue au maréchal de Turenne d'avoir dit « qu'il n'y a point de grand homme aux yeux de son valet de chambre. » Le moraliste Johnson a paraphrasé ce mot ame dans les réflexions suivantes: « Les caractères brillans perdent beaucoup de leur éclat, examinés de près; et bien des hommes existent qui ont rempli le monde du bruit de leur renommée, et qui ne sont rien moins que respectables vus de près, c'est-à-dire dans leurs relations domestiques, et dépouillés des vains dehors d'une représentation mensongère. »

Au surplus, Nelson se jugeait lui-même avec autant de sévérité que l'aurait pu faire le censeur le plus rigide. Il

n'avait pas la force, il est vrai, de briser des chaînes honteuses ; mais il les secouait du moins avec une vivacité qui, sans le disculper pleinement, lui fait encore honneur. « Je n'ai pas la patience de voir tout cela de sang-froid, écrivait-il à lord Saint-Vincent, le lendemain même de la fête somptueuse qui lui avait été donnée. Cette cour s'endort et se perd. Je ne puis résister à ce qui se passe sous mes yeux. Je ne vois autour de moi que des traîtres et des catins, des virtuoses et des poëtes. »

Cette dernière phrase du vaillant amiral, se rapporte à un propos que lady Hamilton elle-même tint à un officier anglais à bord du *Van-Guard*. « Parmi les femmes que vous voyez, il n'en est pas une qui ait de la vertu ; parmi les hommes, pas un qui n'ait mérité la potence ou les galères tout au moins. » Et telle était cependant la société de l'ambassadeur, de son épouse, et même de l'amiral ! Telle était l'assemblée choisie

qu'on avait réunie pour la fête de ce dernier ! Mais l'équité réclame contre de pareils jugemens, et si la justice forçait d'y souscrire, on frémirait du triste tableau de la plus grande partie de la société des hommes. La vie sauvage vaudrait mieux qu'une telle dépravation.

CHAPITRE XIII.

Fête donnée par lord Nelson à bord du vaisseau le *Van-Guard*. — Dégoûts qu'il éprouve à l'inspection de ses propres préparatifs. — Politique de l'Europe. — Le jeune Nesbitt.

NELSON, par orgueil national, avait voulu surpasser le festin et le bal qui lui avaient été donnés; mais il ne sut plus faire les honneurs de son vaisseau. Il montra de l'humeur, et il fallut tout le talent, tout l'usage et tout l'empire de lady Hamilton, pour l'empêcher d'être plus qu'indiscret. En parcourant les tables chargées de glaces, de gaufres, de gâteaux, on dit qu'il s'était écrié : « Le beau chef-d'œuvre, d'avoir changé mon bord en une boutique de confiseur ou de pâtissier! »

Il retourna pourtant à nombre d'autres assemblées tracées sur le même modèle, et ces fêtes étaient si fréquentes,

qu'on aurait dit que la joie des Napolitains ne devait jamais finir.

Le ministre de la république française, témoin de cette effervescence, offensante pour lui seul, n'avait qu'un parti à prendre, celui de se retirer. Il demanda ses passeports, qui lui furent expédiés sur le champ. Ainsi la reine de Naples se trouva délivrée d'une présence d'autant plus pénible pour elle, qu'elle était obligée d'en dissimuler l'effet insupportable. Quels temps que ceux où la douleur la plus légitime n'a pas la permission de s'exhaler! Dans cette cruelle réflexion, même isolément prise, se trouve, je crois, renfermée toute l'influence de la révolution française au-dehors comme au-dedans de son territoire. L'Angleterre, protégée par ses vaisseaux, la Russie par son éloignement, peuvent seules être regardées comme d'heureuses exceptions à une règle si fatale. Durant un moment néanmoins l'Europe sembla respirer encore, et la bataille navale d'Aboukir produisit

ce résultat passager. La Porte-Ottomane osa se déclarer la première contre ces spoliateurs des nations, contre ces infracteurs de tous les droits consacrés parmi les hommes, le droit des gens comme les autres; car l'Egypte avait été envahie en pleine paix. Pour la cour de Vienne, quoique pensant en unisson avec l'archiduchesse-reine, assise sur le trône des Deux-Siciles, elle voulait attendre pour se prononcer que les préparatifs hostiles qu'elle méditait fussent achevés. Peut-être aussi l'intérêt de ces puissances (alliées d'intention plutôt encore que de fait) était-il que les Français s'engageassent jusqu'à l'extrémité de l'Italie pour diviser par-là leurs forces et les surmonter plus facilement. Ces conseils prudens ou timides ne furent pas toutefois adoptés à Naples, où une armée de plus de soixante mille hommes s'était rassemblée soudain comme par enchantement, et était ouvertement destinée à braver les menaces de ce directoire exé-

cutif, qui, parce qu'il régnait momentanément à Paris, aspirait à dicter des lois dans tous les lieux.

Quittons un moment ici le cours de la politique de l'Europe, pour nous occuper de lady Hamilton. Nelson semblait être devenu sa propriété absolue. Il se faisait gloire en effet de s'appeler son client, oubliant une tutelle plus chère, celle de l'ordre social qui a établi le mariage comme la sauve-garde des mœurs et le premier des liens civils. Mais comment s'étonner de cette infatuation d'un homme si supérieur? Homère, en nous peignant Ulysse aux pieds de Circé, n'a voulu faire que l'apologue, ou peut-être l'apologie du plus prudent des mortels aux prises avec les séductions de l'ame et des sens. Si la valeur pouvait quelque chose contre de telles armes, Nelson sans doute se fût montré invulnérable; mais il était trop loin de cette insensibilité stoïque, que la fable même n'a pas imaginée; et sa profonde blessure, au lieu de se gué-

rir avec le temps, finit par devenir une source de corruption profonde pour un cœur qui se le cachait soigneusement à lui-même. Lord Nelson, nous osons l'affirmer en sa faveur, ne voyait pas le précipice où l'entraînait son fatal penchant. « O combien vous aimeriez lady Hamilton ! » écrivait-il alors à sa femme. « Il est impossible de trouver plus de bonté, plus d'ame, plus de dignité, plus de grâces réunies. Elle fait réellement honneur à l'humanité ! » C'est bien l'amour qui parle et qui va inconsidérément prendre la vertu pour confidente !

A la cour, chez l'ambassadeur, aux différens cercles de la noblesse, à bord du vaisseau amiral *le Van-Guard*, partout, en un mot, on voyait lady Hamilton auprès de lord Nelson. Chacun en parlait librement, et c'était autant de paroles perdues, d'admonitions inutiles, l'homme réellement amoureux croyant toujours retrouver sur les yeux des autres le voile épais qui couvre les siens !

Ah ! plût à Dieu que c'eût été là encore l'unique faute de Nelson ! Mais qui peut dire où s'arrêtera pour lui l'élan d'une passion effrénée ? C'est beaucoup qu'un si grand homme n'ait pas sacrifié l'honneur, blasphêmé la gloire pour complaire à une divinité si absolue et si capricieuse. Ne nous étonnons donc point qu'il lui ait immolé quelquefois la justice et l'humanité, comme la suite de cette narration ne le mettra que trop à découvert.

Rien de plus pitoyable et de plus singulier que le rôle que jouait à cette époque l'honnête chevalier Hamilton. L'Italie est le pays des *cavalière-servente*, l'Espagne a ses *cortejo*, mais ici ce n'était plus un amant du midi de l'Europe, c'était un mari et un Anglais qui, par un double contre-sens, représentait le personnage du complaisant de sa propre femme, l'accompagnant toujours en tiers avec son amant devant le public, et ne gardant ainsi le décorum qu'aux dépens

de la pudeur et de la décence. Depuis lors, à Rome, à Florence, à Vienne, à Hambourg, à Londres même, le trio ambulant devint inséparable et comme indissoluble en dépit des mœurs, des usages, ou même des préjugés vulgaires ou des scrupules respectables de tant de nations.

Plusieurs mois s'étaient écoulés à Naples dans les premiers ravissemens de cette union, encore nouvelle. L'activité de Nelson en paraissait assoupie, et cet infatigable guerrier sembla transformé pour un temps en un Sybarite insouciant et voluptueux. Il n'ignorait pas cependant l'effet désagréable de sa conduite, dont la cour et l'amirauté de Londres ne pouvaient manquer d'être informées un peu plutôt, un peu plus tard. Il brava tout, jusqu'aux conseils pleins de sagesse de son ami de cœur, le capitaine Troubridge, jusqu'aux esclandres répétées de son beau-fils Nesbitt, qui ne pouvait pas supporter que l'on préférât quelqu'un à

sa mère. Un jour, dans un salon, au milieu d'une fête, lady Hamilton fut gravement insultée par ce pétulant jeune homme, et elle ne s'en plaignit point, à ce que l'on assure; mais Nelson, averti par le bruit public de ce qui s'était passé, montra tout le mécontentement qu'il ressentait, et ne cessa plus depuis ce moment d'être également ingrat envers le fils et la mère.

CHAPITRE XIV.

Irruption des Français dans le midi de l'Italie. — Départ de la famille royale de Naples avec toutes ses circonstances remarquables. — Son arrivée à Palerme, décrite par la plume de lord Nelson lui-même.

Une circonstance menaçante vint tirer les deux amans de l'engourdissement dans lequel ils paraissaient plongés. L'armée française, forte seulement de douze mille hommes, mais accoutumée à la guerre et aux triomphes, venait de renverser toute l'armée de Naples, retraçant ainsi à peu près dans les mêmes lieux les hauts-faits d'armes de ses ancêtres commandés par le roi Charles VIII, et vainqueurs à Fornoue, au nombre de huit mille hommes, de trente-six mille confédérés réunis pour s'opposer à leur passage. Championnet fut le général qui eut la gloire de rappeler à l'Italie les exploits du prédécesseur de Louis XII. M. de Mack,

le plus grand homme de guerre de l'Europe, dans la conversation et sur le papier, commença de perdre ici sa réputation singulière en capitulant à la tête de l'armée napolitaine. M. Roger de Damas, bien au contraire, avec des forces très-inférieures à celles des assaillans, s'immortalisa dans les murs de Viterbe. Mais comment l'histoire d'une courtisane impure, ou tout au plus d'une concubine légitimée, vient-elle se mêler et se fondre avec d'aussi grands évènemens ? Ah ! c'est que l'histoire de Nelson qu'elle est venue entacher de son impureté, appartient en entier au siècle et à l'Europe. Nulle biographie d'homme public ne peut avoir la forme d'une vie privée et obscure, d'une existence indépendante et solitaire. Or, lady Hamilton va désormais n'avoir d'existence que celle de lord Nelson, au grand scandale de l'Angleterre, humiliée dans son héros.

Il n'est pas important de rappeler ici les circonstances de l'entrée des Français

dans Naples ni la résistance vigoureuse des quarante mille lazaronis retranchés dans les maisons, barricadés dans les rues de cette grande et populeuse cité; mais nous ne pouvons omettre de parler du départ du roi Ferdinand IV, de la reine Caroline et de leur auguste famille. Il y a quelque chose de si romanesque et de si attachant dans le mode extraordinaire de cet évènement, qu'on ne pourra que nous savoir gré du soin que nous avons pris d'en recueillir les détails (1).

L'armée française était sur le point d'arriver; la flotte anglaise à l'ancre dans la rade, où l'on voyait de plus quelques vaisseaux de guerre portugais et plusieurs navires napolitains désarmés. La terreur était dans le palais. Des groupes de peuple environnaient toutes les issues et juraient de défendre la famille royale

(1) *Voyez* les détails très-curieux de cet évènement, dans un ouvrage récemment publié: *Vie publique et privée de Joachim Murat;* in-8°. Paris, J. G. Dentu, 1816. (*Note du traduct.*)

jusqu'à la dernière goutte de leur sang, mais lui imposaient en même temps la loi de rester parmi eux. On n'entendra jamais des cris plus belliqueux et plus féroces. Naples, sur une aire fort circonscrite, renferme plus de quatre cent mille habitans qui se pressant alors dans tous les sens, les uns avec des enseignes de fidélité, les autres, avec des armes de toute espèce, inspiraient plus de terreur que de confiance aux serviteurs éclairés du roi. Jamais les actes de l'indiscipline ne sauraient être concertés; aussi le succès les couronne-t-il rarement : que dis-je? il deviendrait alors un revers. Mais qu'on se figure la situation perplexe de la cour au milieu de ce vaste désordre! Emue par tant de dévouement, menacée par tant de dangers, que va-t-elle résoudre et que peut-elle faire? On voudrait s'embarquer pour la Sicile, mais une sainte rébellion, si l'on peut se servir de ce terme, arrête les pas du monarque et de tous les siens. Par amour et à tout prix on veut les con-

server quand il y faudrait employer la force même.

Une femme, et c'est lady Hamilton, va surmonter toutes ces difficultés. Naples a été le théâtre des conspirations. Pour se soustraire à leur rage, jadis un prince soupçonneux fit construire des conduits souterrains vers la mer, souterrains inconnus à la multitude, oubliés presque par les siècles, subsistant encore par l'effet d'un climat propice et conservateur. Lady Hamilton, conduisant lord Nelson au rivage, a découvert ces voies secrètes et sombres : elle les a parcourues plus d'une fois. Elle court les découvrir, en cet instant décisif, à la reine, qui lui confie aussitôt pour soixante millions de pierreries, qui sont incontinent déposées à bord des vaisseaux anglais. Un incident est sur le point de tout perdre. Le son d'un vase d'argent a retenti sous les murs du château : la sentinelle va donner l'alarme, lorsque lady Hamilton, sortant tout à coup, se découvre au faction-

naire, s'accuse du bruit qu'il vient d'entendre, et le prie de ne pas troubler davantage, à cette heure indue, le repos de la famille royale. Son stratagème a réussi. Elle continue l'enlèvement des objets précieux, et tout est embarqué bientôt et les trésors et leurs légitimes possesseurs. Il faut entendre sur ce sujet, vraiment plein d'intérêt, lord Nelson lui-même, qui rend compte de ce qui s'est passé à milord Saint-Vincent, dans une lettre dont voici l'extrait littéral:

« Le 14 décembre, dit sa seigneurie, le marquis de Nizza, avec trois vaisseaux de l'escadre portugaise, arriva de Livourne, au même moment où le capitaine Hope entrait dans le port, sur la frégate l'*Alcmène*, venant de l'Egypte. Depuis lors, les dangers de leurs majestés siciliennes ne cessèrent d'aller en croissant. Elles n'étaient plus environnées que de traîtres, et jusqu'au ministre même de la guerre, dans cette décadence de leur fortune, avait trempé dans le complot qui tendait à les

priver de la liberté de leurs démarches. Heureusement la reine et lady Hamilton avaient entr'elles des habitudes de correspondance qui déjouèrent tous les soupçons. Le plan fut arrêté par ce moyen, et chaque nuit qui s'est écoulée depuis le 14 jusqu'au 21, a été entièrement employée à porter sur l'escadre les effets de prix appartenant à la famille royale, ainsi que les vêtemens nécessaires pour son embarquement et son transport par mer. On évalue à deux millions et demi sterling le seul article des joyaux ou bijoux. Dès le 18, le général Massa avait écrit qu'il ne voyait plus jour à arrêter le progrès des Français, et suppliait leurs majestés, en conséquence, de quitter Naples au plutôt. Depuis ce moment, plusieurs entreprises furent vainement tentées pour faire sortir la famille royale du palais et la rapprocher des bords de la mer. Le 19, j'avais reçu une lettre du général Acton, m'exprimant l'approbation du roi sur les moyens d'embarque-

ment que je me faisais fort de tenir à la disposition de sa majesté. Mais des rassemblemens séditieux pendant les deux jours qui suivirent, m'empêchèrent de conclure cette affaire. Plusieurs hommes du peuple furent tués pour les punir de leur opposition acharnée, et le 21 je me rendis moi-même à la pointe de l'arsenal où, débarquant avec le capitaine Hope et nos gens, nous fûmes chercher furtivement la famille royale et sa faible suite, pour les placer à bord de trois barges préparées à dessein, et qui les conduisirent et les déposèrent en sûreté à bord de mon propre vaisseau, le *Van-Guard*. Nous ne mîmes à la voile, toutefois, que le 23 du mois, à sept heures du soir, le *Van-Guard*, le *Samnite* et l'*Archimède*, de conserve avec vingt voiles marchandes de transport. Le lendemain du jour où nous avions quitté la baie de Naples, survint la tempête la plus affreuse que j'aie jamais éprouvée en mer. Votre seigneurie peut apprécier tout ce

que je souffris dans cette cruelle occasion, en songeant au précieux dépôt dont j'étais chargé. Trop d'éloges ne peuvent être donnés à la conduite ferme de la famille royale pendant le danger. Pas une frayeur, pas une plainte ne s'exhala de leurs lèvres; et l'on peut imaginer dans quel état d'épuisement elle devait se trouver, par les inquiétudes auxquelles elle était en proie depuis si long temps; mais ni le péril actuel, ni les secousses physiques et morales qu'elle éprouvait, ne lui inspirèrent le moindre murmure. Un membre de cette auguste maison, toutefois, le prince Albert, le plus jeune des fils de leurs majestés, succomba dans cette accablante épreuve. Après avoir déjeûné, le 25, S. A. R. tomba soudain malade, et expira le soir même à sept heures, dans les bras de lady Hamilton. Je ne puis vous dire à quelle bonté touchante, à quel excès de tendresse et de sympathie douloureuse se portèrent les soins de la femme de notre ambassadeur pour les illustres

infortunés qu'elle était appelée à consoler : une esclave n'a pas des attentions aussi serviles. Elle veillait auprès de leurs lits, et nul qu'elle-même, à l'exception d'un seul serviteur, n'approcha, pendant toute la traversée, de la famille royale. Le 25, à trois heures de l'après-midi, étant en vue de Palerme, nous arborâmes l'étendard royal des Deux-Siciles au grand mât, et à deux heures du matin, le lendemain, nous étions mouillés en rade. A cinq heures, sa majesté la reine insista pour être mise à terre, navrée de douleur de la perte de son fils, et voulant se dérober aux regards publics : je l'accompagnai. A neuf heures, le roi débarqua à son tour, et fut salué par toutes les classes du peuple, aux cris mille fois répétés de *vive le roi! vive Ferdinand!* On ne saurait manifester plus de joie que n'en ont fait éclater les bons habitans de Palerme, dans cette occasion tout à fait solennelle. »

Et cette joie, ces transports d'allé-

gresse n'avaient rien qui sentît la feinte. Un roi cher à ses sujets et sauvé comme du naufrage, est un objet si digne de tendresse et de vénération ! Qu'un tyran comme Cromwell, ses modèles ou ses imitateurs fassent peu de cas des acclamations de la foule, qu'il remarque qu'elle aimerait mieux le voir traîner au supplice que marcher avec la pompe d'un triomphe, c'est un retour sur soi bien naturel, c'est une justice intime et rigoureuse; mais Ferdinand IV ou tout autre Bourbon a bien le droit de penser que les effusions spontanées d'intérêt et d'enthousiasme qu'il rencontre sur son passage, sont loyales et sincères. La crainte du moins n'y a point de part. Aussi, les bons princes y sont-ils plus sensibles. Témoin Henri IV retournant à la hâte au parlement de Paris, pour y retirer un édit onéreux, parce que, disait-il, en désignant la multitude, *ils ne l'avaient pas accueilli ce jour-là avec la même ivresse que de coutume.*

CHAPITRE XV.

Profusions qu'on essaye de réparer, comme c'est d'usage, par des injustices. — Beau mot de Ferdinand IV. — Il comble Nelson d'honneurs. — Triomphe des Français à Naples, où ils sont servis par la trahison de plusieurs chefs. — Les seigneurs sont pour eux, le peuple est pour le roi.

Que des auteurs moroses aient trouvé à redire dans tout ce qui se passa alors en Sicile, où la noblesse et les négocians, qui n'avaient jamais jusque-là possédé leurs souverains parmi eux, firent des dépenses inouies et presque au-dessus de leurs moyens pour montrer l'excès de leur attachement à leur prince, cela s'explique tout seul. Les mêmes hommes auraient loué Murat d'avoir donné dans le faste; ils auraient appelé les profusions de la veuve de Le Clerc, fruits de la spoliation des dernières res-

sources d'une colonie ruinée de la représentation royale. Les pervers ! tout ce qui est légitime les offusque, et tout ce qui est usurpation, vol ou rapine, ils prétendent l'honorer par le contresens le plus monstrueux !

Entraînés par le tourbillon, sir William et lady Hamilton donnèrent aussi des fêtes ; lord Nelson lui-même, à qui la parcimonie était aussi peu connue qu'à presque tous ceux de son état, ne s'aperçut pas qu'il s'obérait, ou, pour mieux parler, qu'il se ruinait. Quand la triste vérité vint à frapper enfin ses yeux, il chercha à s'étourdir, et s'abandonna, comme l'on dit, au torrent. Un bruit que nous croyons calomnieux, prétend qu'à cette époque lady Hamilton se trouvant aussi dans la pénurie, osa lui conseiller de s'emparer de deux vaisseaux du registre espagnol mouillés dans la rade de Palerme, et contenant des cargaisons de vif argent pour des valeurs immenses. On dit même que

ne pouvant résoudre son illustre amant à une action si basse, elle prit indélibérément sur elle d'en parler au roi; mais Ferdinand IV, avec un juste orgueil, lui répondit qu'elle s'oubliait, et qu'il se croyait encore assez roi pour protéger la propriété d'un neutre confiée à sa sauve-garde. Ce fut vers la même époque aussi que ce bon roi de Naples décerna à lord Nelson le titre et l'apanage de duc de Bronti.

« Ne m'enviez pas, milord, lui dit-il avec une grâce toute particulière, ne m'enviez pas de vouloir figurer dans une page de votre histoire. Puisqu'elle ne peut éviter de parler des services éminens que vous m'avez rendus, il me paraît juste qu'elle fasse aussi mention de ma reconnaissance, telle bornée qu'elle soit. » Lady Hamilton négociait toutes ces faveurs, et s'en attribuait burlesquement le mérite auprès du crédule Nelson, dont l'aveuglement était à son comble. Vainement, pour lui désiller

les yeux, le chevalier Troubridge, son ami de cœur, et l'un des capitaines les plus estimés de son escadre, revint-il plusieurs fois à la charge : une passion exclusive comme celle de Nelson n'admet plus d'amis; et si les lettres et les discours de Troubridge firent de l'impression sur son cœur, un regard de lady Hamilton suffit de reste pour effacer jusqu'à la trace de cette impression.

Non seulement, il faut le dire, quoiqu'au détriment d'un si grand homme, non seulement Nelson se fit tort à lui-même par la vie de Sibarite qu'il mena pendant quelque temps en Sicile, mais encore le service à la tête duquel il se trouvait placé, eut beaucoup à en souffrir. La disette était dans l'île de Malte, et la famine à peu près à bord de l'escadre anglaise, où une épidémie, fruit de l'incurie du chef, faisait les plus affreux ravages. Les officiers de la marine disaient hautement que la fortune, jalouse de la gloire de leur héros,

l'avait amené vers lady Hamilton pour qu'il fût ensorcelé par elle comme Renaud par Armide.

En effet, Nelson semblait n'agir plus alors que par la permission de sa divinité. Mais aussi vaillant que le Renaud de la *Jérusalem délivrée*, à peine le cri de la guerre se fût-il fait entendre à son oreille, qu'il repartit pour la scène des combats. Le peuple, nous l'avons dit, avait été excellent à Naples. Il avait marché en masse contre l'armée française, en avait forcé les avant-postes à se replier, et il ne lui manqua peut-être qu'un chef habile ou plutôt un homme de courage à sa tête pour exterminer les agresseurs. On vit avec admiration les lazaronis se précipiter sur les canons plantés dans les rues de la ville, frapper du poignard les canonniers sur leurs pièces, mais un prince de la maison de Pignatelli fit avorter tant de bravoure. Il était nommé commandant du fort Saint-Elme par le roi,

et sans raison, sans même le moindre prétexte apparent, il le rendit aux ennemis. Alors fut proclamée la république Parthénope, sous les fausses et absurdes couleurs de la liberté et de l'égalité, qui n'étaient en réalité que des couleurs de servitude et de tyrannie, comme on l'a vu par-tout. On remarque dans ce grand changement, que les seigneurs qui avaient été les plus comblés des faveurs de la cour, furent les premiers à la trahir, et que la multitude, au contraire, pauvre jusqu'à l'abjection, montra seule de l'ardeur pour défendre son prince légitime et l'indépendance de la patrie. La clé de cette énigme, c'est que Ferdinand IV était populaire dans toute la force du terme, et que, s'il était adonné à la chasse et à la pêche, tout le gibier, tout le poisson qu'il pouvait tuer ou prendre, était vendu dans le marché public au profit des plus nécessiteux de ses sujets. On a fait un crime à ces derniers d'avoir repoussé la liberté politique et

la liberté civile qu'on leur apportait, mais la liberté morale, la liberté domestique, ou, si l'on veut, la liberté de vivre en plein air comme les lazaronis, devait-elle donc être comptée pour rien? Il y avait ce me semble, entre ces deux biens, la même différence qu'entre un corps et une ombre, l'un se palpe et se mesure, l'autre s'envole et se dissipe dans les airs dès qu'on veut la saisir. Je parle, bien entendu, de ces droits et de ces bienfaits dérisoires que la république française distribuait aux autres nations *igni ferroque*.

CHAPITRE XVI.

Destruction rapide de la république Parthénope, qui ramène les Anglais à Naples. — Transactions délicates, où lady Hamilton n'a que trop de part. — Le prince Francisco de Carracioli.

Un très-court laps de temps vit élever et détruire cet édifice de république Parthénope. L'Autriche arma, et gagna les premières batailles sous les auspices de l'archiduc Charles et du général Kray. Suwarow survint ensuite avec ses Russes, et rappela, au nord de l'Italie, les forces françaises qui occupaient Naples. Des combats également glorieux pour les vaincus et pour les vainqueurs furent livrés sur les bords du Pô et de cette rivière de la Trébie, presque oubliée dans le monde, depuis la seconde victoire d'Annibal sur les Romains.

Lord Nelson n'avait pas attendu ces évènemens décisifs pour jouer son rôle dans la coalition. Un détachement de sa flotte cernait Gaëte par mer, et lui-même, à bord de son nouveau vaisseau amiral le *Foudroyant*, était rentré dans le port de Naples, où tout paraissait pacifié et soumis; le cardinal Ruffo, ayant précipitamment, et sans autorisation expresse, exercé le plus beau droit de la prérogative royale, celui d'accorder un pardon général à des rebelles.

L'amnistie était donc publiée quand Nelson arriva. Peut-être l'eût-il fait respecter jusqu'à l'arrivée du roi, mais lady Hamilton accompagnait l'esclave de ses charmes, et allait retrouver dans Naples une multitude d'anciens ennemis personnels. Ici la plume se refuse à tracer le tableau des vengeances qui furent exercées à l'instigation d'une femme vaine, implacable et irritée. La haute renommée de justice de la nation anglaise s'en trouva blessée, et les lauriers

d'un Nelson même furent un moment menacés de se flétrir sur son front.

Que l'on entende notre pensée! Nous sommes parfaitement de l'avis que la justice envers les méchans est de la miséricorde envers les bons; mais un amiral anglais n'avait pas le droit d'intervenir dans les affaires napolitaines, et de prêter son influence à des réactions qui eurent l'air d'un carnage plutôt que les actes réguliers d'une autorité compétente. Le cardinal Ruffo, nous en sommes convaincus, avait excédé ses pouvoirs, qui ne portaient que l'autorisation de soulever et d'armer la Calabre, tandis qu'il avait publié l'amnistie pour tout le royaume. Il y avait sur-tout de sa part une mauvaise grâce singulière à dérober au monarque, sur le point de revenir dans sa capitale, jusqu'au mérite de la clémence; mais nous le répétons, les Anglais, sous la responsabilité desquels la réduction de Naples s'était effectuée, ne devaient pas permettre qu'une seule goutte de

sang y fût répandue avant l'arrivée du roi, suprême et seul arbitre du sort de ses états dans cette conjoncture difficile et terrible.

Nous ne parlerions pas même de ces transactions délicates, s'il n'était pas évident que les conseils de lady Hamilton n'y avaient eu trop de part. C'est elle et sir William qui, dans la grande chambre du *Foudroyant*, servirent d'interprète au cardinal Ruffo, discutant ses actes avec lord Nelson. La pantomime ultra-montaine accompagnait tous les discours du prélat; et on laissa croire à lord Nelson que son éminence s'était laissée aller envers sa seigneurie, jusqu'à des gestes impardonnables. Les conférences furent, en conséquence, immédiatement rompues pour ne plus se renouer, et un conseil de guerre fut convoqué extraordinairement pour décider à la hâte du destin de ceux qu'une capitulation imprudente ou frauduleuse allait mettre à l'abri d'un châtiment mérité. Cepen-

dant une signature anglaise avait été apposée à l'acte que Nelson annullait, celle du capitaine Foote, brave officier qui n'eut rien moins que sujet de se louer dans cette occasion de l'urbanité de son commandant. Des officiers russes et turcs s'étant également érigés en plénipotentiaires, furent récusés de même par l'amiral, positivement déterminé à tout abroger de ce qui pouvait conduire à ce qu'il appelait des mesures fausses et timides. La cour martiale, composée de Siciliens ou de Napolitains réfugiés arrivans de Sicile, commença donc ses opérations comme si rien de préalable n'avait existé pour infirmer la validité de ses jugemens. Ils furent impitoyables; et quand on considère à fond l'énormité des crimes dont la commission eut à connaître, on l'acquittera peut-être d'avoir été sanguinaire. Il faut pourtant réclamer ici contre la rigueur ou la précipitation d'une de ses sentences, de celle qui regarde le prince Francisco Caracioli. Son nom,

ses aïeux, quarante ans de services et de fidélité pouvaient, ce semble, compenser l'erreur de quelques instans: nous disons l'erreur, car il n'y eut point évidemment ici de trahison.

CHAPITRE XVII.

Courte notice sur le prince Francisco de Caracioli. — Il est jugé et condamné comme coupable de lèse-majesté ou de haute-trahison. — Observations sur la justice de sa sentence. — Conduite de lord Nelson à son sujet. — Barbarie de lady Hamilton. — *Son corps venant demander pour lui, après sa mort, la sépulture, qui lui avait été refusée.* — Supplice du médecin Cyrillo. — Mauvaise apologie de lady Hamilton sur ces actes cruels auxquels elle a assisté. — Dissertation sur la politique de ces temps-là et de ceux où nous vivons.

Le prince Carracioli était le fils de ce célèbre vice-roi de Sicile, plus connu encore en Europe par la fertilité de son esprit et le sel de ses bons mots, que par la fermeté inébranlable de caractère qu'il eut lieu de déployer durant le cours de son gouvernement de Palerme. Nul serviteur du roi Ferdinand n'avait peut-être

été à même de donner à son maître d'aussi grandes preuves de dévouement; car c'était au milieu des stilets et de toutes sortes de piéges journellement tendus à sa vie, que le vice-roi était parvenu à rétablir l'autorité du monarque dont il était le représentant. En un mot, il avait trouvé la Sicile mécontente, factieuse, pleine de troubles, et il l'avait laissée tranquille, satisfaite et soumise. Elevé dans les principes d'un tel père, le prince Francisco n'aurait eu garde de les démentir. Devenu officier de la marine, il avait eu le bonheur inespéré de donner quelque lustre au pavillon napolitain. Le jour même où *le Censeur* se rendait à *l'Agamemnon*, commandé par Nelson, un autre vaisseau français, *le Çà-îra*, amenait au capitaine du *Tancrède*. L'amiral Hotham, commandant en chef dans cette action, rendit justice au prince Francisco de la manière la plus éclatante; mais cela ne regarde encore que ses talens. Voici en faveur de sa

fidélité. Il avait suivi le roi à Palerme, où sans doute il eût mieux fait de rester, à tout évènement; mais presque septuagénaire, et apprenant le décret rigoureux de la nouvelle république de Parthénope, qui confisquait les biens des absens, il préféra revenir à Naples, à la chance de mourir de misère sur un sol étranger. On peut croire, puisqu'il n'y a point eu de preuves contraires, que ce vieillard, si long-temps irréprochable, ne prévoyait pas qu'on lui ferait, à son retour dans sa patrie, la loi de prendre le commandement des restes de la marine. C'était une condition imposée pour la restitution de ses grands biens. Tout cela ne le disculperait pas encore entièrement, mais du moins était-il un objet digne de clémence ou de pitié; car s'il devint rebelle de fait, il n'est pas constant qu'il le fût d'intention.

Compris dans la capitulation des forts *Uovo* et *Nuovo*, souscrite par le cardinal Ruffo, le prince Caracioli ne tarda

pas à s'apercevoir que cette convention demeurant sans effet, il n'échapperait pas à sa perte. En conséquence, il se déguisa en paysan, et prit le chemin de la Calabre. Il fut découvert, arrêté, jugé et condamné presqu'au même instant.

Des journaux anglais, imparfaitement instruits, ont prétendu dans le temps que Caracioli avait écrit à Nelson, le priant, à titre d'ancien frère d'armes, de parler et d'intercéder en sa faveur. Cette circonstance est fausse. L'arrêt de mort de Caracioli fut prononcé à bord du *Foudroyant* même, sous les yeux de sir William et de lady Hamilton; Nelson, gardant la chambre par décorum, mais signant ensuite de sa propre main l'ordre de mettre la sentence à exécution le plutôt possible, et de faire pendre le condamné à la grand'vergue d'une frégate sicilienne, mouillée très-près sous le canon de l'amiral. Le malheureux prince entendit sa sentence avec fermeté, quant à ce qui regardait la mort; mais il ne put

s'empêcher de frémir sur le mode déshonorant de l'exécution qui l'attendait. « Je suis un vieux militaire, dit-il en se tournant vers le lieutenant anglais Parkinson, chargé de répondre de sa personne; je ne laisse point d'enfans pour lamenter ma mort, et à mon âge avancé je dois peu regretter la vie; mais je ne résiste pas à l'affreuse idée d'être pendu comme un scélérat..... » Le lieutenant, ému comme homme et comme guerrier pour un semblable et un camarade, se rendit vers lord Nelson, dont il ne put obtenir d'autre réponse, sinon de se retirer et de faire son devoir. Caracioli demanda alors s'il ne serait pas possible d'intéresser lady Hamilton de manière à lui faire obtenir l'objet de sa demande; mais lady Hamilton ne put être trouvée. Enfin cette femme, qui n'avait pu se découvrir pour intercéder en faveur d'un malheureux, si recommandable à tous égards, se reproduisit soudain pour assister à son supplice; mais elle en porta

la peine, car qui put voir dès-lors en elle autre chose qu'un être tout à fait artificiel et dénaturé. Adieu pour jamais les grâces d'un sexe dont la tendresse et la bonté sont les attributs essentiels et distinctifs; ce ne sont plus que les contorsions d'un monstre avide de sang, qui prend les formes féminines pour leurrer sa proie et s'en saisir. On a dit que l'infortuné prince Francisco, dans d'autres temps, avait rendu d'importans services à lady Hamilton et à sir William. Nous ne savons pas présumer de quelle espèce pouvaient être ces services; nous ne l'imaginons même pas : quoi qu'il en soit, ils savaient l'un et l'autre le beau précepte de Térence, que le malheur est une chose sacrée et à laquelle il faut se garder d'insulter : *Res sacra est miser.*

Caracioli fut pendu à la grand'vergue de la frégate sicilienne, mouillée à un quart d'encablure du vaisseau portant le pavillon de l'amiral anglais; son corps fut jeté à la mer, après avoir été détaché

du gibet, et lady Hamilton assista d'un bout à l'autre à ce spectacle barbare. Quoique ses nombreux ennemis aient pu depuis publier à sa honte, ce seul trait ira plus loin que tous les leurs. O Romney! le pinceau ne te tombe-t-il pas des mains au récit de pareilles horreurs, et n'abjures-tu point ici, malgré toi, ta divinité favorite?

Le jugement du prince Francisco de Caracioli, peut être cependant un de ces actes de justice rigoureuse que les monarques doivent quelquefois à leurs sujets, pour les garantir des attentats de la rébellion et des désordres de l'anarchie. Plus un homme est grand, plus il est censé criminel dans ces fatales circonstances. Le parti anti-royaliste allègue en vain, pour la justification de cette illustre victime, que la capitulation militaire de Naples devait embrasser tous les auteurs de la dernière révolution; mais Caracioli n'était pas dans l'armée, et quoique retiré dans le fort *Uovo*, il n'y

faisait certainement pas partie de sa garnison active. Le contre-amiral Foote, qui agit dans cette occasion au nom de l'Angleterre, vient de publier sur ce sujet des lumières irrésistibles. Il ne prétend point faire l'apologie du système de représailles, trop souvent invoqué par des vaincus devenus vainqueurs à leur tour; mais il établit démonstrativement le fait de la non admission possible de Caracioli au bénéfice d'une amnistie, sous aucun des chefs de laquelle il n'était réellement compris. Voilà pour le fonds. Quant à la forme, au mode, aux accessoires de cette exécution terrible, nous nous en sommes déjà suffisamment expliqués, et nous ne craignons pas de trouver un seul lecteur qui ne concoure de sentiment et de persuasion avec nous.

Avant de subir sa sentence, nous avons oublié de remarquer que le prince napolitain, par un juste respect pour le culte de ses pères, avait demandé la grâce d'être inhumé dans un terrain consacré par

la religion du Christ. Eh bien! cette faible faveur, si c'en est une, lui fut encore refusée, contre l'usage des châtimens décernés aux crimes d'Etat, qui, de temps immémorial, n'ont pas privé le coupable des droits de la sépulture ecclésiastique. C'est bien là de la vengeance; et l'on sait que la vengeance n'est jamais la justice.

Bientôt un évènement survint qui frappa d'un étonnement mêlé d'effroi l'escadre anglaise, le peuple de Naples et le roi Ferdinand IV lui-même, qui n'étant point auparavant dans sa capitale, n'avait pu prendre part à ces révoltantes exécutions. Monté à bord du vaisseau de lord Nelson, sa majesté, nouvellement de retour de Palerme, où elle avait laissé sa famille, prenait la diversion d'une promenade navale dans l'intérieur des eaux de la baie. Un pêcheur, l'air effaré, avec des paroles dignes d'un maniaque ou d'un fou, crie à l'équipage du vaisseau le *Foudroyant*,

qu'il a vu, de ses propres yeux, le corps du prince de Caraciodi marchant sur les flots. On se rit d'abord d'un pareil récit; mais bientôt la vigie de bord descend des mâts et confirme la relation du pêcheur. On met le cap sur la direction qui est indiquée. L'objet en question grossit toujours et devient bientôt manifeste. Un cruel embarras survient alors. Le roi, dont la bonté paternelle est si connue, se promenait sur le tillac, et il est nécessaire de lui dire ce qu'aussi bien l'on ne saurait plus lui cacher. On retire des vagues le cadavre, qui s'avance dans une position verticale, et, chose qui paraît incroyable au premier examen, on trouve à ses pieds deux cents quarante livres de poids, consistant en boulets ramés attachés par de fortes chaînes. Comment une telle masse de métal pouvait flotter à la surface de l'eau, c'est ce que la chymie peut expliquer sans doute; mais ce qu'il n'est pas de notre ressort de simplifier, le fait ayant été avéré par

les hommes les plus dignes de foi, et admis par les personnes réputées les moins crédules.

D'autres rebelles périrent, entr'autres un Dominique Cyrillo, ancien médecin du roi, qui aurait pu obtenir sa grâce, s'il ne s'était pas borné à une suite de dénégations futiles. On prétend que son grand âge, car il était presque octogénaire, aurait dû porter à lui laisser une vie dont il ne conservait plus qu'un reste misérable; mais son endurcissement le perdit, et d'ailleurs, celui qui abuse de l'autorité de ses cheveux blancs pour prêcher la trahison et la perfidie envers son prince, ne mérite-t-il point la mort? Ses longues habitudes d'obéissance et de devoir le rendent évidemment plus coupable envers Dieu et envers les hommes, au tribunal de sa conscience et devant celui de ses semblables. Pour atténuer l'effet de son insensibilité dans la cause de Caracioli, on dit que lady Hamilton, reprenant ses airs de théâtre, fut se je-

ter aux pieds du roi, sollicitant le pardon de Cyrillo. Que Biron confesse son crime, disait le plus clément des monarques, et je le lui pardonne. Ferdinand s'exprima ici comme avait fait son aïeul, et sans plus de succès. Cyrillo ne voulut rien avouer, ou peut-être rien obtenir, par cette espèce de sentiment révolutionnaire et indomptable, qui porte ceux qui en sont animés à périr plutôt que de recevoir la vie d'êtres auxquels ils sont toujours prêts à la ravir.

Un très-grand nombre de personnes, en Angleterre, ont sévèrement blâmé l'amiral Nelson de n'être point intervenu de toute la puissance que lui donnait sa situation politique, pour arrêter une foule de condamnations qui eurent lieu vers cette époque dans les murs de Naples; mais à quoi songent ces personnes ? Depuis quand un auxiliaire étranger a-t-il le droit de s'immiscer dans les débats malheureux entre un peuple et son roi ? Nelson, en le faisant, aurait abusé de la force. Il devait se borner, suivant nous, à faire

respecter le monarque allié du sien, et n'entreprendre rien au-delà.

L'affaire de Caracciolì mérite de faire exception, et voici pourquoi : On ne devait pas se permettre de disposer d'un homme de cette importance avant l'arrivée du roi, par lequel il fallait que sa sentence fût signée. Il est permis de croire même que cette forme, indispensable, n'eût été ni dans le goût ni dans le sens de Ferdinand; car, à la vue de l'apparition presque merveilleuse de ce corps qui venait, d'une manière si frappante, réclamer l'emplacement d'un tombeau, le roi ordonna qu'on le transportât de suite en terre sainte, avec les honneurs et les rites accoutumés. Ce qui imprime une tache à la mémoire de lord Nelson, c'est la haine vraie ou prétendue que l'on assure qu'il portait au prince Francisco, dans laquelle haine on a cru découvrir l'indigne motif qui lui a fait précipiter l'exécution juste peut-être, mais au moins illégale de ce seigneur infortuné. Nous

ne devons pas nous montrer trop rigides à l'égard des grands hommes ; mais il est un principe qu'il faut hardiment professer dans toutes les occasions, c'est que l'humanité est encore plus nécessaire que la valeur au véritable héroïsme. Témoin César devenu clément par calcul, lorsqu'il était si peu disposé à l'être autrement, comme il l'a révélé lui-même à la postérité.

Au surplus, si lord Nelson eut des torts trop certains dans l'affaire malheureuse d'un homme qui avait été son frère d'armes, et qui avait, comme nous l'avons vu, si bien mérité de l'être, il est probable que ces torts provinrent principalement de lady Hamilton. Naples impute encore à la funeste influence de l'ambassadrice d'Angleterre, les mesures impitoyables que son gouvernement crut devoir prendre à cette époque. Il y a dans tout un juste milieu. L'impunité du crime ne saurait être encouragée sans un danger public imminent ; mais s'il faut

des exemples pour contenir les méchans, la cruauté, telle origine qu'elle ait, finit à coup-sûr aussi par épouvanter et consterner les bons. Un auteur cependant s'est rencontré, qui, en convenant du rôle scandaleux que lady Hamilton joua sur ces entrefaites calamiteuses, prétend néanmoins avoir trouvé le moyen de la disculper. Voici comme il s'y prend pour atteindre ce but : mais on verra combien il est resté en-deçà.

« On ne peut douter, dit-il, que lady Hamilton n'ait, par un motif quelconque, assisté au supplice du prince Francisco de Caracioli; cependant on doit espérer pour l'honneur de son sexe et de son pays, qu'elle n'a pris aucune part directement ou indirectement aux nombreuses exécutions qui signalèrent la rentrée de la cour de Naples dans ses états du continent, et sur-tout à celles qui suivirent immédiatement son second départ pour Palerme. Emma, lady Hamilton, une des femmes les plus accom-

plies de son siècle, dont l'humeur était si douce, la raison si droite, les manières si affables, l'hospitalité si généreuse et si bien entendue, aurait-elle pu se souiller de telles atrocités envers ces mêmes Napolitains dont elle était universellement adorée? Eh qui pourra le croire? qui oserait affirmer qu'oubliant et trahissant ses charmes et toutes ses autres qualités personnelles, Emma se soit complue dans le meurtre et l'effusion du sang? N'avait-elle pas toujours jusques alors donné des preuves constantes de commisération pour le malheur, d'intérêt et de sympathie pour l'humanité souffrante? Comment se serait-elle si étonnamment démentie? Ah, il faut chercher des voies tortueuses et détournées pour arriver à de telles preuves. Mais Emma, dit-on, avait cette passion de la célébrité qui est si souvent l'ennemie du repos et du bonheur des hommes; elle avait adopté la cause royale, et pouvait s'être trompée sur les meilleurs moyens de la servir effi-

cacement. Ce n'était pas précisément Nelson qu'elle aimait, c'était le vainqueur d'Aboukir. Ce n'était pas le sang qu'elle voulait verser pour le sang même, c'était le triomphe du parti le plus juste qu'elle prétendait assurer à tout prix. De là ses erreurs dans la carrière publique où elle se lança spontanément avec tant d'ardeur et d'indiscrétion, puisque cela lui attira tant d'ennemis. »

Ce n'est pas sans répugnance que l'on réfléchit à un tel genre d'apologie. Mieux vaudrait une bonne et franche diatribe. Oh non! elle ne sera jamais justifiée, celle qui pouvant si facilement prendre les formes et faire l'office d'un ange de paix, n'usa de son crédit que pour attiser les feux de la vengeance. On prétend qu'elle obéissait elle-même à ce sentiment, et que, devenue femme de l'ambassadeur d'Angleterre, elle n'avait pas oublié qu'elle avait été rejetée par la meilleure noblesse de Naples, lorsqu'elle n'était que la maîtresse en titre de sir William

Hamilton. Suivant des témoins dignes de foi, une femme de qualité subit, à son instigation, les derniers outrages de la part d'une populace furieuse; et ce qui aggrave de pareilles horreurs, c'est d'avoir su confondre habilement les intérêts de la cour avec ceux de sa vanité blessée, et de s'être revêtue, de son propre chef, du rôle à la fois le plus méprisable et le plus odieux; employant ici des suppôts d'espionnage, recevant là des délations mercenaires, et alarmant par-tout l'autorité suprême avec des fantômes de traîtres ou d'insurgés. Enfin, abusant au dernier point de l'importance que lui donnait le rang de son mari et encore plus celui de son amant, elle eut le funeste pouvoir de métamorphoser un moment le prince le plus débonnaire et du naturel le plus doux, en un juge inflexible et rigoureux. Certes, et l'on ne saurait trop le répéter, lorsqu'un Etat vient d'éprouver une grande secousse par laquelle il a été menacé de sa ruine to-

tale, il devient nécessaire pour le rasseoir sur sa base, de le prémunir contre toutes les chances d'une rechute ; il faut dès-lors que le glaive de la loi terrasse les fauteurs des troubles, il faut qu'ils disparaissent dans le néant aux yeux de la multitude étonnée, mais que les chefs de la sédition punis exemplairement, le sang cesse aussitôt de couler. Une masse inerte qui ne se dirige pas elle-même ne saurait être coupable d'intention, et un massacre ne peut jamais être qu'une grande injustice. Ferdinand IV le sentit, et ne voulut plus rester à Naples, où il était forcé d'être le spectateur des vengeances qui se commettaient en son nom. Sa Majesté repartit pour la Sicile ; mais telle est la force des choses, que l'absence du roi, destinée à arrêter les actes d'oppression et de cruauté, ne fit que les multiplier dans une proportion effrayante. Il était réservé dans notre siècle au plus sage comme au meilleur des monarques, à Louis XVIII enfin,

d'essayer d'abord les voies de la douceur pour ramener au devoir des sujets plutôt pervertis que pervers, et de n'avoir recours aux moyens de la justice que comme à un remède triste et nécessaire envers des transgresseurs incorrigibles, envers les plus fourbes des hommes, et les plus ingrats de tous les serviteurs. Cet éloge n'est pas cherché trop loin, il naît de la nature même du sujet, et ne peut paraître d'ailleurs qu'un hommage rendu presque forcément à la vérité.

CHAPITRE XVIII.

Lord Nelson reconduit le roi des Deux-Siciles de Naples à Palerme. — Vie indigne de lui qu'il mène dans cette dernière cité. — Représentations franches et hardies du capitaine Troubridge à son amiral.

Revenons à lord Nelson. C'est lui qui fut chargé de reconduire le roi à Palerme. Mais comment va-t-il y passer son temps? L'esclave de lady Hamilton ressemble trop fidèlement à ces mortels dégradés qu'Homère nous a peints dans l'*Odyssée*, sous la forme abjecte que la baguette de Circé leur a donnée.

Ce n'est donc plus ce marin fameux par toute la terre, qui a porté la terreur des armes de sa nation jusqu'aux extrémités du monde, et fait respecter sa puissance en tous lieux, c'est un oisif indolent et voluptueux, qui compte ses

jours par les divertissemens et les fêtes qu'il donne ou qu'il reçoit. Tel autrefois, dans Alexandrie, cet Antoine vainqueur de Brutus et du jeune Pompée, finissant par sacrifier sa gloire et perdre l'Empire de l'univers, pour complaire aux fantaisies d'une reine égyptienne.

Le jour de l'arrivée à Palerme, fut le triomphe de lady Hamilton, qui se vanta hautement d'avoir délivré la famille royale d'une foule d'ennemis; mais elle ne disait pas combien elle lui en avait faits. La reine, qui ne savait à cet égard que ce qu'on voulait lui communiquer, et qui n'apprit que beaucoup plus tard à juger milady, la reine la reçut à bras ouverts. Elle lui fit un présent magnifique, dont la valeur pouvait se dire doublée par la manière dont elle s'y prit pour le faire accepter. Sa Majesté daigna venir elle-même trouver lady Hamilton à bord du *Foudroyant*, et lui passant au cou son portrait, suspendu à une chaîne de diamans, elle lui en fit lire l'exergue dont

voici les mots : *Æterna gratitudini.*

Lady Hamilton s'était emparée de l'esprit de cette princesse ; mais elle ne put jamais en gagner le cœur qui, comme celui de sa sœur Marie-Antoinette, d'illustre mémoire, était réellement magnanime, c'est-à-dire tout à fait invincible dans les malheurs et les revers les plus inopinés.

On voudrait supprimer le détail des banquets somptueux qui furent donnés à Palerme, pendant que la famine désolait Naples et moissonnait sa population. On ne peut concevoir cette foule de bals, de parties de chasse et de pêche, au moment même où l'on n'apprenait que des nouvelles de procès criminels et de plans nouveaux de proscriptions ou de confiscations ; mais il fallait s'étourdir, et lady Hamilton s'était chargée de présider à cette étrange manière de dissiper le temps. Tel jour, elle s'embarquait sur une barge décorée de fleurs éclatantes, et retraçait ainsi l'ancienne tradition de la naviga-

tion de Cléopâtre sur le Cydnus; tel autre jour, elle se donnait indécemment en spectacle, imitant successivement tous les caractères, toutes les attitudes et toutes les situations de la crainte, de la joie, du désespoir même, comme si elle avait puisé dans son ame des passions qu'elle était incapable de sentir, et dont elle pouvait offrir tout au plus un miroir superficiel et mensonger. Lady Hamilton, suivant nous, n'était pas plus susceptible d'amour que d'autres impressions. Son admiration de Nelson était fausse, ou elle aurait sauvé son héros de plus d'un reproche sanglant qu'il eut à essuyer de la part de ses supérieurs et de ses inférieurs mêmes. Voici comme lui écrivit le contre-amiral Troubridge, son second dans le commandement de l'escadre; nous verrons ensuite ce que lui adressa lord Keith, qui avait succédé au comte de Saint-Vincent dans le commandement général des forces navales de l'Angleterre, employées dans la Méditerra-

née. C'est le contre-amiral Troubridge qui écrit ici :

« Pardonnez, milord, à la franchise sans déguisement d'un marin et sur-tout d'un ami sincère ; mais je ne puis imaginer que vous trouviez aucun plaisir à passer toutes les nuits à jouer. Pourquoi donc sacrifier ainsi votre repos, votre santé, votre argent aux usages d'un pays dans lequel vous ne devez vivre que momentanément ? On voit bien que votre seigneurie ignore ce qui se dit et ce qui se passe. Si vous saviez ce que vos amis sentent pour vous, et de quelle manière ils s'en expriment, non, il n'est pas possible que vous ne renonçassiez aussitôt à un genre de vie pour lequel vous n'êtes réellement point fait. Palerme est renommée pour être le pays des joueurs, et je souffre vraiment de votre conduite pour l'honneur de notre patrie. »

Une autre fois, c'est encore Troubridge qui écrit, et nous le transcrivons scrupuleusement mot à mot :

« D'honneur, milord, je crains que toutes ces fêtes consécutives ne finissent par détruire entièrement votre santé. S'il en était ainsi, gare aux patrons de la Sicile, nos matelots les maudiraient comme des génies pernicieux, au lieu de les honorer comme des saints. Le roi ferait mieux de revenir à Naples ; son absence et ses dépenses ailleurs excitent ici de grands mécontentemens. Cinquante mille individus sans emploi, le commerce stagnant, les manufactures délaissées, voilà les moindres traits de la calamité générale dont je suis le témoin. Mais il y a des gens qui ont intérêt à tenir le monarque éloigné. Ils craignent sa bonté, ils devraient plutôt craindre sa justice. Que deviendraient-ils, pensent-ils avec raison, si l'on réformait les abus dont ils vivent ? »

On trouve encore, dans une troisième lettre de la même personne, ces paroles remarquables. Sa date est Malte, 1^er^ de l'an 1800. « Milord, nous mourons de

faim ici. J'apprends par des communications que j'ai conservées avec Messine, qu'il y a du blé en abondance dans cette ville. Mais sir William Hamilton prétend que le prince Luzzi lui a refusé de nous en expédier. Eh ! que ne renouvelle-t-il avec plus de force la même prière une seconde fois ? Je désirerais que notre ambassadeur commandât à ma place, et eût sous les yeux les scènes de détresse dont je suis forcé d'être le témoin. Le fait est que Puglia a récolté beaucoup de grains. Près de trente voiles étaient parties pour y aller charger des blés avant que je quittasse Messine. Ne nous en enverra-t-on point quelque peu, je vous le demande ? Cette situation pénible ne saurait durer ; et s'il arrive du malheur, ne doutez pas que la faute n'en retombe en plein sur votre seigneurie. Je voudrais être à votre coude seulement pendant une heure, je vous soufflerais bien des choses. Jusqu'ici, j'ai paré le coup dirigé contre vous ; mais je ne puis répondre des suites.

Je prévois bien des contre-temps, sur lesquels je ne m'explique point. Dieu bénisse votre seigneurie. Quant à moi, je suis misérable par rapport à elle; car je ne puis plus lui être bon à rien. Dieu vous accorde beaucoup d'années. Je n'ai jamais passé de premier jour de l'an aussi triste. Quel spectacle j'ai à supporter sans cesse ! Et cependant on dit que je n'ai pas le cœur tendre; ma foi, je crois qu'un Napolitain même serait ému de ce que je vois. »

CHAPITRE XIX.

Persévérance de lord Nelson dans la même conduite. — Il est rappelé par l'amirauté anglaise. — Sir William est également obligé de faire place à un successeur. — La reine Caroline les accompagne à Vienne. — Anecdotes sur ce long voyage.

Ce qu'on vient de lire fut en quelque sorte prophétique, les détails de la conduite de lord Nelson n'ayant pu manquer de parvenir à la connaissance de l'amirauté de Londres. Cependant l'extrême mérite et les services éminens d'un tel homme imposaient des ménagemens. On chargea lord Keith du soin de le retirer de sa léthargie, et il y mit tous les égards possibles. « Mon cher lord, lui écrivait-il, il est temps de voler à de nouveaux exploits, et l'ennemi vient lui-même vous en fournir l'occasion. La flotte de Toulon est prête à mettre à la voile ;

venez donc l'observer en personne, ou, si vous le préférez, détachez la majeure partie de votre escadre pour ce service important. Minorque est menacé. »

Il est fâcheux de remarquer que lord Nelson, n'ayant tenu presque aucun compte de l'avertissement qu'il venait de recevoir, lord Keith, grand observateur de la discipline, fut obligé de lui réitérer péremptoirement, et en forme d'ordre absolu, l'invitation qu'il lui avait faite. L'ame de Nelson en fut un moment contristée; mais sa hauteur inflexible le soutint contre cette espèce d'atteinte portée à une renommée comme la sienne. Que fit-il toutefois, même alors? Un témoin oculaire va nous l'apprendre.

Lady Hamilton depuis long-temps demandait une fête à l'amiral. Pour lui complaire, tous les vaisseaux de guerre furent couverts des rubans destinés aux signaux, les vergues se couvrirent d'hommes, le canon retentit de toutes parts, et plus de mille canots défilèrent devant l'a-

miral, lui-même en tête avec son enchanteresse dans une barge à douze rames, tandis que celle du roi des Deux-Siciles, qui le suivait, n'était montée que de huit rameurs. On s'aperçut à peine de cet inconvenant oubli de la majesté royale, tant tout le monde était préoccupé, et tant le prince qu'elle regardait parut y faire peu d'attention lui-même, tirant, comme si de rien n'était, les goëlans et tous les autres oiseaux de mer qui passaient à la portée de son fusil. Une collation à bord du vaisseau le *Minotaure* commença la journée, qui semblait terminée par un souper splendide préparé sur le pont du *Foudroyant;* mais il n'en fut pas ainsi. Lady Hamilton et lord Nelson déguisés coururent toutes les mers de Palerme, où il leur arriva plus d'une rencontre importune de leurs propres compatriotes qui, sous le privilége du masque, feignirent de ne pas les reconnaître, pour leur adresser des vérités piquantes et des avis personnellement directs.

Un volume ne suffrait pas pour contenir le récit des autres mésaventures qui arrivèrent aux deux amans pendant la prolongation de leur séjour à Palerme. Les plus folles dissipations marquaient chacune de leurs journées. On a été jusqu'à prétendre que lady Hamilton disposait des promotions dans l'escadre, et que plus d'une fois ses recommandations tombèrent sur des gens peu faits pour honorer le choix de son célèbre admirateur. Peut-être se faisait-elle payer son intercession auprès de lui. On serait presque autorisé à le croire, s'il est vrai que des navires et d'autres embarcations inutiles avaient été plusieurs fois achetés au compte du gouvernement anglais, dans la seule vue d'étendre le crédit scandaleux de cette infâme protectrice. Enfin, de telles menées furent découvertes et soumises à l'examen de l'administration, qui, voulant allier ce que l'on devait aux intérêts du royaume avec la reconnaissance envers celui qui l'avait

si bien servi, prit le parti, non de rappeler l'amiral, mais de nommer un successeur à sir William Hamilton, ce qui produisait exactement les mêmes résultats. Lord Nelson résigna aussitôt son commandement, et préféra à toute autre considération publique ou privée, celle de suivre sa belle maîtresse. Il est trop juste, toutefois, d'ajouter immédiatement qu'il devait bientôt faire oublier à son pays et au monde cette courte éclipse de gloire.

Sir William rappelé, lady Hamilton fut au désespoir. Elle savait trop qui l'on avait en vue par cette disgrace, car M. Arthur Paget arrivant à Palerme sans y avoir été annoncé préliminairement, témoignait assez le mécontentement de la cour de Londres sur la conduite de son ambassade en Sicile. Une consolation s'offrit pourtant à notre héroïne, ce fut la croix de Malte qu'elle reçut, vers le même temps, de l'empereur Paul, qui, comme l'on sait, s'était déclaré

grand-maître de cet ordre, et se hâtait d'en prodiguer si légèrement, pour ne pas dire d'en prostituer les décorations.

On ne peut trop admirer ici la facile bonté de la reine Caroline. Elle fut aussi affligée que ses amis de l'ordre sévère qui les allait éloigner d'elle, et pour retarder, autant qu'elle le pouvait, une séparation si douloureuse pour tous, elle se décida à les accompagner du moins jusqu'à Vienne, puisque l'étiquette ne lui permettait pas d'aller au-delà. Sir William et lady Hamilton s'étaient déjà rendus à Malte, où l'amiral avait remis à un autre officier le commandement de l'escadre. A leur retour à Palerme, la reine, trois princesses ses filles et le prince Léopold, s'embarquèrent avec eux pour Livourne, à bord du *Foudroyant*.

Le 16 de juin 1800, ces illustres voyageurs débarquèrent à Livourne. C'est dans cette ville que, pour témoigner sa satisfaction à sir William Hamilton, la reine lui fit présent d'une tabatière enrichie

de diamans et d'émeraudes avec le portrait du roi et le sien. Elle donna aussi à lady Hamilton un superbe collier de pierreries orné des différens chiffres de chacun des enfans de la famille royale. Rien de plus délicat que ce choix de dons destinés à perpétuer de flatteurs souvenirs. Le cœur de la reine semblait vouloir se dédommager de tout ce qu'il allait perdre.

On resta un mois à Livourne, où une fausse alerte s'étant répandue que les Français s'avançaient vers la ville, la populace s'assembla tumultuairement, prit des armes à l'arsenal, et déclara qu'elle allait se mettre sous la conduite de lord Nelson pour repousser l'ennemi. On dit que, dans cette crise équivoque, lady Hamilton harangua elle-même les groupes épars, et qu'elle réussit par son éloquence et la force de ses raisons, à disperser toute cette multitude. Quoiqu'il en soit de ce succès vrai ou prétendu, la famille royale de Sicile ne se

souciant pas de se trouver plus longtemps à la merci de pareils hôtes, jugea prudemment qu'il était temps de quitter Livourne ; et partit en conséquence le lendemain matin pour Florence, où, avec moins d'enthousiasme apparent, elle fut accueillie plus convenablement, c'est-à-dire de la manière la plus respectueuse. Elle passa deux jours dans cette capitale de la Toscane, puis se dirigea sur Ancône, où elle demeura quinze jours de plus. Enfin, elle s'embarqua sur une frégate russe pour Trieste, d'où elle se rendit à Vienne, précédant de deux jours lord Nelson, lady Hamilton et sir William. Il semble que, par une attention toute pleine de recherche, la reine Caroline eût voulu devancer ses amis dans la résidence impériale de son auguste maison, pour leur y assurer une réception plus agréable et plus distinguée. Cette princesse était toute âme, quoique ses détracteurs en aient osé publier, et outre qu'elle était Autrichienne d'extraction,

sa fille, alors impératrice d'Allemagne, lui donnait mille moyens de faire le plus grandement les honneurs de Vienne.

Parmi les personnages qui signalèrent leur hospitalité envers l'amiral anglais et ses compagnons de voyage, le prince d'Esterhazy mérite une mention particulière. Lord Nelson passa quatre jours à son château d'Eisenstadt, et pendant tout ce temps, par un faste militaire qui a quelque chose de plus noble et de plus somptueux que le luxe des plus riches livrées, quatre-vingt grenadiers hongrois tout armés, servirent constamment à table. La plus grande profusion et la plus exquise délicatesse étaient réunies dans ce repas. Il fut donné aussi dans la chapelle un superbe concert, sous la direction personnelle du vénérable Haydn, qui composa, pour cette occasion, ce fameux *oratorio de la création*, que toute l'Europe a été à même d'admirer depuis.

Mais toutes ces fêtes n'étaient que des

jouissances fugitives, et la reine de Naples ne pouvait se résoudre à se séparer de lady Hamilton. On dit que n'ayant pu réussir à la déterminer à reprendre avec elle le chemin de l'Italie, sa majesté fit pour elle l'offre à sir William d'un revenu annuel de mille livres sterlings qu'il refusa, dans la crainte d'être blâmé à Londres, pour avoir accepté un bienfait suspect; mais cette fable est d'une pièce avec le reste des contes qui se sont débités sur le même sujet. Comment pourrait-on y donner créance aujourd'hui, que l'on sait que lady Hamilton s'est vainement adressée plusieurs fois à la princesse pour des secours pécuniaires, dont elle aurait alors refusé les libéralités? Il est vrai que le temps parvient à tout changer sur la terre, et les cœurs comme le reste!

De Vienne, lord Nelson se rendit à Pragues, pour répondre à l'invitation de l'archiduc Charles. Ce jeune héros avait sur terre la réputation que l'amiral an-

glais s'était acquise sur un autre élément. Leur réunion offrit un spectacle plein d'intérêt. L'archiduc se surpassa lui-même en courtoisie et en hospitalité. S. A. I. était alors à la tête du gouvernement - général de la Bohême. L'électeur de Saxe, à leur arrivée à Dresde, fit également à nos étrangers l'accueil le plus digne d'eux et de lui. Mais ce fut à leur entrée dans la vieille cité maritime d'Hambourg, qu'ils purent apprécier toute la valeur d'une haute renommée navale, sur un peuple que ses habitudes mettaient dans le cas de la mieux juger. Lord Nelson, au milieu d'une ville anséatique, redevint, en un mot, le héros du Nil. Des milliers d'hommes de mer l'entouraient, et portaient devant lui le pavillon de sa patrie ou d'autres enseignes dépositaires des titres de sa gloire. C'était une véritable ivresse publique. Un négociant septuagénaire qui tenait, comme on peut le croire, d'une lignée successive d'ancêtres éco-

nomes, une certaine quantité de vin du Rhin de l'excellente vendange de 1625, par conséquent d'une année antérieure de plus d'un siècle à sa naissance, demanda une entrevue à lady Hamilton, pour la prier de faire agréer à l'homme qu'il admirait le plus au monde, le tribut le plus cher qu'il se trouvât à même de lui payer. Ce vin du Rhin, disait-il, pour donner plus de poids à ses raisons et de dignité à son présent, ce vin du Rhin avait été conservé dans sa famille, durant un laps si grand d'années, en vue de le faire figurer dans des occasions inopinées et extraordinaires. Or, il en arrivait une qui surpassait son attente, et six douzaine de bouteilles n'étaient pas de trop pour la célébrer dignement. «Qu'une liqueur si parfaite, ajoutait-il, réchauffe l'estomac, circule avec le sang du plus grand marin qui ait existé, celui qui la lui offre vivra et mourra trop heureux.» Lord Nelson, informé de tous ces détails, vint lui-même au-devant du négociant hambour-

geois, le serra obligeamment par la main, et lui demanda la permission de refuser son présent. Cependant, pour ne pas le désoler par un refus total, il consentit à prendre six bouteilles, à la condition que leur possesseur viendrait en vider une, le lendemain avec lui. Douze furent envoyées, mais lord Nelson s'en tint à la quantité stipulée, promettant à son convive de remporter cinq victoires de plus, et d'en vider une bouteille chaque fois à son souvenir.

CHAPITRE XX.

Lord Nelson n'ayant point reçu de lettres de l'amirauté, à laquelle il avait demandé une frégate, s'embarque dans un paquebot avec sir William et lady Hamilton. — Effet de son premier séjour à Londres sur l'opinion publique. — Il se sépare de sa femme, pour se vouer entièrement à sa maîtresse.

A PEINE le pied dans Hambourg, lord Nelson avait écrit à l'amirauté anglaise, requiérant une frégate pour le transporter lui et ses amis à Yarmouth, ou dans tel autre port de la Grande-Bretagne; mais la réponse officielle se faisant trop attendre, il prit brusquement le parti d'engager un paquebot, et de faire voile sur cette embarcation modeste. Une traversée des plus rudes fut le résultat de cette précipitation. Au bout de cinq jours néanmoins, on descendit à Yar-

mouth; c'était le 6 de novembre. Trois jours après, cette caravane, composée toujours de lord Nelson, de lady Hamilton et de sir William, gagna Londres, où, au lieu de se séparer par décorum, par respect des mœurs, elle se constitua en société fixe sous le même toit où lady Nelson et le vénérable père de l'amiral s'étaient réunis pour fêter son retour. Il est impossible d'exprimer à quel degré de blâme et presque d'irritation cet oubli de toute espèce de convenance porta soudain l'esprit public de la nation anglaise. Dans la plupart des journaux, lord Nelson, désigné à ne pas s'y méconnaître, fut dénoncé comme un tyran domestique, lady Nelson représentée comme une épouse opprimée, et lady Hamilton comme une femme dénuée de toute sensibilité et de toute pudeur.

Plusieurs amis de cette dernière, qui avaient pressenti pour elle cette flétrissure de l'opinion, et particulièrement M. Gréville, son ancien protecteur, s'en

étaient expliqués ouvertement dans les lettres qu'ils lui écrivaient. « Gardez-vous sur-tout, lui recommandaient-ils, de confondre Londres avec Naples ou Palerme. L'opinion publique en Angleterre veut être respectée, et la sainteté du mariage, sur laquelle repose l'ordre successif des générations, est, parmi nous, ce qui commande le plus de déférences extérieures. » Or, lady Hamilton était trop infatuée du rôle brillant qu'elle avait joué, de la perspective de celui qu'elle croyait pouvoir jouer encore, pour se rendre à des raisons aussi solides. Elle les traita de visions et de lieux communs. D'ailleurs, celle qui avait pu soutenir la vue du supplice de Caracioli; disons plus, celle qui avait recherché cet affreux spectacle, n'était pas femme à maîtriser ses passions au point de les immoler au bonheur d'une autre femme, encore moins d'une épouse vertueuse et sans reproches. Que dis-je? ces derniers titres, vis-à-vis d'une ame semblable,

devenaient des motifs de haine et des sujets de persécution. Dès-lors le malheur de lady Nelson cessa d'être un problême. Comment une femme simple et sans artifice aurait-elle avantageusement soutenu le parallèle avec un être tel que nous avons décrit sa rivale, passée maîtresse dans tous les secrets magiques des enchantemens et de la corruption?

Chaque jour ce fut de nouvelles épreuves pour la patience de lady Nelson. Toutes les attentions de son mari étaient invariablement consacrées à l'idole, et cela sans la moindre réserve ou pudeur. En vain le cri public se prononçait-il, et lui demandait dans toutes les cérémonies où il paraissait, ce qu'il avait fait de sa compagne légitime? cette manière indirecte d'insulter la femme de l'ambassadeur, toujours présente dans ces occasions, bien loin de l'intimider, ne faisait aucune impression sur elle. Sa conduite à Naples venant à être connue, elle inspirait une horreur générale; aussi quel-

qu'un ayant osé lui demander comment elle avait pu être présente à ces scènes de destruction : « Le sang d'un traître embaume l'air, et sa fumée est plus douce que tous les parfums. » Telle fut sa réponse textuelle, qui rappelle trop fortement celle du barbare Vitellius, « que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. » Mais les Napolitains n'avaient point été les ennemis de milady. Que voulait-elle donc ? Ne savait-elle pas que la cruauté gratuite est la plus odieuse de toutes ?

Cette abominable disposition se manifesta bientôt à l'égard de la malheureuse épouse de lord Nelson. Toutes les personnes qui connaissent cette dame, rendent une ample justice à son caractère de douceur et à ses autres vertus. Elle adorait son mari, et loin de l'aigrir par des reproches toujours impuissans, elle s'était fait un pénible devoir de le ramener, à force d'indulgence et de ménagemens. Triste et fausse prudence !

Composer avec une passion de ce genre, c'est l'entretenir, c'est souffler la flamme au lieu de l'éteindre.

Il n'y avait pas encore quinze jours que le vainqueur d'Aboukir avait débarqué sur sa terre natale, qu'il fut à même de faire la différence des deux femmes entre lesquelles son cœur n'était plus malheureusement partagé. On voudrait jeter le manteau de l'oubli sur ces scènes scandaleuses; mais les plus grands hommes ne sont pas toujours en représentation, et la vie domestique, même pour eux, forme une grande et importante partie de l'existence. Il n'est point étonnant qu'un hôtel ayant été préparé pour lord Nelson, il quittât l'auberge, et que sa maison se remplît aussitôt de tout ce qu'il y avait de personnes de rang et de mérite à la ville et à la cour. Aux yeux de ce monde, lady Hamilton devait paraître peu de chose; mais il est dans les règles de la civilité de dissimuler au-dehors jusqu'à l'ombre de ses antipathies

secrètes. On était donc poli envers elle. Une personne cependant, osant s'excepter de la foule, laissa percer dans ses manières le mépris et le repoussement que lui inspirait une telle femme. L'amiral eut beau la prôner par excellence, on se montra sourd à ses éloges; et par des soins plus obséquieux envers lady Nelson, on tenta peut-être de remontrer son devoir à l'époux qu'elle allait perdre. Le personnage était trop grand pour que l'on pût ressentir ouvertement sa leçon; mais il est à peine sorti, que l'amiral devient furieux. Dans sa colère, il s'exprime en termes grossiers, et les épithètes les plus avilissantes ne lui coûtent rien. Des flatteurs, ou espèces de courtisans, car la célébrité a les siens, ajoutèrent des faits calomnieux et inventés à plaisir, pour donner de la substance aux paroles indécentes qu'ils venaient d'entendre. Les choses portées à cet excès, lady Nelson, par son maintien, imposa silence aux interlocuteurs. C'en fut assez. Lady Ha-

milton se retira dans sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition soudaine, mais en réalité, pour cacher sa honte et sa rage. Lady Nelson, au contraire, continuait de présider l'assemblée de son salon comme si de rien n'eût été, lorsque le lord, poussé à bout par cette apparence de calme et de sérénité, lui demanda impérieusement où était lady Hamilton, et qui était avec elle : « J'ai donné ordre à une de mes femmes de ne point la quitter, » fut la réponse ingénue de la modeste matrône. « En ce cas, rendez-vous sur le champ vous-même auprès d'elle, reprit l'amiral d'une voix irritée. J'insiste pour que vous la soigniez et la serviez ici vous-même. » Un plus beau sujet d'altercation conjugale ne pouvait se présenter sans doute; mais lady Nelson, toujours elle-même, toujours égale, n'eut garde de répliquer. La voilà donc qui se lève de table pour obéir; elle est bientôt suivie de milord, qui la trouve supportant la tête de lady

Hamilton d'une main, et tenant de l'autre un vase à la portée de la malade. On croirait que cette vue l'aurait fait tomber de reconnaissance aux pieds de celle qu'il avait si injustement brusquée. Loin de-là, un torrent d'injures et d'outrages s'exhalent contre elle de sa bouche : c'est par la jalousie et les perfides menées de lady Nelson qu'une femme divine est en butte aux affronts et à l'injure. « Expliquez-vous, madame, dit en ce moment l'accusée, qui n'y pouvait plus tenir, et se tournant vers lady Hamilton. Depuis votre arrivée à Londres, ai-je vraiment donné lieu aux imputations qui viennent de m'être adressées ? » Non pas que je sache, fut la réponse, et cette réponse n'avait pas eu le temps d'être méditée. « Quoi ! s'écria Nelson, s'adressant à son tour à la personne souffrante ; vous ne m'avez donc débité que des mensonges? Il faut alors que votre ame soit aussi noire que l'enfer. Quoi ! n'avez-vous pas empoisonné mon esprit de mille contes

de la jalousie et de la méchanceté à votre égard, de lady Nelson ? » A cette interpellation, lady Hamilton se jette à bas du lit où elle était placée, saisit lady Nelson par le bras, la fait tourner violemment dans la chambre, et finit par lui adresser dérisoirement cette recommandation : « Eh bien, madame, quand il vous manquera à l'avenir, traitez-le comme je viens de vous traiter vous-même, et je vous réponds que vous cesserez bientôt d'avoir à vous plaindre de lui. » Tant d'effronterie d'une part, tant de dignité de l'autre, établissaient un contraste trop frappant. On ne sait comment lord Nelson y fut insensible et n'en prit pas occasion de rompre des liens indignes de lui ; mais on prétend qu'il fut retenu par une considération majeure. Il n'avait point d'enfant de sa femme, et la belle compagne de ses croisières était dans un état qui indiquait que leur liaison n'avait pas purement été du genre platonique. La vérité force de dire que

lady Hamilton paraissait grosse à cette époque. On n'est pas sûr toutefois qu'elle soit jamais accouchée; mais elle savait quel était le moyen le plus sûr de s'assurer à jamais le cœur de son amant, et quand il aurait fallu supposer un adultérin pour parvenir à ce but, nulle délicatesse, comme l'on sait, ne l'aurait empêchée de recourir à cette infâme supercherie.

Une difficulté, pourtant, devait embarrasser lord Nelson, par rapport aux fruits de ce commerce illicite. Les deux parties étaient respectivement mariées et lors même que leurs nœuds eussent été défaits par la mort, il n'y a pas de possibilité, en Angleterre, de légitimer des enfans naturels; il n'y en a de plus, dans aucune jurisprudence, de transmettre un autre nom que celui du père putatif ou du mari trompé. Quelle pouvait donc être l'idée de lord Nelson, sinon un vague sentiment de faiblesse trop naturel à l'homme, qui lui fait désirer à tout

prix de voir son image, ses traits, son être entier mêlés et confondus avec ceux de la femme qu'il aime.

Sir William Hamilton et lady Nelson auraient dû, ce semble, faire une espèce de cause commune dans cette conjoncture; mais l'une par une louable retenue, l'autre par une indifférence dans son caractère, ou peut-être par ignorance, ce qu'il est difficile toutefois de supposer, n'eurent pas l'air de s'apercevoir de ce qui sautait aux yeux de tout le monde. Encore si le scandale avait pu s'arrêter là ; mais lady Hamilton, haîneuse par nature, ennemie de la gêne, par habitude, ne connut pas de relâche qu'elle n'eût réussi à afficher le goût qu'elle avait inspiré au malheureux esclave de ses charmes. Sous le prétexte de lui rendre le repos qu'il ne trouvait plus chez lui, on l'invita à venir s'établir dans la maison de ses amis, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce fut sir William lui-même qui lui en fit

la proposition. Voilà donc lady Nelson délaissée. Il y a loin de cette conduite de son mari à celle de ce seigneur français soufflettant publiquement une fille d'opéra qui avait osé manquer à sa femme en sa présence; et cependant ce seigneur détestait sa femme et portait les fers de la courtisanne; mais l'épouse de César, de Nelson ou même de tout homme qui se respecte, doit être honorée. Et comment le sera-t-elle, si son protecteur spécial l'abandonne?

Rien de plus complètement ridicule que la translation de lord Nelson de sa propre maison sous un toit étranger. Londres entier murmura de cette conduite immorale, et la popularité du héros ne put empêcher souvent les huées de se mêler aux acclamations que sa vue excitait. Le peuple anglais est très-sage en pareil cas; il fait admirablement la part du droit et de l'injuste. Quand lord Nelson descendait de voiture, c'était des battemens de mains; quand lady Hamil-

ton paraissait, c'étaient des sifflets. On ne peut pas porter plus loin le discernement. Par ce moyen, le héros bienfaiteur du pays recevait sa récompense, et l'homme dissolu, contempteur des mœurs publiques, recevait aussi son châtiment. Dans les rues, sur les grandes routes, la répétition des mêmes esclandres avait toujours lieu. L'orgueil de Nelson en était humilié quelquefois, mais lady Hamilton en triomphait auprès de lui, comme d'un sacifice qu'elle s'imposait volontairement en vue de lui plaire.

On ne saurait concevoir l'excès d'aveuglement de ce dernier; encore moins parviendrait-on à l'expliquer aux autres. Un fait constant est, que dans le moment de sa séparation avec lady Nelson, le même homme qui avait le courage de renoncer à la compagne de sa jeunesse, à l'amie de son humble fortune, eut encore celui de lui déclarer qu'il n'avait jamais eu à se plaindre d'elle, et qu'il prenait Dieu à témoin de n'avoir jamais

trouvé rien de blâmable dans toute sa conduite passée. De telles incohérences ne sauraient s'expliquer que par le dogme de la fatalité auquel les guerriers les plus heureux sont accusés, peut-être justement, de déférer un peu trop.

La dernière entrevue de lord et de lady Nelson est du 15 janvier 1801. Lady Hamilton, vers le même temps, se plaignait à son mari d'affections spasmodiques, de maux d'estomac, de vomissemens convulsifs qui la forçaient à garder la chambre. C'est l'honorable chevalier qui écrit lui-même ces détails à son noble ami, alors voyageant avec son frère dans les provinces occidentales de l'Angleterre. Le 20 de février, tous ces symptômes cessèrent, et c'est sir William qui l'apprend encore à lord Nelson, et qui termine la lettre qu'il lui écrit sur ce sujet, en disant : « Emma se porte certainement beaucoup mieux; du moins, n'éprouve-t-elle plus les mêmes accidens, quoiqu'elle ait encore de la bile. »

CHAPITRE XXI.

Naissance de la petite Horatia. — Acquisition de Merton-Place, par lord Nelson. — Vie que l'on menait dans cette résidence champêtre. — Nouveaux évènemens en France, où Buonaparte se fait illégalement élire empereur.

On suppose, non sans quelque fondement, que ce fut alors que naquit l'enfant mystérieux. Suivant les apparences, il serait venu au monde dans la maison même de sir William Hamilton, et sans doute à son insçu. On prit, à cet égard, toutes les précautions possibles, quoiqu'on dédaignât d'avoir recours à aucun palliatif relativement à lady Nelson. On voulait blesser l'infortunée par tous les points vulnérables, on s'attendait peut-être à sa mort, on la désirait du moins. Plus d'une fois, dit-on, on regretta les mœurs de Naples et ses stylets expéditifs. Mais l'Angleterre n'admettait

point de semblables ressources. Il fallait arriver au même but par des voies moins sûres et plus lentes. Heureusement la force d'ame de lady Nelson mit en défaut toutes les ruses, et déjoua l'œuvre d'iniquité de son implacable ennemie.

La mère de lady Hamilton lui servit de sage-femme, et l'on dit qu'aussitôt que la convalescente fut elle-même dans le cas de se transporter quelque part, elle monta en voiture; plaçant l'enfant nouveau-né dans un large manchon, elle se déroba à tous les yeux, et fut descendre dans Little-Titchfield street avec son dépôt, dont la condition faisait pitié. Un vieux domestique l'accompagnait, et lui servait d'agent à la fois et de confident. Des personnes incrédules ont mis en question la nature de la relation de lord Nelson avec cet enfant, qu'il ne cessa jamais de regarder comme sa fille adoptive. Les mêmes personnes prétendent justifier lady Hamilton du fait de sa naissance. De pareilles disser-

tations sont bien oiseuses. On sait d'ailleurs, à n'en pas douter, que lord Nelson ne fut point présent au baptême de la petite Horatia : on sait qu'il n'y fut pas représenté, qu'elle y reçut cependant les noms et surnoms de l'amiral, ayant été enregistrée sur les rôles de l'église paroissiale de Saint-Mary-le-Bone, sous ceux d'Horatia Nelson. Enfin, par une singularité dont il n'y a peut-être pas eu d'exemple, et que l'on ne peut attribuer qu'à l'état complexe des parens, cet enfant fut régulièrement baptisé sans nom de père, ni de mère. On ne pouvait être plus décidément orpheline. Le nom de Thompson ajouté depuis à ceux d'Horatia Nelson, est un complément nécessaire à la forme qui manquait au registre, car c'est simplement un nom de famille quelconque ajouté à des noms de baptême. De là peut-être par circonspection, et pour rendre plus libre en même temps une correspondance qui courait chaque jour le risque d'être

découverte, lord Nelson et lady Hamilton convinrent de s'appeler désormais, dans leurs lettres, par les noms mutuels de M. et Mme Thompson. Cette fiction réussissait d'autant mieux, que par ce moyen on pouvait montrer les lettres à sir William. Il ne fallait pas néanmoins une grande perspicacité pour porter ses regards au travers d'un voile aussi mal tissu. Que l'on en juge par l'exemple suivant:

« Vous ne sauriez croire combien les sentimens que je vous porte ont conservé d'ardeur et de vivacité. Je vous aime, je le sens, plus que jamais, et je ne puis cesser de vous aimer. Soyez sûre que je ne négligerai rien pour resserrer les nœuds qui m'attachent à vous, et pour en former de nouveaux. J'ai parlé à l'ami de Mme Thompson. Il faut voir comme le brave homme dévore tout ce qui s'échappe de mes lèvres, lorsque je suis sur le sujet de leur enfant! Il proteste qu'il n'oubliera jamais votre tendresse pour

elle et pour ce cher rejeton de leur affection mutuelle. J'ai eu, vous le savez, le bonheur de voir l'intéressante petite créature, et jamais rien de si beau ne s'est offert à ma vue. C'est bien réellement l'enfant de l'amour. Je suis déterminé à enchaîner son père à bord, de peur qu'il ne se hâte de se rejoindre à celle qu'il aime, pour lui faire commettre de nouveau la même faute. Dans deux mois d'ici, bien probablement, ils doivent se réunir pour ne plus se séparer, du moins à ce qu'il espère; mais alors, je ne mettrai plus d'obstacle à leur bonheur, et ce sera leur affaire d'agir comme ils l'entendront. »

Dans une autre lettre, écrite des Dunes, lord Nelson s'exprime ainsi :

« Mon Emma peut-elle redouter aucune femme au monde? En est-il une qui pût soutenir la comparaison avec elle? Toutes, oui, toutes me sont odieuses, à l'exception d'elle seule. Je ne con-

nais qu'une femme, en un mot : c'est mon Emma. Je suis si sûr qu'elle est incapable de blesser mes sentimens ! et pour moi, j'aimerais mieux mourir dans les tourmens de la torture, que de faire rien qui puisse l'offenser. Mille tendres baisers à ma chère Horatia. A propos d'elle, la conversation roula hier sur la vaccine. Quelqu'un de très-véridique affirma que son enfant ayant été inoculé de cette manière, et porté depuis dans une maison infectée de la petite-vérole, il n'en fut point atteint. Cette épreuve me paraît complète. L'enfant n'a conservé la fièvre que deux jours, avec une légère inflammation au bras, au lieu d'avoir été la proie d'une multitude de pustules. Mais faites, à ce sujet, ce qu'il vous plaira. »

Malgré cette opinion en faveur de la vaccine, Horatia ne fut pas moins inoculée avant la fin de l'été, par l'avis du docteur Townley, ennemi déclaré de la

découverte de Jenner. Pendant le cours de la maladie, on loua exprès une maison dans *Sloane street*, sous la direction de M. Olivier. Ces circonstances sont minutieuses indubitablement, mais elles servent à prouver combien lord Nelson s'intéressait à sa pupile. On sait de quels yeux il voyait la mère. Il lui écrivait, en date du 18 août 1801 :

« Puisse le ciel m'accorder bientôt le bonheur de revoir vos traits angéliques! Vous êtes une femme parfaite. Il n'en existe pas qui soit digne de dénouer les cordons de vos souliers. Aussi je suis, j'ai toujours été, et je serai toujours votre ami le plus vrai, le plus inaltérable et le plus dévoué. »

Cependant, quelle était cette femme, qui excitait des transports si excessifs dans une ame si belle? Une circonstance caractéristique de sa bassesse extrême achevera de nous la faire connaître. Dans le temps même où le vainqueur du Nil

et de Copenhague exprimait sa folle admiration des perfections qu'il voulait bien trouver en elle, une occupation vile vint l'absorber toute entière. Il s'agit de diviser les effets de milord et de milady, restés confusément ensemble dans la maison qu'ils occupaient autrefois en commun dans le comté de Norfolk. C'étaient des vêtemens et d'autres effets de ce genre qu'elle se chargea d'assigner respectivement à leurs possesseurs, et l'on prétend que ce partage ne fut pas fait sans qu'elle s'en attribuât une partie. Ici vraiment, c'est la prostituée de Romney qui revient en scène. Le costume d'ambassadrice est déposé complètement, et toute honte avec lui. Que lady Hamilton n'ait point en effet volé lady Nelson d'objets de peu de valeur, cela fait peu de chose à la question ; le tort réel fut de s'être mise dans le cas d'une imputation aussi dégradante. Il est des rôles si abjects, que l'on ne doit jamais les revêtir ; car ils laissent toujours

des souillures ineffaçables après eux.

L'été de 1801 fut celui où sir William fit, au nom de lord Nelson, l'acquisition du joli manoir de *Merton-Place*, situé à huit milles de Londres. Le dessein de l'amiral, en achetant cette maison de plaisance, était de la laisser après lui à lady Hamilton, et jusque-là d'y vivre lui-même avec ses amis sur le pied de la société la plus intime. Il exprima ce désir au chevalier, qui, pendant qu'il recevait cette confidence, faisait d'une autre part ses dernières dispositions presque en sens inverse; car quoique possesseur d'une grande fortune, il eut soin de n'en laisser qu'une faible portion à Emma, et de léguer le reste à son neveu M. Greville, ainsi qu'à ses autres parens.

Merton-Place n'était simplement qu'une ferme avant que lady Hamilton y mît la main: il semble que sa baguette enchantée la transforma tout à coup en un lieu de délices. Lord Nelson pressen-

tait si bien quel parti elle en saurait tirer, qu'il ne s'inquiéta nullement des détails de son placement de fonds; et quoiqu'il n'eût pas encore pu visiter les lieux, il rêvait déjà l'île de Calypso avec sa bordure de gazons fleuris et son printemps éternel. « Vous pouvez compter sur une chose très-fermement, lui écrivait-il, c'est qu'il est impossible que je n'aime pas *Merton*. Vous savez ce que je pense de votre goût et de votre jugement: ainsi, comptez sur mon approbation entière, quoique vous fassiez. La seule condition que je vous impose, c'est de rester en-deçà de la limite de nos moyens. Quant au reste, je suis trop sûr que vous ferez de ce séjour le plus charmant lieu de la terre. Si je parle prudence, que mon Emma n'en soit pas offensée. Elle sait quels devoirs me sont imposés: Horatia! ce nom-là dit tout. Il est à propos, je pense, que la chère petite jouisse bientôt des belles promenades de Merton; cela rendra sa pauvre mère si satisfaite! »

En voilà peut-être assez pour la folie amoureuse et pour la tendresse paternelle ; mais ce que l'on ne peut copier sans sourire, c'est l'expression religieuse qui vient terminer tout cela, expression qui tient de si près à l'éducation de presbytère du lord ; car les premières impressions reçues dans la jeunesse ne s'effacent jamais. « Avons-nous, demande-t-il à lady Hamilton, avec une sorte d'anxiété, avons-nous une église auprès de Merton ? Le point est essentiel. Il s'agit de donner un bon exemple à nos paroissiens, par notre assiduité au service divin. Il faut que l'on apprenne à nous bénir. » Ainsi le même homme qui bravait les commandemens de Dieu, prétend faire sa paix avec le ciel, en remplissant ceux de l'église. Combien d'ames faibles ont donné dans le même travers, et prétendu expier des torts considérables par de simples pratiques extérieures ? L'exemple donné à des subalternes est sans doute très-bon, mais il ne faut pas qu'il soit

incomplet. La foi hésite alors, vacille et tremble. On trouvera plus de vraie piété dans le passage suivant :

« Hier, dit encore lord Nelson, je reçus une lettre de mon vénérable père. Il paraît qu'il se propose de rendre une visite dans *Sommerset street*. Oserais-je lui conseiller de ne pas le faire, et lui révéler des projets qui le mettraient au désespoir? Ses cheveux blancs méritent, ce me semble, plus d'égards. Tout ce que je puis me permettre, c'est de lui faire savoir que je n'irai pas à sa rencontre; mais je ne lui écrirai point cette résolution avant d'avoir reçu votre avis. Si je m'expliquais, vous le savez, tout partirait à la fois, et je ne pourrais me taire principalement sur sa conduite coupable envers son propre fils. J'attends vos décisions. »

Cette déférence incroyable pour un tel arbitre est par trop révoltante, surtout lorsque l'on sait qu'au même moment où cette femme artificieuse as-

surait à tout le monde que lady Nelson sacrifiait entièrement les intérêts de son mari à l'agrandissement de son fils, elle disait à celui-là tout le contraire, et lui représentait sa femme comme une mère dénaturée, et d'une cruauté sans exemple envers un fils unique. Toutes ces calomnies sont réfutées de reste, par les propres paroles de lord Nelson à sa femme, proférées au moment de leur séparation. Mais il y a des contradictions inexplicables dans le cœur humain, et trop souvent l'être qu'on honore est bien loin d'être celui qu'on aime. «Je vous affirme, chère amie, écrivait encore ce Céladon d'un genre nouveau, que j'aime mieux vos contes de la petite poule blanche perchée sur un arbre, l'anecdote de Fatime, ou entendre votre voix céleste appeler *Cupidy*, qu'aucun discours prononcé à la chambre des communes sur les matières les plus graves, quoique je n'ignore pas cependant que, capable de descendre aux sujets de la nature la plus

triviale, rien n'égale votre éloquence quand elle est soutenue par l'importance de la question à traiter. C'est alors vraiment que vous planez dans les hautes régions, d'où vous foudroyez, comme il vous plaît, la corruption et l'infamie. »

Au mois d'octobre, et après l'infructueuse expédition de Boulogne, où le monde regretta de voir employer un marin d'un grade si supérieur et d'une renommée si grande, lord Nelson vint à Merton pour la première fois. Il n'est pas besoin d'ajouter que tout y était préparé et concerté pour plaire. Il fut enivré. Londres entier s'y transportait tous les jours pour lui rendre hommage; et comme les affections naturelles remplirent toujours une grande partie de son ame, il jouit par-dessus tout de la présence de sa famille. Son frère, le présent comte Nelson, se distingua particulièrement à cette époque, par l'encens qu'il brûla devant l'idole, encens vénal qui se dissipa depuis avec la prospérité

de celle-ci. C'était bien peu le rôle d'un ecclésiastique ; mais combien en a-t-il existé d'autres qui n'ont pas tenu de meilleure conduite en pareille occasion, au grand scandale d'un monde qu'ils sont appelés à réformer et à édifier !

Dans l'été de 1802, lord Nelson, accompagné de son révérend frère (c'est le titre qu'on donne aux ministres de l'église anglicane), de sir William et de lady Hamilton, fit une tournée d'agrément dans la partie méridionale de la principauté de Galles. En passant à Bleinheim, il ne fut pas peu choqué de ce que la famille de Spencer, qui a succédé collatéralement aux biens et aux dignités du fameux Marlborough, refusât de payer le tribut qu'il croyait appartenir de droit à sa célébrité. De la part d'une maison illustrée par les armes, c'était une sorte d'insulte incompréhensible ; mais la présence de lady Hamilton doit rendre raison de cette apparente inconvenance. Quoique la duchesse de Devonshire, la

comtesse de Sunderland, deux femmes de qualité sans reproches, eussent consenti à patroniser lady Hamilton dans le monde, il ne s'ensuivait pas néanmoins que ce fût une loi prescrite aux autres. Une mère de famille a sur ce point d'autres scrupules, pour ne pas dire d'autres devoirs, que celles qui n'ont à répondre de leurs démarches qu'à elles-mêmes. On offrit à lord Nelson des rafraîchissemens qu'il refusa avec humeur, et sa Cléopâtre fut si piquée de ce que la famille ne se montrait pas, qu'elle dit tout haut pour que cela fût répété : « Si j'étais reine, je voudrais donner à Nelson une principauté, telle que le parc de Bleinheim en formerait tout au plus le jardin potager. » Ces bravades étaient perdues. On ne les avait pas délibérement provoquées pour y devenir sensible après coup.

Lord Nelson, au surplus, fut touché jusqu'aux larmes, d'entendre une voix si chère élever ses exploits au-dessus de ceux de l'immortel Churchill. J'en ac-

cepte l'augure, dit-il, et je promets, si l'occasion s'en présente, d'effacer l'éclat de mes victoires passées par une plus grande victoire encore.

Une réflexion qui se présente, c'est que si sa seigneurie était venue seule à Bleinheim, il n'y a pas le moindre doute que la noble famille des Spencers ne se fût portée toute entière à sa rencontre. Les grands d'Angleterre sont loin de ne pas rendre au mérite personnel la mesure d'égards auxquels il a droit; mais le mépris des mœurs doit être aussi considéré comme dispensant de l'étiquette ceux même qui ont le plus d'intérêt à l'observer. Bien d'autres personnages importans qui se seraient fait honneur de recevoir lord Nelson sur son passage, s'absentèrent de leurs châteaux à son approche. Le héros qui a illustré sa patrie, n'a plus rien fait aux yeux de l'honnête citoyen, s'il prétend renverser l'édifice social que son bras a su défendre. Le mal alors dépasse trop évidem-

ment le bien : l'un demeure, l'autre n'est que passager.

Quoique lady Hamilton trouvât en Angleterre plusieurs personnes de rang plus faciles que les autres à son égard, et qui daignaient partager sa société, ce n'était jamais que par respect personnel pour l'amiral, et leur maintien avait quelque chose de contraint et de forcé qui n'échappait jamais à sa clairvoyance. On allait chez lord Nelson, mais on n'invitait presque jamais lady Hamilton que pour exiger d'elle le tribut de ses talens. C'était, en quelque sorte, une virtuose que l'on faisait venir chez soi pour lui décerner la louange ou le blâme. Elle s'était prêtée d'abord à de telles prétentions, en prodiguant ses ariettes italiennes, sa danse et ses attitudes. Elle ne sentait pas que ces choses doivent être reléguées au théâtre, et que la bonne compagnie ne se rassemble pas pour se diviser en deux bandes d'histrions et de spectateurs. Il faut bien qu'il

reste quelque chose de distinct entre un salon et une salle de comédie : trop de gens déjà sont disposés à les confondre.

Que dire du plus intrépide et du plus illustre marin que le monde ait peut-être jamais produit, traînant à sa suite, de province en province, une cantatrice, une mime, parfaite dans l'un et l'autre genre, si l'on veut, mais étourdissant les uns après les autres, les maires et les échevins de presque toutes les cités ou villes d'Angleterre ? C'est une démence d'un genre nouveau contre lequel il est impossible de ne pas se récrier; mais il faut se souvenir aussi que c'est le terrible vainqueur d'Aboukir, l'habile négociateur de la convention de Copenhague, qui s'éclipse comme un autre Homère au milieu des foudres et des éclairs, et qui, dans ses fautes même, commande encore nos respects.

Les yeux d'un Nelson purent être fascinés, sans que d'ailleurs son cœur fût perverti. Vive à jamais dans tous les

siècles le nom de ce guerrier patriote, qui, le jour même qui devait conclure et terminer sa glorieuse carrière, donne à ses équipages et à ses soldats, pour mot d'ordre et de ralliement, cette courte et modeste exhortation : « L'Angleterre attend de chacun de nous qu'il fasse son devoir. » Quelle simplicité antique ! Mais à quel genre d'exécration ne pas dévouer la femme dont toute la conduite ne tendit, pendant long-temps, qu'à déshonorer un si beau caractère ? Les désordres de la vie de lady Hamilton furent expiés, il est vrai, par ses malheurs ; cependant le souvenir de ces malheurs mêmes ne saurait la disculper pleinement auprès de la postérité.

Vers le commencement de septembre, lady Hamilton revint à Merton, d'où lord Nelson ne s'absentait plus un seul jour ; l'illusoire traité d'Amiens ayant eu d'abord l'effet d'une trêve, et suspendu, pour quelque temps, les opérations militaires et navales de la Grande-Bretagne. L'amiral

n'allait à la ville que pour rendre ses devoirs au roi dont il était toujours très-bien accueilli, et pour répéter chaque fois aux ministres du cabinet qu'il serait entièrement à leur disposition, le jour très-prochain où les hostilités ne pouvaient manquer de recommencer avec la France révolutionnaire. Tout présageait, en effet, que le repos de l'Europe ne serait pas de longue durée, lorsque l'on voyait à la tête de la plus puissante et de la plus belliqueuse nation du continent, un chef provisoire qui voulait se rendre perpétuel à tout prix.

On n'a pas assez remarqué peut-être, que Buonaparte, pour se rendre empereur, avait besoin de se donner des titres apparens à la reconnaissance des Français; or, ces titres ne pouvaient être que des conquêtes, car le royaume héréditaire de saint Louis ne pouvait jamais lui appartenir légitimement. Le cas supposé dans la Henriade de Voltaire, de

l'usage consacré « quand la mort sur le trône étend ses rudes coups, » n'ayant point heureusement eu lieu, toute élection devenait donc impossible. Ce serait un beau scandale pour le monde, il faut en convenir, si chaque jour une troupe de novateurs et de rebelles s'arrogeait le droit de remonter le grand ressort de la souveraineté des peuples. Bientôt alors les mots d'usurpateur et de prince seraient ou synonymes ou vides de sens. Lord Nelson abhorrait Buonaparte, qu'il regardait comme un hypocrite monstrueux et le plus grand fléau possible du genre humain. Pour lady Hamilton, elle l'entretenait dans cette haine, jalouse qu'un autre homme partageât avec son héros les faveurs de la guerre et les cent voix de la renommée.

CHAPITRE XXII.

Mort du chevalier Hamilton. — Son testament. — Conduite de ses héritiers envers sa veuve. —Manière que prend celle-ci pour se venger de feu son mari. — Lettre citée. — Naissance d'un second enfant. —Courte durée de sa vie. — Inquiétudes de lord Nelson sur sa première fille. — Moyens qu'il avise pour la mettre à l'abri des extravagances de la mère.

D'AUTRES soins que ceux de la gloire occupèrent bientôt lord Nelson. Sir William mourut le 6 d'avril 1803, dans sa maison de Londres, où on l'avait fait transporter pour être plus à portée des secours de la médecine. Au moment d'expirer, on prétend que ce crédule vieillard s'adressa dans ces termes à celle qu'il allait quitter pour toujours : « Mon incomparable Emma, vous n'avez jamais rien fait, dit ou pensé qui m'ait donné lieu de me plaindre de

vous. Laissez-moi donc vous rendre grâce de ce que, pendant dix ans qu'a duré notre union, vous m'ayez rendu si constamment heureux. » On prétend qu'il ajouta alors : « Et vous, brave et magnanime Nelson (l'amiral était présent), vous qui m'avez honoré de votre amitié jusqu'ici, puis-je espérer que vous employerez désormais votre crédit auprès des ministres, pour que justice soit rendue à mon Emma? Nul ne connaît mieux que vous ce que son pays lui doit en reconnaissance. Protégez-la donc de tout votre pouvoir, et que Dieu vous bénisse et attache toujours la victoire à vos pas. »

Voilà sans doute des paroles bien touchantes ; mais ce qui infirme leur authenticité, c'est le testament de sir William, où il ne laisse après lui que sept cent livres sterlings de rente à sa veuve. On a remarqué aussi qu'il légua à lord Nelson le portrait de l'enchanteresse, par un codicile fait environ huit

jours avant de mourir. Irrité du peu qu'on lui laissait, lord Nelson assigna aussitôt un revenu de douze cent livres sterlings à lady Hamilton. Ce n'était pas trop pour l'éclat auquel elle avait été accoutumée, et encore moins pour une personne de goûts encore plus dispendieux que ses habitudes.

Il n'y avait qu'un mois que sir William avait les yeux fermés, lorsque M. Greville intima à milady l'ordre de sortir de sa maison de Piccadilly. Il est bon de remarquer, en passant, que cette même maison avait été achetée des deniers de la personne expulsée. C'est de M. Dutens, homme très-connu dans les lettres, et qui avait été chargé de cette acquisition, après avoir eu la commission de convertir exprès des bijoux précieux en argent, que nous tenons cette circonstance. On ne peut s'empêcher de frémir ici sur le peu de traces que laissent chez la plupart des hommes des affections d'un certain genre. Est-ce bien ici le même

M. Greville, qui a été l'amant d'Emma, et qui aurait dû toujours au moins rester son ami ? Peut-être ne fût-ce pas sa faute cependant. Il est si difficile de conserver de l'attachement pour ce que l'on est forcé de ne pas estimer ! Le chagrin de milady pour un traitement aussi peu ménagé de la part de son plus ancien protecteur, fut encore aggravé par le peu de succès d'un mémoire qu'elle adressa au roi, pour obtenir de lui une pension sur sa liste civile. En vain tous ses services à Naples et en Sicile y furent-ils fastueusement rappelés, on n'en tint compte ; on ne lui donna pas même la faible et stérile satisfaction de lui répondre. Toutes les peines que prit dans cette occasion lord Nelson, furent absolument inutiles. Son témoignage parut suspect. On ne peut que l'approuver toutefois, même en le plaignant, du soin gratuit qu'il voulut bien se donner alors, pour mettre à l'abri la réputation de son amie. Il prit à Londres des logemens

séparés, bien sûr de se dédommager de cette contrainte à Merton. Etrange contre-sens, dont la vie humaine offre tant d'exemples, qu'il est presqu'impossible de ne pas y compâtir ! L'usage même semble avoir réglé ces différences. En ville, il y aurait licence extrême dans ce qui n'est qu'honnête liberté à la campagne.

Peu de temps après la mort de sir William, lady Hamilton loua, de son côté, une maison en *Clarges-street;* mais elle passa, comme on le suppose, la plus grande partie de son temps à Merton-Place, jusqu'à ce que la guerre vînt éloigner d'elle son admirateur, qui fut nommé au commandement de l'escadre de la Méditerranée. C'était ce que Nelson désirait par-dessus tout, et pour plus d'une raison. Une ame aussi active avait besoin d'aliment, et sa seigneurie espérait, en outre, réveiller l'ancien attachement de la reine de Naples pour lady Hamilton. « J'ai quitté notre amie le

18 de mai dernier, écrivait-il à cette princesse, et jamais elle ne me parut plus dévouée à votre majesté. Personne au monde ne lui porte, je crois, autant d'attachement. Je suis sûr qu'elle donnerait sa vie pour la vôtre. En un mot, une autre amie comme votre chère Emma ne se retrouverait pas sur la terre. Vous serez en conséquence surprise et encore plus affligée d'apprendre que le testament de sir William Hamilton n'ait pas été pour elle ce qu'on était en droit d'attendre. Avec une telle fortune, bon Dieu! Mais il a préféré la gaspiller, en la divisant parmi ses nombreux parens. N'importe, elle honorera sa mémoire, quoique la voix de ses amis ne cesse justement de blâmer ses dernières dispositions envers une femme aussi méritante. »

Il faudrait avoir été dans l'ame de sir William, pour apprécier les motifs qu'il eut d'en agir ainsi. Comptait-il indéfiniment sur lord Nelson? On dira sans doute qu'il aurait dû d'abord compter

sur lui-même. Il ne valait pas la peine d'ailleurs de tirer la pauvre Emma de la sphère obscure où elle se trouvait reléguée, pour l'abandonner ensuite aux rigueurs de la pénurie; mais la vieillesse, en général, est dure, égoïste, insensible: voilà la meilleure solution qu'on puisse donner d'un abandon si étrange.

Lady Hamilton ne fut pas long-temps sans trouver l'occasion de se venger envers la mémoire de son mari, et l'on peut croire qu'elle ne la perdit point. Un savant ami de sir William la persécutait pour livrer au public ses observations sur le Vésuve, sur les fresques de Pompeïa et d'autres travaux de naturaliste ou d'antiquaire: elle éluda toutes ces propositions, même après qu'on lui eut représenté que leur donner de la suite, eût été pour elle un objet de lucre et de profit. Voici comme elle répond à la même demande répétée à satiété:

Clarges-street, 23 avril 1804.

MONSIEUR,

« J'ai reçu votre lettre ce matin, et « ne puis deviner ni pourquoi vous avez « pu me croire offensée, ni qui a pu « vous faire un pareil rapport. M. O... « m'a parlé, il est vrai, du désir que « vous aviez de réunir des lumières sur « les travaux divers de sir William pen- « dant le temps de son ambassade à « Naples. Plusieurs personnes se sont « déjà adressées à moi pour le même « objet, mais j'ai été constamment si mal « portante depuis la mort de mon mari, « que je n'ai eu ni le loisir ni la force de « m'occuper de ces matières. J'ai cepen- « dant dit à Mme G..., que lorsque vous « voudriez bien vous donner la peine de « passer dans Clarges-street, je serais « flattée de vous communiquer tout ce « que je possède concernant l'excellent « et digne homme que nous regrettons. « Voilà tout ce qui s'est passé sur ce

« sujet, et je ne puis comprendre ce que « vous m'avez écrit en forme de plainte, « ne m'étant jamais expliquée avec per- « sonne qu'avec M^me^ G..., et de la ma- « nière que je viens de vous le rendre. « Croyez, monsieur, que j'eusse été trop « satisfaite de pouvoir être bonne à quel- « que chose à M^me^ O... ainsi qu'à vous- « même.

« Votre très-humble servante,

« EMMA HAMILTON. »

« *P. S.* Si vous aviez la bonté de m'apprendre le jour où il vous conviendrait de passer dans Clarges-street, vous pourriez être très-positivement assuré de m'y rencontrer. »

Maintenant il faut ajouter que tout ceci n'était qu'affectation et duplicité, lady Hamilton n'ayant jamais voulu consentir à soumettre à qui que ce fût, la collection des recherches scientifiques de sir William pendant son long séjour

en Italie. Des anecdotes futiles, de vaines historiettes furent tout ce que l'on put obtenir d'elle. Aussi la postérité n'a-t-elle rien pu apprendre sur cet esprit fécond et original, de plus que ce que l'on en savait pendant sa vie. Y aurait-il de la témérité de supposer que sa veuve ne l'aurait pas permis par l'effet du ressentiment et de cette violence de caractère qui perçait dans toutes ses actions ? Sir William était incontestablement un homme qui joignait beaucoup de talent aux connaissanees les plus variées, et certes les mémoires d'un tel personnage auraient été d'un bien autre prix que ceux que nous recueillons aujourd'hui. Mais jamais milady ne put pardonner à feu son époux, de lui avoir laissé une fortune médiocre ; et d'ailleurs, comment ayant été si peu soigneuse de son honneur pendant sa vie, le serait-elle devenue incontinent après sa mort ?

Les attentions de la famille de lord Nelson la vengèrent pendant quelque

temps des dédains et de la négligence des parens de sir William. Merton, où elle résidait, était sans cesse rempli de ce genre d'attentifs toujours à la piste des bons repas ou des amusemens qui ne coûtent rien. Entourée de cette foule de parasites et de complaisans, elle se faisait illusion, et croyait tenir une cour. La nièce de l'amiral, pour profiter de si bonnes leçons, était allée se ranger sous sa tutelle. Horatia, la cantatrice Billington augmentaient le cercle de ses soins. Enfin elle ne voyait autour d'elle que des inférieurs ou des protégés.

Cette existence toutefois n'était pas sans désagrémens accidentels. Le révérend M. Nelson, aujourd'hui comte du même nom, ayant obtenu par le crédit de son frère une prébende à Canterbury, était alors le très-assidu serviteur, et se montrait l'admirateur outré de milady. D'autres temps ont amené d'autres relations. Quoiqu'il en soit, nous parlons de l'époque où M. Nelson lui rendait toutes

sortes d'hommages purs ou intéressés. C'est dans ce temps que, malgré le respect dû à sa robe, il l'invita à Canterbury, où, non contente d'aller elle-même et avec une légèreté qui fait peu d'honneur à son jugement, elle se fit accompagner de M^me^ Billington. Les bons habitans de la capitale du comté de Kent, du chef-lieu, l'on pourrait dire de l'église d'Angleterre, ne furent pas peu scandalisés du séjour de ces femmes suspectes chez leur nouveau dignitaire, et encore plus de la proposition qui fut faite de les entendre chanter un duo de musique sacrée sous les voutes gothiques de leur cathédrale. Non seulement cette offre fut rejetée avec mépris, mais chaque fois qu'un chanoine invitait son nouveau collègue à dîner, il ne manquait jamais d'ajouter sur sa carte, pour condition : *Sinè quà non, point de lady Hamilton.* Les gens du vieux siècle semblaient avoir pris à cœur de ne pas autoriser, du moins par leur exemple,

un manque de respect aussi grand à la morale publique, que celui de recevoir sous le toit d'un prêtre la maîtresse éhontée d'un homme, sur-tout lorsque l'on n'y voulait point admettre l'épouse du même homme, quoique la plus méritante de toutes les femmes. En vain l'on disait que les parens de lord Nelson ignoraient la nature de sa liaison avec lady Hamilton. Alors ils ne l'auraient pas tant fêtée; car l'intérêt le plus sordide était évidemment leur mobile unique, comme la suite est venu le prouver et par-delà.

Ce fut très-peu de temps après le départ de lord Nelson, qu'un second enfant vint faire son apparition à Merton. C'était encore une fille que l'on appelait *Emma*, et qui mourut en bas-âge, dans un accès de convulsion. Il est indispensable d'extraire encore ici divers passages des lettres que l'amiral écrivait de sa station navale devant Toulon, pour démontrer que le genre de son attachement pour lady

Hamilton n'était ignoré des amis de l'un ni de l'autre.

« Je me réjouis, lui dit-il, du voyage agréable que vous venez de faire dans le Norfolk ; j'espère vous y conduire un jour moi-même en vertu d'un lien plus proche, suivant la loi, quoique non selon l'amour et mon cœur, que celui qui existe à présent entre nous. » Puis, faisant allusion à son excellente femme, contre laquelle une impudique rivale avait sans doute lâché quelque plaisanterie amère : « Ne me parlez jamais à l'avenir de cette personne : elle excite votre colère sans sujet ; car qui est-ce qui se soucie de ce qu'elle peut penser de toi ou de moi ? » Nul doute, après de telles recommandations, que lady Hamilton ne s'occupât à calomnier la malheureuse qu'elle avait privée des affections d'un époux : mais si quelque chose avait pu ajouter encore à la mortification de se voir si cruellement abandonnée, ç'aurait été, pour lady Nelson,

la retraite des membres de cette famille par laquelle elle avait été jusque-là chérie et honorée. Comment aurait-elle continué de l'être par ces ames vénales qui, n'ayant d'appui que leur illustre patron, étaient sûres de lui complaire en se vautrant dans la fange pour laver, autant que possible, les taches de lady Hamilton devant un monde qui n'était pas leur dupe.

Dès la mort de sir William, lord Nelson et lady Hamilton s'étaient mutuellement juré la foi conjugale. Cette idée avait tellement fermenté dans sa tête, que dès le mois d'août de la même année il lui écrivait : « La pensée d'un tel bonheur me fait monter soudain le sang au cerveau. Vous ne souffririez pas, sans doute, que je fusse sourd à la voix de la patrie, et je me trouverais moi-même méprisable si je vous mettais ainsi dans le cas de rougir de moi, ou seulement de ne plus entendre dire, dès que je me montre quelque part : Voilà l'homme qui a sauvé son pays, qui est toujours le

premier à entrer pour lui dans la lice, et le dernier à en sortir. J'entends encore ces mots : Quel homme ! Que de sacrifices n'a-t-il pas fait et ne fait-il pas chaque jour pour la sécurité de nos personnes et de nos propriétés ! Rien ne lui coûte en vue d'un si grand résultat ; non, rien ; car il peut renoncer, par devoir, à la plus belle et à la plus aimable femme qui fût jamais. En tout cas, mon cœur est avec vous, et je reviendrai, s'il plaît à Dieu, couronné des mains de la victoire. Quel bonheur que de transmettre à mes descendans une gloire et un nom sans tache ! Je ne désire ni l'opulence ni la fortune. Non, j'aspire à un prix et plus noble et plus cher, j'aspire à sauver ma patrie, à sauver aussi celle qui est mon épouse aux yeux de Dieu, comme vis-à-vis de ma conscience. »

On ne peut refuser de convenir qu'il y a de l'inspiration dans la lettre précédente. C'est Nelson tout entier ; mais Nelson ressemblant à Roland furieux, et

mêlant le nom et l'idée d'Angélique à ses projets de combats et de services rendus à la patrie et à Dieu. Il y a une teinte mystique dans les expressions de l'un et l'autre héros, qui renforce notre parallèle.

Environ deux mois après, lord Nelson s'exprime encore ainsi : « Quant au vieux Queensberry, il peut vous rayer ou non de son testament, peu m'importe et je ne m'en embarrasse guère. Si M. Addington vous accorde une pension, cela sera très-heureux, mais quand il la refuserait, que cela ne vous alarme point. N'avez-vous pas Merton, possesion nette et sans hypothèque ? La dot de ma chère Horatia est assurée en sus, et l'un de ces jours j'espère que vous serez duchesse de Bronti. Alors, que nous feront-ils tous ensemble ? Je suis enchanté de savoir Horatia près de vous : mais j'ai bien peur qu'elle ne soit comme sa mère, se faisant un fantôme d'une ombre. Votre exemple la guérira peut-être de cette extrême sus-

ceptibilité. Quant à moi, j'ai peur de la gâter; en vérité j'en ai peur, car je sens que je pourrais tuer de ma main celui qui lui ferait le moindre mal. »

Il paraîtrait que lady Hamilton, vers cette époque, avait conçu le projet romanesque et insensé d'abandonner tout-à-fait l'Angleterre pour aller se réfugier à bord de la *Victory*, avec Horatia, la nièce de lord Nelson et le fidèle Olivier. L'amiral n'eut garde d'accéder à de pareils arrangemens. C'était lui-même qui, pour le bien du service, avait établi l'ordre qu'aucune femme ne serait admise à bord des vaisseaux de son escadre, et il aurait été trop disgracieux de revenir aussi honteusement sur ce qu'on avait fait. Aussi fut-il inébranlable, et quoiqu'il désirât passionnément de revoir sa maîtresse, la remontrance qu'il lui adressa sur ce sujet, pour n'être pas moins tendre, fut à la fois ferme et judicieuse. » Je connais ma chère Emma, lui dit-il, et pour peu qu'elle veuille m'entendre,

je suis sûr qu'elle se rangera aussitôt à mon avis; mais elle est aussi enfant qu'Horatia lorsque celle-ci désire quelque jouet qu'elle ne peut pas obtenir. Voici l'état de la question : Nelson est appelé à la défense de son pays. L'absence de celle qu'il aime lui est excessivement pénible sans doute, mais s'il négligeait un devoir sacré, que dirait de lui le monde, et qu'en penserait son Emma, la première? Si j'avais agi jamais de la sorte, aurait-elle entendu résonner par-tout mes louanges, aurait-elle vu avec orgueil la considération dont tout un peuple m'entoure? J'ai pris la plume uniquement pour convaincre mon Emma, et j'espère qu'elle voit désormais la chose sous son véritable jour. »

De tels sentimens sont héroïques. Ce n'est plus l'Arioste qui les suppose à l'aventure, mais ils découlent bien véritablement de la plus noble source qui fût jamais, le besoin de l'estime, l'horreur du mépris, en un mot, de ce sentiment

que les hommes prisent justement par-dessus tout les autres, l'honneur.

Il eût été à désirer pour lady Hamilton, que lord Nelson lui montrât moins d'indulgence sur d'autres points, celui de la dépense, par exemple; car malgré les dix-neuf cent livres sterling qu'elle avait par an, et qui devaient suffire amplement à l'état de maison qu'elle tenait, elle se voyait toujours aux expédiens. En vain l'amiral lui recommandait-il l'économie, s'excusant de la liberté de ses avis sur le vif intérêt qu'il prenait à son bien être, il n'était point écouté. Lasse de tout le monde et d'elle-même, il fallait chercher ailleurs une diversion à la vie monotone de Merton, et c'était régulièrement dans les ports de mer ou aux eaux minérales, enfin dans les lieux qui attirent la foule des ennuyés et des oisifs, qu'elle passait la plus grande partie de sa vie. « Comment, sans mettre un peu d'ordre dans nos dépenses, parviendrons-nous à réaliser les plans d'embellissement

que vous avez formés pour Merton ? Votre excellent cœur, votre ame bienfaisante et angélique doivent concevoir qu'il ne nous restera rien pour venir au secours de nos amis malheureux, pour soulager l'infortune, sous quelque face qu'elle se présente, si nous dissipons notre peu de ressources à donner fréquemment des dîners splendides à des gens qui, après nous avoir mangés, ne nous ont pas plus d'obligation et souvent se moquent de nous. » Telles étaient les représentations de cet amant trop délicat ; mais elles devaient faire bien peu d'impression sur une femme semblable. Lord Nelson n'osait s'avouer cette affligeante vérité ; néanmoins, en père et en homme droit, il sentit qu'il était de son devoir de sauver au moins la fille du naufrage qui menaçait la mère. Voici la voie détournée qu'il prit pour faire agréer cet acte de prudence à celle-ci : « Je placerai, dit-il, immédiatement après mon retour à Londres, quatre mille livres sterlings sur la

tête d'Horatia. Je ne veux pas qu'il soit en mon pouvoir de la laisser dans la pauvreté et le dénuement. Qui sait combien peu d'amis elle trouverait dans le monde, si nous venions à lui manquer! Il faut décidément qu'elle soit à l'abri des caprices des uns et des fautes des autres. »

Et cette résolution juste et généreuse fut accomplie. Lord Nelson se tint parole. Peut-être aurait-il dû assurer Merton à l'enfant de son cœur; il pensait, il est vrai, que cette propriété lui écheoirait un jour; cependant sa prudence fut ici en défaut, ou plutôt une affection plus turbulente l'emporta sur un sentiment plus calme.

Une autre cause de déplaisir, outre celui qu'il éprouvait de l'extravagance de lady Hamilton, fut puisé dans le choix de ses sociétés. Elle semblait, en effet, avoir oublié le souvenir des cours et des palais où elle avait figuré si brillamment, pour ne s'entourer que de la plus mauvaise compagnie. Nous ne saurions nommer

l'affluence des gens de professions basses, de mœurs ignobles, de réputations équivoques ou perdues que l'on rencontrait pêle-mêle à Merton. Non seulement ce que l'on appelle premiers talens étaient de ses convives journaliers, mais ils craignaient quelquefois, disaient-ils, de s'encanailler. Lord Nelson apprenait au loin ces fâcheuses circonstances, et n'était pas dans le cas d'y apporter remède. Son cœur souffrait dans le silence, ou cherchait des dédommagemens dignes de lui dans l'exercice des armes et l'exécution de nouvelles manœuvres navales. Cette campagne, toutefois, ne lui fut pas heureuse : il manqua la flotte française. Il n'est pas d'ailleurs si aisé qu'on le pense, même pour les plus grands hommes, de se débarrasser totalement des soins d'une préoccupation continue. Lady Hamilton l'obsédait sans cesse de propositions de mariage ou d'autres moins honnêtes, qui lui étaient faites par les plus riches seigneurs des royaumes bri-

tanniques. Il y a bien peu de probabilité que ces propositions fussent toujours vraies : une corpulence énorme, des bras gonflés, une peau épaissie l'avaient entièrement défigurée, et les grâces auxquelles elle prétendait encore, n'étaient plus que des espèces de singeries. Un homme appelé par sobriquet le *vieux bouc de Piccadilly*, lui avait pourtant montré des soins. Il la croyait encore, apparemment, ce qu'elle avait été vingt ans auparavant ; et cela, parce qu'il continuait à se donner lui-même des airs de jeune homme, à plus de soixante-dix ans. Lord Nelson devait peu craindre un tel rival, sur-tout connaissant l'incurable aversion qu'il avait pour le mariage ; mais on ne conçoit pas qu'il ait cru devoir lui faire des présens : c'était dans l'espérance que ce seigneur, riche et moribond, n'oublierait pas dans son testament les intérêts de sa bien-aimée. Cette espérance ne fut pas tout à fait déçue à la mort du duc de Queensberry ; mais à

quel prix, hors de toute proportion avec son objet, était-ce acheter un aussi faible avantage!

Nous avons déjà dit que l'amiral, toujours visant au même but, avait tâché de remuer le cœur de la reine de Naples en faveur de son ancienne favorite. Nous ajouterons qu'il y échoua complètement, la reine répondant toujours à ses suggestions par des phrases évasives, ambiguës ou même plus que froides, c'est-à-dire désobligeantes. Voilà, dira-t-on, l'*éternelle gratitude* des rois; mais que l'on songe au juste mépris où lady Hamilton était alors tombée, à la capricieuse durée de la mode, à l'éloignement, et l'on sera peu surpris d'un refroidissement trop ordinaire. Lord Nelson ne put s'empêcher de faire sentir hautement dans ses propos ce qu'une telle conduite avait d'offensant pour lui. Quant à lady Hamilton, elle s'en autorisa pour faire circuler à Londres mille contes plus absurdes les uns que les autres. Voilà donc

la fin d'une amitié si tendre et si longue, mais qui, pour être solide et tout à fait durable, manquait d'une condition indispensable, suivant Pythagore : l'égalité.

Ce n'était pas assez d'être effacée d'un cœur où elle avait eu la prétention de régner en souveraine, il fallait à lady Hamilton d'autres désagrémens plus sensibles encore, en ce qu'ils touchaient ses intérêts les plus chers, nous voulons dire ses intérêts pécuniaires. M. Greville, aussi ingrat, aussi peu touché des services passés que la reine de Naples avait pu l'être, fit à la veuve de son oncle l'affront de lui chercher des chicanes pour différer de lui payer son douaire. On fut sur le point d'entamer un procès. Lord Nelson, qui apprenait ces détails, en était indigné. De telles tracasseries auraient fatigué tout autre que lui, en le mettant sur la voie des souvenirs. Mais on va voir qu'il était inaccessible à ces retours et sur les choses et sur lui-même. « Ma chère petite Horatia, écrivait-il à sa fille, alors

âgée de trois ans, je vous envoie un beau livre d'images, c'est une collection de costumes espagnols très-pittoresques. Parcourez-le souvent d'un bout à l'autre, et remettez-le chaque fois soigneusement entre les mains de lady Hamilton : c'est votre ange gardien. J'ai été enchanté d'apprendre que vous vous portiez bien, et que vous étiez une enfant fort soumise. J'espère, ma chère Horatia, que vous serez toujours la même, et que vous deviendrez un jour la consolation de votre très-affectionné Nelson et Bronti. » Par le même courrier, et la lettre est en date du 13 avril 1804, l'amiral écrivait à sa nièce, miss Nelson : « Je suis aussi touché que reconnaissant, de ce que vous faites pour Horatia, cette intéressante petite orpheline! Quoiqu'elle n'ait plus de parens, elle n'est pas sans fortune, et je veux la chérir, et prétends la protéger jusqu'à mon dernier soupir. Chère innocente! Elle n'a jamais pu du moins faire de mal

à personne. Je vois avec plaisir qu'elle s'attache à vous. Si elle tient de ses parens, elle s'attachera à tous ceux qui lui montreront de l'affection. Voilà ce dont je puis répondre. »

On ne peut approuver ces ruses de la part d'un tel homme vis-à-vis d'une personne aussi insignifiante. On est encore plus enclin à blâmer la faiblesse qui lui faisait placer une jeune demoiselle, sa proche parente, sous les auspices d'une femme comme lady Hamilton. Malheur aux talens du genre de ceux de cette dernière, s'ils doivent n'être jamais accompagnés que de séductions aussi dangereuses ! Le mérite d'une femme, loin de consister dans de tels avantages, est peut-être incompatible avec eux. Mais quel devait être le sens du révérend M. Nelson, pour souffrir sa propre fille à une pareille école ? Des chanteurs italiens, des danseurs français, des acteurs, des journalistes, des poëtes obscurs, des aventuriers de toute sorte, des femmes

perdues, voilà l'ensemble des personnes que miss Nelson pouvait voir à Merton. Quelle devait être sa conversation avec un mélange aussi extraordinaire ? Quelle instruction en pouvait-elle retirer ? et quels exemples au défaut des préceptes !

On a beaucoup vanté le royalisme de lady Hamilton, sans se souvenir qu'il est des êtres capables de disgracier la plus belle cause. D'ailleurs, quels principes est-il possible de supposer à une personne qui, après avoir vu à Naples le sang couler par flots, pour ce qu'elle appelait le maintien de l'autorité légitime, soudoie à Londre des *libellistes* dans le sens contraire, des auteurs de satyres, des républicains fanatiques, de vrais jacobins, et s'environne chaque jour à sa table de ce cercle de séditieux et de mécontens. On pourrait citer des noms couverts de honte portés par ses commençaux les plus habituels. Mais on aime mieux se taire, et les signaler en masse au mépris public.

Vers le commencement de 1805, cette femme hardie eut l'audace de s'adresser à M. Alexandre Davidson, pour le prier d'insérer quelque part des vers écrits, dit-elle, en l'honneur de son dieu, ce sont ses expressions. On s'était accoutumé à louer, sur parole, le talent poétique de milady, jusqu'à ce que ces vers eussent paru dans le monde. Il est impossible de les bien rendre en français. Qu'on sache seulement que la rime n'y est pas plus en harmonie que la raison. Voici la première stance fidèlement traduite, pour que l'on puisse prendre une idée du reste :

Emma à Nelson.

Non, je n'ai pas perdu mon cœur,
Puisque je puis jurer avec vérité,
Qu'à chaque instant de ma vie,
Je le sens battre pour Nelson.

Tout le reste est sur ce ton galimathias, et contient une vingtaine de vers platement laborieux. On a remarqué, non sans douleur, que lord Nelson, pour

répondre à de semblables inspirations, avait essayé de manier de son côté la lyre poétique sans obtenir plus de succès. Vraiment, ces choses-là devraient être ensevelies dans un éternel oubli ; mais les biographes et leurs éditeurs veulent s'enrichir de tout, et les faiblesses des hommes illustres tiennent malheureusement plus de place dans l'histoire que leurs belles actions ou leurs vertus.

CHAPITRE XXIII.

Retour de lord Nelson en Angleterre, après sa vaine poursuite des flottes française et espagnole. — Il ne voit point sa femme. — Ruses et perfidies ordinaires de lady Hamilton, mises au jour sur le sujet de sa fille. — Nelson gagne la bataille de Trafalgar, et demeure enseveli dans son trophée. — Les dernières volontés, ou prières adressées à son pays, en faveur de lady Hamilton. — Leur inefficacité. — Turpitude du lord Nelson actuel.

Quand lord Nelson revint à Portsmouth, après avoir vainement fait voile à la poursuite des flottes combinées de France et d'Espagne, lady Hamilton était à Southend ; mais apprenant la nouvelle du retour de l'amiral, elle se hâta de se rendre à Merton, où toute la famille de Nelson s'était réunie pour fêter son arrivée. Hélas! une personne manquait à ce rassemblement, et nous

n'avons pas besoin de la nommer ; comment se fait-il qu'aucune voix ne s'élevât pour faire observer le vide que laissait cette absence ? Non.... ! les hommes ne sont pas si désintéressés ; et lady Nelson, qui espéra revoir son mari jusques au dernier des jours de celui-ci, lady Nelson ne le revit jamais en effet. « Il reviendra, disait-elle toujours. Je connais trop son cœur pour pouvoir en douter. » Malheureuse femme, vous étiez dans les larmes et la douleur, lorsque tout n'était que fête et dissipation à Merton ! Un grand nombre de personnages importans vint saluer comme de droit l'illustre amiral. « Voici la maîtresse de la maison, disait-il à tous avec affectation, quoiqu'elle ne porte pas *encore* le nom de lady Nelson. » « Le dieu qui nous sépare actuellement, nous réunira plus tard, écrivait-il à celle-ci. » Cette dernière sentence peut s'entendre de deux manières, il est vrai. Peut-être n'est-il question que du dieu d'amour dans le sens mythologique

et figuré, car il serait par trop révoltant de voir ainsi le nom auguste du dieu vivant mêlé aux désordres des passions humaines.

Un trait de lady Hamilton, que l'on ne peut passer sous silence et qui la fera mieux connaître que cent pages d'écriture, doit trouver ici sa place. Nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, que lord Nelson croyait fermement Horatia établie à Merton. Eh bien ! il n'en était rien ; et pendant tout le temps de l'absence du père, cette enfant si chérie avait été confiée à des mains mercenaires. La présence d'un enfant gênait milady, qui ne daigna pas même s'excuser de ce qu'elle avait supposé pendant un an une série de mensonges, pour tromper les scrupules d'un père trop tendre. « L'enfant se portait bien : c'est tout ce que l'on pouvait souhaiter. » Lord Nelson ne murmura plus après cet arrêt. Il s'occupa seulement, avec plus d'ardeur peut-être, de confectionner

l'acte qui assurait le sort de sa fille. En voici la teneur : « Je donne et je lègue, par ce codicile de mon testament, à miss Horatia Nelson Thompson, baptisée le 13 de mai dernier dans la paroisse de Saint-Mary-le-Bone (comté de Middlesex), par Benjamin Laurence, vicaire, et Jean Willoch prêtre desservant (laquelle Horatia Nelson Thompson je reconnais pour ma fille adoptive), la somme de quatre mille livres sterlings, monnaie de la Grande-Bretagne, pour lui être payée six mois après ma mort ou plutôt si faire se peut; et je charge ma très-chère amie Emma, lady Hamilton, de la tutelle absolue de cette enfant, jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge de dix-huit ans révolus. L'intérêt des quatre mille liv. sterlings devra, en conséquence, être payé à la tutrice dénommée, certain que je suis qu'elle élevera sa pupille dans les principes de la religion et de la vertu, et lui donnera en arts d'agrément et en avantages d'éducation, tout ce qui peut la

faire briller dans le monde, et la rendre digne de devenir l'épouse de mon cher neveu Horatio Nelson, en supposant que celui-ci, suivant ce qui sera décidé par lady Hamilton, soit jugé digne lui-même du trésor inestimable que je lui destine. »

En parcourant un acte aussi extraordinaire, on éprouve un étonnement mêlé de compassion. Quoi! c'est de lady Hamilton que lord Nelson attend pour sa pupille des leçons de religion et de vertu? Quelle profanation des termes! Et de quelle religion, de quelle vertu sa seigneurie prétend-elle parler? Ah! si les pratiques extérieures sont tout dans le culte, si la modestie n'est rien pour une femme, lady Hamilton a bien les conditions requises comme directrice de l'éducation d'Horatia; mais si la flétrissure du vice est au contraire gravée sur son front en types effrayans, si de la part d'une telle personne l'observance des devoirs pieux ne peut être qu'une

hypocrisie scandaleuse, quel plus déplorable choix était-il donc possible de faire ! Il faut convenir que jamais l'aveuglement de la séduction n'a été porté aussi loin. Mais que dira-t-on du passage suivant tiré d'une lettre du noble amiral : « Nous avons encore bien des années à vivre, ma chère Emma. Et pourquoi ne verrions-nous pas nos enfans et les enfans de nos enfans ! Dieu peut, quand il voudra, lever le seul obstacle qui nous sépare. »

Un tel sentiment fait horreur. L'association de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes avec ce que le libertinage le plus dissolu regarderait comme trop odieux pour se le permettre, se trouve ici dans une seule phrase. Ce n'est pas toutefois ce que nous prétendions faire observer. En parlant d'enfans, nous voulions rappeler que lady Hamilton n'était plus guère par son âge dans le cas d'en avoir, et que l'espérance la plus plausible de l'amiral, reposait unique-

ment sur la chance du mariage d'Horatia. Une lettre d'ailleurs, peut servir de commentaire à l'autre, et nous avons vu que l'union de la jeune Nelson avec son cousin-germain, était une des pensées favorites de son père.

L'auteur des mémoires apocryphes de lord Nelson prend un soin bien inutile, lorsqu'il consent à croire avec nous, que si lady Nelson fût morte la première, son mari aurait probablement épousé lady Hamilton en secondes noces. C'est concéder la mineure pour s'assurer la majeure de l'argument. Mais croirait-on que le même écrivain qui savait si bien disculper ceux qui le payaient, ait pu donner l'idée à lady Hamilton de s'attribuer encore le mérite de la victoire du cap Trafalgar, comme elle s'était arrogé celui de la bataille d'Aboukir? C'est ce qui arriva cependant, et voici le conte qui circula; conte adopté contre toute attente, par un biographe du rang et du mérite de Southey. Nous emprunterons

la relation de cet auteur, si estimable à d'autres égards.

« Quand le capitaine Blackwood arriva à Merton, dit-il, apportant la nouvelle que les flottes combinées étaient entrées dans le port de Cadix, lord Nelson sembla d'abord faire peu de cas de cette révélation, ne se proposant pas de retourner à la mer, et préférant passer son temps plus à l'aise auprès de son amie et de ses autres affidés. Cependant la nouvelle venant à se confirmer, l'amiral devenait de jour en jour plus sombre, plus pensif et plus taciturne. Il ne fut pas difficile à lady Hamilton de pénétrer son secret. En sondant le cœur du héros, elle trouva que l'amour de la patrie l'absorbait tout entier. Une autre femme aurait pu s'interposer, pour mettre l'inclination aux prises avec le devoir; mais lady Hamilton était passionnée pour la gloire des armes. Dans un moment où l'amiral paraissait encore plus rêveur que de coutume, elle l'aborda dans une allée

du jardin de Merton, à laquelle il avait donné plaisamment le nom de son *gaillard d'arrière*. Qu'avez-vous donc, milord? lui dit-elle; il est évident que vous éprouvez de la contrariété d'esprit et du chagrin. Nullement, répondit-il; je suis aussi heureux et content de mon sort que je puis désirer de l'être. Environné de tout ce que j'aime sur la terre entière, il ne me reste presque point de vœux à former. Vous me trompez, milord, reprit-elle; je suis sûre que vous soupirez après quelque chose; après cette flotte combinée de Français et d'Espagnols, par exemple. Voyons, n'ai-je pas deviné? Ne seriez-vous pas trop malheureux, dis-je, qu'un autre que vous recueillît le fruit de votre vigilance infructueuse pendant deux années entières passées si désagréablement dans cette mer Méditerranée, qui n'avait plus pour vous, je me flatte, le même attrait qu'autrefois? Nelson, croyez-moi, quoique votre absence doive me rendre très-malheureuse,

et que je ne puisse envisager sans effroi l'idée de votre départ prochain, offrez aux ministres de vous rendre aussitôt devant Cadix : votre proposition sera acceptée, et vous recouvrerez la paix dont votre ame a besoin. Vous remporterez une grande victoire, et alors vous reviendrez parmi nous jouir de l'*otium cum dignitate*, et retrouver le bonheur que vous appréciez. » Brave Emma, excellente Emma, s'écria l'amiral les larmes aux yeux! s'il existait plus d'Emmas dans le monde, il y aurait plus de Nelsons. Vous avez pénétré mes pensées. Je n'ai d'autre désir que celui que vous m'avez supposé, et cependant je n'osais me l'avouer à moi-même. L'affaire est décidée à présent, je vais à la ville. » Il partit pour Londres effectivement dès le lendemain matin, accompagné de ses sœurs et de lady Hamilton. Il descendit à l'amirauté, d'où il fit savoir aussitôt dans Clarges-street, que le vaisseau portant son pavillon, le *Victory*, avait déjà reçu

l'ordre télégraphique de se tenir prêt à le recevoir, et qu'en conséquence on achevât ses autres préparatifs de départ le plus promptement que possible. Tel est le récit fidèle de cette scène touchante, ajoute le biographe précité. Lady Hamilton, bien des fois depuis, ajoute-t-il, s'est reprochée toute en pleurs d'avoir été la cause du départ et de la mort de Nelson ; mais avec les idées exaltées qu'elle avait de la gloire, on sent qu'il lui était impossible de transiger sur un point aussi délicat. »

Maintenant, en dépit de l'autorité de deux auteurs qui se trouvent entre les mains de tout le monde, le fait est que le capitaine Blackwood ne s'était rendu à Merton que par ordre exprès de l'amirauté, et que Nelson lui-même était parti pour prendre ses dernières instructions, sans avoir vu lady Hamilton. Voilà cependant comment des fables s'accréditent sans le moindre fondement. Il semble cependant que ce serait bien peu de chose

que de laisser aux hommes célèbres l'honneur de leurs actions; or, nous voyons qu'on le leur conteste tous les jours.

Lord Nelson, de lui-même, se prêtait avec une extrême complaisance à partager avec lady Hamilton le mérite de ses hauts faits. Le matin même de son attaque de la flotte combinée aux ordres des amiraux Villeneuve et Gravina, il rédigea de sa main ce qui suit :

« Considérant que les services éminens rendus par Emma Hamilton, veuve du très-honorable sir William Hamilton, ont été une source de bienfaits et d'avantages pour notre roi et notre pays,

« 1° Quand elle a obtenu communication de la lettre du roi d'Espagne, en 1796, à son frère le roi de Naples, déclarant à ce dernier son intention de faire la guerre à l'Angleterre, laquelle lettre, envoyée à Londres, détermina les ministres du cabinet à donner l'ordre à sir John Jervis de frapper un coup décisif

s'il venait à rencontrer les flottes de l'Espagne, ou même en attaquant ses arsenaux, chose qui, si elle n'a pas été faite aussi complètement qu'elle pouvait l'être, ne peut s'imputer aucunement à lady Hamilton;

« 2° Lorsque retournant en Egypte pour la seconde fois, lady Hamilton, usant de son crédit et de son influence sur la reine de Naples, obtint de sa majesté qu'elle écrivît des lettres au gouverneur de Syracuse, contenant l'injonction de ravitailler aussitôt mon escadre, sans quoi je n'eusse pu mettre à la voile à temps pour combattre et détruire, comme je l'ai fait, la flotte française dans les eaux d'Aboukir.

« Certes, si j'avais pu moi-même récompenser d'aussi grands services, je ne demanderais pas aujourd'hui à mon pays de s'en occuper; mais comme je ne possède que des moyens excessivement bornés, je crois de mon devoir de recommander lady Hamilton à mon roi et à

mon pays, convaincu qu'ils ne peuvent lui refuser justement ce qui lui est indispensable pour soutenir honorablement le rang qu'elle occupe dans le monde.

« Je laisse aussi ma fille adoptive, Horatia Nelson, aux soins de mon pays, et je désire qu'à l'avenir elle ne porte plus d'autre nom que celui de Nelson. Voilà les seules faveurs que j'implore de mon roi et de mes concitoyens, au moment où je vais donner pour eux l'ordre de la bataille. Puisse Dieu protéger les armes de mon roi! Je n'ai pas besoin de recommander mes parens à sa munificence. Ils sont déjà très-bien pourvus. »

Voilà un témoignage si authentique et si précis, qu'on peut le regarder comme irrécusable, et si l'on ne fit rien en faveur de lady Hamilton, malgré une recommandation aussi haute, à quoi faut-il l'attribuer, si ce n'est au talent funeste qu'elle avait de s'aliéner tous les cœurs.

Quand dans ce terrible combat qui

réfléchit tant d'honneur sur l'Angleterre, il eut été avéré que la blessure de Nelson était mortelle, et qu'on le lui eut déclaré à lui-même, la première pensée de ce cœur si ferme fut encore à l'amour. « Que deviendrait la pauvre lady Hamilton, si elle savait l'état où je suis? Je sens que je m'en vais, et que ce sera bientôt fait de moi. Qu'on se souvienne d'envoyer mes cheveux à lady Hamilton, ainsi qué tout ce qui m'appartient. » Après ces paroles prononcées à voix entrecoupée, le héros informé du nombre de vaisseaux ennemis capturés, en témoigna sa satisfaction; puis s'adressant à son capitaine de pavillon : « Hardy, lui dit-il, je vous recommande encore lady Hamilton, la malheureuse lady Hamilton. Dites-lui que je l'ai laissée, aussi bien qu'Horatia, à la générosité de mon pays. » Il semble qu'au moment suprême, cette ame de feu ne s'inquiétait que de ce qu'elle avait le plus aimé sur la terre.

Ainsi finit cet illustre marin, ce grand capitaine, que ses ennemis même ont loué à l'envi de ses propres compatriotes. Si nous avons relaté de lui quelques faits injurieux à sa gloire, nous l'avons fait plutôt par devoir envers la vérité, que par un sentiment jaloux de sa supériorité sur tous ses contemporains, dans la carrière qu'il a si brillamment parcourue. Lord Nelson avait le sang-froid et la présence d'esprit qui constituent l'homme du premier ordre. Il était audacieux à entreprendre, calme et tranquille dans le danger, plein de génie pour concevoir des plans, plein de hardiesse pour les exécuter, et de ressources pour réparer ses propres fautes ou celles des autres. Ce que nous avons pu écrire des écarts de sa vie privée, n'est qu'une ombre légère sur un tableau lumineux. Qu'on nous acquitte donc d'avoir eu l'intention de porter aucune atteinte à une célébrité si juste et si méritée.

Quant à lady Hamilton, quoique en

apprenant le détail des derniers momens de lord Nelson, elle eût la consolation de voir qu'il s'était occupé d'elle jusqu'à la fin, elle eut bientôt la douleur la plus faite pour être sentie par un cœur comme le sien, celle de voir se disperser de toutes parts la foule dont elle était sans cesse entourée. Dès-lors qu'on n'espéra plus rien d'elle, on l'abandonna sans s'embarrasser de ce qu'elle en dirait. Ce changement dut lui apprendre, si elle avait pu l'ignorer, que les hommes sont les êtres sur lesquels il faut compter le moins, quand on n'a rien fait pour acquérir leur estime, et qu'on ne peut plus servir leurs intérêts ou leurs passions. Jusqu'au révérend M. Nelson, aujourd'hui lord Nelson, et sa famille quittèrent Merton avec aussi peu de cérémonie que le reste. Ceux enfin qui avaient vécu des mois entiers, des années auprès d'elle, n'eurent rien de plus pressé que de suivre cet exemple. On parut ne plus se souvenir de sa voix, de son esprit, de ce que

l'on appelait encore ses grâces, par ancienne habitude. On ne vit plus, en un mot, que sa pénurie trop apparente et l'état de malheur dans lequel elle allait infailliblement tomber. Honte et mépris à ces vils calculateurs qui ne savent montrer des égards aux personnes qu'en raison du plus ou moins de fortune qu'ils leur connaissent, du crédit qu'ils leur supposent ou des services et de l'avancement qu'ils en attendent!

Un trait du lord Nelson actuel, afin de faire voir seulement que deux frères, pour être ce qu'il y a de plus rapproché en consanguinité, ne se ressemblent pas toujours. Il savait les dispositions qui avaient été faites en faveur d'Horatia, et que leur exécution dépendait absolument d'un titre. Il somme la femme dépositaire de ce titre, de le lui apporter pour en prendre connaissance. Cette femme, qui était chargée de l'éducation de l'enfant, est aussitôt chassée de la présence du nouveau lord; mais lorsqu'elle

vient d'obéir, on s'aperçoit que l'on ne tenait qu'une copie de l'acte convoité probablement pour le détruire; on rappelle alors la femme, que l'on maltraite de paroles, et M^me^ Nelson elle-même, qui veut intervenir, reçoit un torrent d'injures de la bouche canonique de son révérend époux. Quel scandale!

CHAPITRE XXIV.

Dernières apparitions de lady Hamilton sur la scène du monde.—Ingratitude qu'elle éprouve. —Triste choix de ses sociétés. —Excès de ses malheurs et sa fin chrétienne.

Les personnes qui avaient abandonné lady Hamilton n'avaient que trop bien prévu la catastrophe où ses profusions aboutirent. Il n'y avait encore que peu d'années que le grand Nelson n'était plus, lorsque trois hommes de loi se rencontrèrent chez elle à Merton-Place, pour y prendre un état authentique de ses dettes, qui se trouvèrent monter à la somme incroyable de dix-huit mille livres sterlings. Il fut en conséquence arrêté, entre ces officieux personnages, que la propriété de Surry et tout ce que lady Hamilton possédait à Londres, serait immédiatement vendu pour faire face aux

engagemens échus, et l'on trouva qu'après cela, elle possédait encore, quitte et net, environ deux mille livres sterlings. Si une leçon aussi sévère avait pu faire impression sur elle, lady Hamilton aurait pu se sauver du naufrage, car elle possédait encore plus de mille livres sterlings de revenu; mais elle était incorrigible, et recommença de nouveau à faire autant de dettes qu'auparavant. Le résultat, c'est qu'il lui fut impossible de les acquitter; et ce fut justement quand elle retombait encore dans le malheur, que mourut sa mère, qui ne l'avait jamais quittée jusqu'alors.

C'est un soulagement lorsque l'on trace un caractère vicieux, d'avoir quelque chose à dire pour l'atténuer, du moins par quelque côté. Nous remarquerons donc, avec de justes éloges, que lady Hamilton ne cessa d'être la fille la plus reconnaissante et la plus respectueuse dans toutes les phases de sa variable existence; heureuse, misérable ou opu-

lente, elle fit toujours hommage de ses ressources à sa mère, et s'honora de l'admettre constamment à sa table, même lorsqu'elle était dans le cas d'y recevoir des personnes de la plus haute distinction. Un devoir si naturel, rempli avec une sorte d'ostentation, ferait désirer que la même personne ne se fût pas mise dans le cas de détruire la paix d'une femme excellente, en faisant partager ses torts à un héros, de faire perdre à ce dernier cette universalité de suffrages à laquelle il avait d'ailleurs tant de titres.

La mort de son mari, de son amant, de sa mère, augmentaient chaque jour de plus en plus la solitude de lady Hamilton. Des mortifications sans nombre augmentaient ces infortunes. Le présent lord Nelson, avant d'être sûr de son titre et des bienfaits conférés sur lui par la libéralité du parlement, avait eu le soin de conserver entre ses mains le codicile dont nous avons fait mention. Une fois rassuré contre les craintes que cette pièce

lui causait principalement, il jugea qu'il pouvait la rendre à celle qu'elle regardait; et, avec un de ces sourires sardoniens qui lui appartiennent, il la jeta élégamment sur ses genoux. Tel fut le retour des bontés et des attentions dont elle l'avait toujours comblé, et particulièrement de l'éducation soignée qu'elle avait donnée à sa fille; mais que pouvait-on attendre d'un homme qui, contre la volonté de son frère mourant, s'opiniâtrait à garder dans l'église un bénéfice de peu d'importance, place qui cadrait si mal avec ses nouveaux honneurs ? L'Angleterre entière a improuvé depuis, le cours que prirent les récompenses décernées à la mémoire de lord Nelson. Le capitaine Nesbitt, disait-on, les méritait bien mieux qu'un tel frère. Il était du moins le fils de cette épouse vertueuse et outragée, seule relique véritable du grand homme que l'on regrettait.

Le neveu du feu lord, jeune homme de grande espérance, ne vécut point

pour recueillir l'héritage de gloire, ni pour réaliser les projets de son oncle sur lui et sur Horatia. Quant à cet enfant elle-même, on l'éleva comme une comédienne, et, chose qui devrait plus choquer le goût et la délicatesse qu'exciter l'approbation, dès l'âge de sept ou huit ans elle faisait admirer ses gestes, sa voix et la justesse de son débit. Lady Hamilton, qui ne connaissait rien de plus flatteur que les applaudissemens que de pareils talens attirent, produisait sa pupile en toute occasion et devant toutes les sociétés. Comment l'ombre de Nelson ne lui apparut-elle point pour lui faire changer un mode d'éducation si contraire à ses volontés paternelles? Mais elle se plaisait à s'étourdir et à s'enivrer, comme ces êtres qui, ne pouvant plus rester vis-à-vis d'eux-mêmes, dissipent tous les momens de leur existence en se déplaçant continuellement et en s'attachant sans cesse aux pas de gens qui ne se soucient pas d'eux. Les em-

barras cependant allaient croissant. Elle était chaque jour à la veille de se voir enlever jusqu'au toît qui l'abritait, jusqu'aux vêtemens qui la couvraient, jusqu'au pain nécessaire à sa subsistance. Le vieux duc de Quensbewy, pour la sauver de cette position, l'attira à Richmond, où il lui donna une maison : c'était la jeter d'un mauvais pas dans un autre. Dès qu'elle vit luire une aurore plus sereine, elle monta sa dépense en raison des fausses espérances que lui donnait ce signe trop souvent trompeur. Elle reprit équipage et un train de vie correspondant. Son protecteur venant à mourir sur ces entrefaites, cela ne la déconcerta point. Elle imaginait trouver dans quelques lignes de son testament la réparation tardive de tous les torts de la fortune; mais mille guinées et quelques bijoux de peu de valeur furent, à sa grande surprise, tout ce qu'elle put recueillir de la bienfaisance posthume du duc, la cour du chancelier ayant décidé

que la multitude de présens laissés par lui, excédait ses moyens d'y subvenir en propriété mobiliaire. Il fallut donc se soumettre à cet arrêt, qui amena bientôt l'excès de la détresse et du malheur. Lady Hamilton fut saisie, et ses effets vendus à l'encan ; les assistans remarquèrent avec une sorte de pitié ironique, à cette vente, une boîte d'or présentée à lord Nelson, contenant les priviléges de l'ancienne cité d'Oxford. Mais l'infortune de notre héroïne ne fit encore qu'augmenter. Elle fut arrêtée en personne et traînée en prison avec sa fille, dans l'été de 1813. Alors s'évanouirent enfin toutes ses illusions, et un désespoir sombre s'empara de toutes ses facultés.

Ce fut le moment où, pour la ravaler encore dans l'opinion, un marchand de scandale fit pacte avec un libraire pour publier une collection de lettres qu'il avait soustraites à milady dans des jours plus heureux. Comme on connaissait généralement la confiance sans bornes

qu'elle avait eue en cet homme, et qu'il était difficile de supposer qu'il fût parvenu à ces mêmes papiers sans qu'on lui en eût fait part, le public imagina naturellement qu'il était d'accord avec lady Hamilton. C'était tout simplement un parent éloigné des Nelson, qu'elle avait recueilli dans sa maison pendant plusieurs années, et qui avait abusé de l'accès qu'il avait à son secrétaire pour s'emparer de ce qu'il avait voulu. Lady Hamilton se vantait d'avoir été adorée de lord Nelson, mais elle respectait trop ses mânes pour se prêter à des révélations qui pouvaient les troubler. Ce qui prouve cette assertion, c'est la vive douleur qu'elle ressentit de l'apparition du libelle qu'on lui imputait, et cela dans un temps où son ame paraissait épuisée de la puissance de rien sentir. Elle protesta publiquement contre la part qu'on lui assignait dans cette entreprise inconvenante et déshonnête; mais sa protestation ne servit qu'à la

compromettre davantage, en augmentant la vogue de l'ouvrage. Le public depuis long-temps était irrévocablement prononcé contre elle.

Dix mois passés à la prison de King's-Bench, ne ramenèrent près d'elle aucun ami. Tant d'adversité cependant toucha le cœur d'un alderman ou échevin de la cité de Londres, qui se rendit gratuitement caution pour elle, et la fit libérer. Elle partit aussitôt pour le continent, dans le dessein de se rendre en Italie, où elle conservait quelques correspondances épistolaires; mais elle s'arrêta dans les environs de Calais. C'est là que le cœur brisé de douleur, et offrant ses peines et ses fautes à celui qui pardonne les unes en faveur des autres, elle mourut dans le sein de l'église catholique, recevant les sacremens, et ne paraissant occupée que du soin important de se réconcilier avec le ciel. Sa pénurie était alors devenue si complète, que ce fut à la charité de quelques amies

chrétiennes qu'elle dut les devoirs de la sépulture.

Telle fut la fin déplorable d'une des femmes les plus étonnantes qui aient existé non-seulement dans notre âge, mais dans aucun siècle. Il semble que son histoire soit destinée à devenir une morale féconde pour les lecteurs de son sexe, et c'est à ce titre sur-tout que nous en avons recueilli toutes les circonstances. Nous avons prétendu dire la vérité sans ménagemens, mais aussi sans animosité.

N. B. L'auteur anglais dont nous avons emprunté la plus grande partie de ces détails, veut poursuivre lady Hamilton jusque dans le sanctuaire des dernières pensées d'un mourant et en véritable méthodiste; car tout son livre n'est qu'un sermon dans le goût de cette secte. Il prétend qu'elle voulut finir sa vie par un scandale, celui de changer de religion. Mais lady Hamilton, nous

pouvons l'affirmer, était catholique longtemps avant sa mort, et nous savons positivement qu'un prêtre de cette communion lui rendit les devoirs ecclésiastiques pendant sa réclusion à King's-Bench. Quand et comment elle était devenue non conformiste, c'est ce que nous ignorons; mais le fait n'en demeure pas moins exact, au moins l'homme respectable sur la foi duquel nous l'avançons, nous paraît être une de ces autorités dont il n'est pas permis d'appeler.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cet ouvrage.

Chapitre premier. Naissance et premières années d'Emma, page 1

Chap. II. Arrivée d'Emma dans la capitale de l'Empire britannique. — Bassesse de son état. — Aurore de ses talens. — Elle est la dupe de son bon cœur, et, d'erreurs en erreurs, elle tombe dans le dernier degré d'abjection et d'avilissement, 8

Chap. III. Changement arrivé dans la destinée d'Emma. — Elle est associée aux pratiques d'un charlatan, et devient bientôt après la favorite d'un peintre célèbre, auquel elle a servi de modèle, 19

Chap. IV. Précis sur Romney. — Son inconduite envers les siens. — Son enthousiasme pour Emma, qu'il représente sous toutes les formes de l'histoire et de la fable. — Jugement sur quelques-uns de ces tableaux, 23

CHAP. V. Nouvelle phase de la vie d'Emma. — Sa liaison avec M. Greville. — Manière dont elle se termine. — Singulier marché entre un oncle et un neveu. — Départ d'Emma pour l'Italie, page 31

CHAP. VI. Sir William Hamilton. — Caractère de cet ambassadeur. — Ses occupations à Naples. — Influence de cette contrée sur Emma. — Elle y devient antiquaire par analogie de goûts avec son protecteur. — Plusieurs personnages en scène, dont le nom a figuré dans le monde, 41

CHAP. VII. Retour ou plutôt voyage d'Emma en Angleterre. — Elle y devient lady Hamilton. — Mot du roi Georges III à sir William, sur le sujet de ce mariage scandaleux. — Réponse concluante du baronnet. — Nouveau culte rendu par Romney à son ancienne idole. — Une de ses lettres où est empreinte toute sa folie. — Autres extraits de sa correspondance sur le même texte, 51

CHAP. VIII. Retour de l'ambassadeur anglais à Naples. — Quelques anecdotes sur le roi Ferdinand IV et sur lord Bristol. — Mort de ce dernier, 62

CHAP. IX. Début de lady Hamilton dans la car-

rière politique. — Lord Nelson envoyé à Naples par lord Hood. — Impression que fait sur lui les charmes de l'ambassadrice. — Affaires de Toulon, page 70

Chap. X. Cour de Naples. — Le chevalier Acton. — Embarras de toute l'Europe, à l'époque désastreuse de 1794. — Réflexions ressortant de la considération de ce sujet. — Calomnies réfutées, ayant pour objets de très-hauts personnages. — Sir William Hamilton justifié du reproche de faire un mauvais emploi de son temps, 78

Chap. XI. L'Italie spoliée des chefs-d'œuvre des arts, par les généraux français. — Expédition de Buonaparte en Egypte. — Il prend l'île de Malte en passant. — Lord Nelson, détaché à sa poursuite, avec treize vaisseaux, le manque, retourne, et gagne la bataille d'Aboukir. — Participation de lady Hamilton à ce grand évènement, 89

Chap. XII. Arrivée de l'escadre anglaise à Naples, après la bataille d'Aboukir. — Fêtes données à Nelson, parmi lesquelles celles de lady Hamilton surpassent en éclat toutes les autres. — Retraite du ministre de la république française. — Artifices de lady Hamilton pour capter le vainqueur du Nil. — Puéri-

lités rapportées comme des prodiges. — Lettres de lord Nelson. — Réflexions qu'elles suggèrent, page 100

Chap. XIII. Fête donnée par lord Nelson à bord du vaisseau le *Van-Guard*. — Dégoûts qu'il éprouve à l'inspection de ses propres préparatifs. — Politique de l'Europe. — Le jeune Nesbitt, 117

Chap. XIV. Irruption des Français dans le midi de l'Italie. — Départ de la famille royale de Naples avec toutes ses circonstances remarquables. — Son arrivée à Palerme, décrite par la plume de lord Nelson lui-même, 125

Chap. XV. Profusions qu'on essaye de réparer, comme c'est d'usage, par des injustices. — Beau mot de Ferdinand IV. — Il comble Nelson d'honneurs. — Triomphe des Français à Naples, où ils sont servis par la trahison de plusieurs chefs. — Les seigneurs sont pour eux, le peuple est pour le roi, 136

Chap. XVI. Destruction rapide de la république Parthénope, qui ramène les Anglais à Naples. — Transactions délicates, où lady Hamilton n'a que trop de part. — Le prince Francisco de Caracioli, 143

Chap. XVII. Courte notice sur le prince Fran-

cisco de Caracioli. — Il est jugé et condamné comme coupable de lèse-majesté ou de haute-trahison. — Observations sur la justice de sa sentence. — Conduite de lord Nelson à son sujet. — Barbarie de lady Hamilton. — *Son corps venant demander pour lui, après sa mort, la sépulture, qui lui avait été refusée.* — Supplice du médecin Cyrillo. — Mauvaise apologie de lady Hamilton sur ces actes cruels auxquels elle a assisté. — Dissertation sur la politique de ces temps-là et de ceux où nous vivons, page 149.

CHAP. XVIII. Lord Nelson reconduit le roi des Deux-Siciles de Naples à Palerme. — Vie indigne de lui qu'il mène dans cette dernière cité. — Représentations franches et hardies du capitaine Troubridge à son amiral, 169

CHAP. XIX. Persistance de lord Nelson dans la même conduite. — Il est rappelé par l'amirauté anglaise. — Sir William est également obligé de faire place à un successeur. — La reine Caroline les accompagne à Vienne. — Anecdotes sur ce long voyage, 177.

CHAP. XX. Lord Nelson n'ayant point reçu de lettres de l'amirauté, à laquelle il avait demandé une frégate, s'embarque dans un paquebot avec sir William et lady Hamilton. —